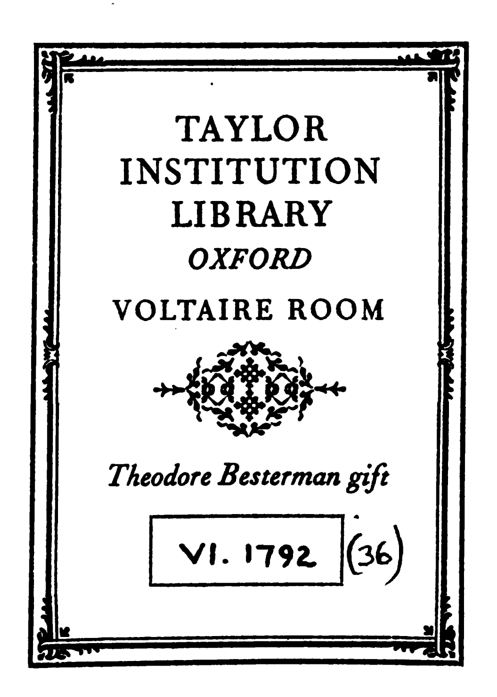




ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

ŒUVRES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

DIALOGUES ET ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

Les habitans de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses, & vivant comme des enfans, qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cents ans, sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poètes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures & de commerce, au point que, pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier siècle, il

s'élèva dans Cachemire quelques hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, & qui, nourris de la ſcience des Perſans & des Indiens, portèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui, à l'aide d'un bon viſir, poliça, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le ſultan, contre le miniſtre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu, que des génies inſpirés du ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſus l'autre, au ſon des inſtrumens, avec une grâce merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban; & enfin d'excellens chimiſtes qui, avec de l'eſſence de jambon & autres ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maiſon entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent, par ces beaux arts, à l'honneur de fournir de modes, de danſeurs & de cuiſiniers preſque toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus ſaine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait & on ne faiſait rien. Un philoſophe de l'Indouſtan, grand amateur du bien public, & qui diſait volontiers & inutilement

ſon avis, quand il s'agiſſait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, paſſa par la capitale de Cachemire; il eut, avec un des principaux boſtangis, un long entretien ſur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple ſemblable à celui de Pékin ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'eſt-à-dire, de ces marchés & de ces magaſins publics entourés de colonnes & ſervant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maiſons ſur de très-beaux ponts, & qu'on deſirait en vain des places, des fontaines, des ſtatues & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philoſophe indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit boſtangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philoſophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire, des choſes admirables dans la théorie & ridicules dans la pratique; nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philoſophe, à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'État de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes

les grandes choses dont elle a besoin? Nous n'avons rien répondu, dit le bostangi; nous nous sommes mis à rire, selon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres, de peur d'éclater au nez de l'Indien; & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer: ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non: car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un État est comme tous les talens qui

dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; & le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années ; & où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'État ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que

dix mille artisans; & la vérité est que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Égyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraissé des fainéans?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout, & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises, il ne faut qu'une tête & des mains, & l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre!

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans; vous avez sous vos pas

tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner, pour leur salaire, de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne paierez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'État.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son

bonheur & pour ſa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le ſecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en ſorte que les poſſeſſeurs du riz, du lin & des beſtiaux donnaſſent du pilau & des chemiſes aux mendians qu'on emploierait à remuer la terre & à porter des fardeaux, on ne ſerait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artiſtes qui, le long de l'année, ſont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ ſix vingts jours pendant leſquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiſeux en jours utiles ? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artiſtes déſoccupés ? Alors ceux qui ne ſavent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'induſtrie ; vous formerez un peuple d'artiſtes.

LE BOSTANGI.

Ces temps ſont deſtinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au tréſor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raiſon eſt admirable ; mais il ne revient d'argent au tréſor public que par la circulation. Le travail

n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraîne des maladies? eſt-il bien vrai qu'il ſoit de l'intérêt de l'État que le peuple s'enivre un tiers de l'année?

Cette converſation dura long-temps. Le boſtangi avoua enfin que le philoſophe avait raiſon, & il fut le premier boſtangi qu'un philoſophe eût perſuadé. Il promit de faire beaucoup; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raiſonneur & le boſtangi s'entretenaient ainſi des hautes ſciences, il paſſa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-deſſus longue jaquette, capuce pointu ſur la tête, ceinture de corde ſur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu-près cent mille de différentes eſpèces, dit le boſtangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philoſophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! & moi auſſi, dit le boſtangi, mais ce ſont de trop grands ſaints pour travailler. Que font-il donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boſtangi. Que cela eſt utile à un État! dit l'Indien. Cette converſation dura long-temps, & ne produiſit pas grand'choſe.

I I.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

Hé bien, Monsieur! le procès de ces pauvres orphelins!

L'AVOCAT.

Comment! il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux saisies-réelles. On n'a mangé encore en frais de justice que le tiers de leur fortune; & vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal; il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'-messe; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge

de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui.

L'AVOCAT.

Oui; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans Charondas.

LE PLAIDEUR.

Ce Charondas est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L'AVOCAT.

Point du tout; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point: mais un avocat le cite, les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi! l'opinion d'un Charondas tient lieu de loi?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous Turnet & Brodeau.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? est-ce que nous vivons ſous Juſtinien ou ſous Théodoſe?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaſſe & les tournois; ils couraient dans la Terre-Sainte avec leurs maîtreſſes. Vous voyez bien que de ſi importantes occupations ne leur laiſſaient pas le temps d'établir une juriſprudence univerſelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends; vous n'avez point de lois, & vous allez demander à Juſtinien & à Charondas ce qu'il faut faire, quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez: nous avons plus de lois que toute l'Europe enſemble; preſque chaque ville a la ſienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah! ſi vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Hé bien, qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main: car Guignes-

Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout à fait favorable ; mais à deux lieues de là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France ? & n'est-ce pas une chose absurde & affreuse, que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'est qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faisaient, dans le bon temps, deux empires séparés ; & l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets ; ces lois dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire ; & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois, de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin contre un Auvergnat.

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, & messieurs de

Guignes ne s'habillent-ils pas de la même façon? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits? & puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font ils pas autant?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout la même, quand la pinte ne l'est pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que, comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis, il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini; & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares? Ils ont la même mesure; mais ils ont, en récompense, vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites-là une chose qui m'étonne. Quoi! des peuples qui vivent sous les mêmes lois ne vivent pas sous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, & cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnés à leur ſens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas auſſi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais & d'autres peuples ont penſé que l'obſervation des lois était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à Dieu. Je ſens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiſte qui ſe ferait baptiſer à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre-de-change. Ceux qui pèchent uniquement contre Dieu doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cauſe.

LE PLAIDEUR.

Dieu veuille que vous l'entendiez davantage !

III.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS (1).

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'est pour trouver en vous des consolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des consolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

M DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez : la mienne n'est pas de cette trempe : je vous ai toujours regrettée.

---

(1) Madame de Maintenon & mademoiselle Ninon de l'Enclos avaient long-temps vécu ensemble. Cette fille célèbre, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent entendu dire à feu l'abbé de Châteauneuf, que madame de Maintenon avait fait ce qu'elle avait pu pour engager Ninon à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſur-tout cette contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON.

Je ſuis trompée la première. Si, lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec Villarceaux & Nantouillet, dans votre petite rue des Tournelles ; lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puiſſant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces paſſeront par vos mains ; vous ſerez regardée comme une ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : Leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la

ſurpriſe dans les premiers momens; j'ai eſpéré la joie, & ne l'ai point trouvée.

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philoſophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyiez pas contente; & s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphithéâtre, où chacun eſt placé au haſard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en haut. Quelle erreur!

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin?

Mme DE MAINTENON.

Ah! ma chère Ninon, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que mademoiſelle de l'Enclos, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe. Il faut que je ſois prude; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vide; mon eſprit eſt contraint: je joue le premier perſonnage de France; mais ce n'eſt qu'un perſonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! ſi vous ſaviez

ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante, de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable (1)!

Mlle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que Ninon est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de Châteauneuf & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais :

> Félicité passée,
> Qui ne peux revenir,
> Tourment de ma pensée,
> Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

Buvez du fleuve Léthé; consolez-vous sur-tout en jetant les yeux sur tant de reines qui s'ennuient.

---

(1) Ce sont les propres paroles de madame de Maintenon.

Mme DE MAINTENON.

Ah! Ninon, peut-on se consoler seule? J'ai une proposition à vous faire; mais je n'ose.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'est à vous à être timide; mais osez.

Mme DE MAINTENON.

Ce serait de troquer, du moins, en apparence, votre philosophie contre de la pruderie, de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles, vous seriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à supporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, madame; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite & malheureuse, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah, cruelle Ninon! vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis; quittez

Verſailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du trône; & je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

Mme DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe!

Mlle DE L'ENCLOS.

Écoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe uniquement par votre grandeur.

Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les deſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe, ni dévote.

Mlle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philoſophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère Ninon.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

IV.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GENÉRAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand-homme que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais

je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si Louis XIV n'en avait pas eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le grand Colbert en avait; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. Colbert trouva, d'un côté, l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles & trente ans de rapines l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui sût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde ignorance, où la nécessité de gagner sa vie la condamne, & où l'on a cru long-temps que le bien de l'État devait la tenir; mais l'ordre moyen est éclairé.

Cet ordre eſt très-conſidérable ; il gouverne les grands qui penſent quelquefois ; & les petits qui ne penſent point. Il eſt arrivé dans la finance, depuis le célèbre Colbert, ce qui eſt arrivé dans la muſique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui puſſent exécuter ſes ſymphonies, toutes ſimples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artiſtes capables d'exécuter la muſique la plus ſavante s'eſt accru autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la philoſophie & dans l'adminiſtration. Colbert a plus que fait le duc de Sully ; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le miniſtre appercevant que le philoſophe avait quelques papiers, il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le miniſtre prit le papier, & lut.

La richeſſe d'un État conſiſte dans le nombre de ſes habitans & dans leur travail.

Le commerce ne ſert à rendre un État plus puiſſant que ſes voiſins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ſes voiſins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſerait inutile : car, pourvu qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce ſoit ſeulement

égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit ſous; & le reſte à proportion. La vraie richeſſe d'un royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées; elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment eſpagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis Hugues Capet la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du temps de Hugues Capet: car, être riche, c'eſt jouir: or, je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de Hugues Capet lui-même: on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin: on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap: l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les feſtins royaux de Hugues Capet. S'il ſe faiſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charrette; & moi je me fais porter dans un carroſſe

commode & agréable, où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie; ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de Hugues Capet, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison, que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre; on en fait des glaces.

Or, celui-là est certainement riche, qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume; c'est l'esprit; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je suis pauvre par ces besoins; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues au risque de leur vie, pour que je prenne du café le matin, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation.

La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or, il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles sont perdues pour la race présente, & où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui sont encore en France, aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière sûre de nuire à l'État ; c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui est l'économe de la nation, donne des pensions à des dames de la cour, & cet argent va aux marchands, aux coëffeuses & aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? cet argent retournerait de même à l'État, mais avec plus de profit.

On sait que c'est un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux espèces ; ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à

l'autre, arracher des passans, par des cris lamentables, de quoi aller au cabaret; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de Dieu, & reviennent souper chez eux dans de grandes maisons, où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre, parce que, chemin faisant, elle produit des enfans à l'Etat; & que, si elle fait des voleurs, elle fait aussi des maçons & des soldats. Mais toutes deux sont un mal dont tout le monde se plaint, & que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire; mais dans un État bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand Sha-Abas, en faisant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison: Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt? c'est une certaine quantité de

de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, & du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe: il faut, en le faisant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions, il en passe vingt dans le pays étranger: trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq, rien ne passe alors chez l'étranger: on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre; on cultive les campagnes, on embellit les villes: donc on est réellement riche en payant l'État. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas servir à nous procurer les commodités de la vie; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus; c'est incontestablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public est à l'argent, ce que l'argent est aux denrées; une représentation, un gage d'échange. L'argent n'est utile que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même

plus aisé à un receveur de province, d'envoyer au trésor royal quatre cent mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un État, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un Écossais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un medecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulsions ; mais, parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son systême, une compagnie des Indes, qui donne de la jalousie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de la nation : donc ce systême, contenu dans de justes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal (1).

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnaie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent est un reste de barbarie & d'indigence ; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce. C'est, en effet, ne pas vouloir payer ; puisque si la

(1) Alors la compagnie des Indes subsistait avec éclat, & donnait de grandes espérances.

nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec les étrangers : c'eſt perdre le commerce, puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres États les denrées de ſon pays d'une province à une autre ; rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une anti-chambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus ; &, à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe ; le miniſtre les goûta ; il s'en procura une copie ; & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

V.

MARC-AURELE ET UN RÉCOLLET.

MARC-AURELE.

Je crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette baſilique eſt le temple ; cet homme que je vois eſt ſans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RÉCOLLET.

Ami ! l'expreſſion eſt familière. Il faut que vous ſoyiez bien étranger pour aborder ainſi frère Fulgence le récollet, habitant du capitole, confeſſeur de la ducheſſe de Popoli, & qui parle quelquefois au pape, comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURÈLE.

Frère Fulgence au capitole! les choſes ſont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Eſt-ce que ce n'eſt pas ici le temple de *Jupiter?*

LE RÉCOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe? d'où venez-vous, & que voulez-vous?

MARC-AURÈLE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome; je ſuis Marc-Aurèle.

LE RÉCOLLET.

Marc-Aurèle? J'ai entendu parler d'un nom à-peu-près ſemblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURÈLE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée, ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes; cette terre que j'ai

rendu heureuſe : mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage Antonin mon père : c'eſt un autre viſage.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien, monſieur le damné. Sixte-Quint a relevé votre colonne; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux que moi; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer : tout homme eſt ſujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RÉCOLLET.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous (autant qu'il m'en ſouvient), qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas! j'étais bien loin de perſécuter perſonne. Je rendis grace au ciel de ce que, par une heureuſe conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'eſſence divine

veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur? est-ce toujours sur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RÉCOLLET.

Je le crois bien vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo: vous baiserez les pieds du saint père, & vous aurez des indulgences dont vous me paraissez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre; & dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain?

LE RÉCOLLET.

Si fait, si fait, il y a un empereur & un empire; mais tout cela est à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne, sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèle, les Antonin, les Trajan & les Titus, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des récollets! un pape! & l'empire romain dans une petite

ville sur le Danube! Je ne m'y attendais pas: je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain, Marcoman, Quade, Cimbre ou Teuton.

LE RÉCOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome: que frère Fulgence pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, & je le plains.

LE RÉCOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté, à la vérité, des torrens de sang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au capitole à son aise.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue & bien malheureuse?

LE RÉCOLLET.

Déchue, si vous voulez; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruisent des Carthage; mais aussi nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe; je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère Fulgence n'est pas philosophe.

LE RÉCOLLET.

Comment! je ne suis pas philosophe! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, & qui plus est la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RÉCOLLET.

C'est..... c'est ce qui fait que je suis ici, & que les empereurs n'y sont plus: vous paraissez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je ſais qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée ; j'admire la viciſſitude des choſes humaines : mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire romain eſt tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RÉCOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Être des êtres.

VI.

UN BRACHMANE ET UN JÉSUITE.

Sur la néceſſité & l'enchaînement des choſes.

LE JÉSUITE.

C'est apparemment par les prières de Saint François Xavier que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe ? Cent quatre-vingts ans ! cela eſt digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître Fonfouka en a vécu trois cents ; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour François Xavier ; mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers ; & s'il avait eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un

inſtant de plus que ne le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ſerait tout autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JÉSUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites; ils font une partie fort eſtimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que brachmane, eſt un reſſort de l'univers; il obéit à la deſtinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que Gengis-kan conquît l'Aſie? à l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de votre bon roi Henri IV, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JÉSUITE.

Votre révérence veut rire apparemment. Vous, la cauſe de l'aſſaſſinat de Henri IV!

LE BRACHMANE.

Hélas oui! C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois

mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mille cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'aviſai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, ſur la côte de Malabar, & de-là ſuivit évidemment la mort de Henri IV.

LE JÉSUITE.

Comment cela, je vous ſupplie? Car nous qu'on accuſait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la deſtinée arrangea la choſe. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureuſement dans l'eau mon ami Eriban, marchand perſan, qui ſe noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épouſa un grec; la fille de ce grec s'établit en France, & épouſa le père de Ravaillac. Si tout cela n'était pas arrivé, vous ſentez que les affaires des maiſons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le ſyſtême de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres ſuites; ces ſuites auraient influé ſur la Perſe, la Perſe ſur les Indes. *Vous* voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres évènemens de l'univers, paſſés, préſens & futurs.

LE JÉSUITE.

Je veux propoſer cet argument à quelqu'un de nos

pères théologiens, & je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lû vos histoires), était aussi une des causes nécessaires de la mort de Henri IV, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JÉSUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout: c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de la Barrière en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux Jean de la Barrière, qui fonda l'ordre des feuillans. Ravaillac fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JÉSUITE.

Malgré votre pied gauche & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de Ravaillac était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté

libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Être libre, c'eſt faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je ſais, c'eſt que Ravaillac commit volontairement le crime qu'il était deſtiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des deſtinées.

LE JÉSUITE.

Vous avez beau dire; les choſes de ce monde ne ſont point ſi liées enſemble que vous penſez. Que fait, par exemple, au reſte de la machine la converſation inutile que nous avons enſemble ſur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous diſons vous & moi eſt peu de choſe, ſans doute; mais ſi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ſerait autre choſe qu'elle n'eſt.

LE JÉSUITE.

Votre révérence bramine avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité ignacienne en croira ce qu'elle voudra; mais certainement nous n'aurions pas cette converſation, ſi vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, ſi votre ſaint Ignace de Loyola n'avait pas été bleſſé au ſiége de Pampelune, & ſi un roi de Portugal ne s'était obſtiné à faire doubler le cap de Bonne-Eſpérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le ſecours de la bouſſole, changé

la face du monde ? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la boussole ; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JÉSUITE.

Hé, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JÉSUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier Dieu ?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JÉSUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que Dieu a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre & les mers. Mon père, prier, c'est se

ſoumettre. Bon ſoir. La deſtinée m'appelle à préſent auprès de ma bramine.

LE JÉSUITE.

Ma volonté libre me preſſe d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRECE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poéſie eſt quelquefois admirable ; mais la phyſique d'Epicure me paraît bien mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choſes qui ſont prouvées évidemment par des principes inconteſtables.

LUCRECE.

Mes principes le ſont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti ;
Tangere enim & tangi niſi corpus nulla poteſt res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'eſt touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par Possidonius, s'est faite seule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe ; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSSIDONIUS.

POSSIDONIUS.

Tous les philoſophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; & quand elle ſerait éternelle, il ne s'enſuit point du tout qu'elle puiſſe former des ouvrages dans leſquels éclatent tant de ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me perſuaderez point qu'elle puiſſe produire l'Iliade d'Homère.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne compoſera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organiſée avec le temps, & devenue un mélange d'os, de chair & de ſang, produira un cheval ; & organiſée plus finement compoſera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le ſuppoſez ſans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre ſans preuve. Je vais vous donner des os, du ſang, de la chair tout faits : je vous laiſſerai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Conſentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'empire romain, ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu, ſi vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRECE.

Non ; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de ſiècles pour que la nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles,

arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut ſuffire à produire ſeulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y ſuffira-t-il ? Ce qu'un ſiècle n'a pas fait, pourquoi pluſieurs ſiècles pourraient-ils le faire ? Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du ſein de la terre, & des blés ſans germe, &c. &c. pour oſer affirmer que la matière toute ſeule ſe donne de telles formes : perſonne, que je ſache, n'a vu cette opération ; perſonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien, les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philoſophes conviennent que la matière eſt éternelle ; ils conviendront que les générations le ſont auſſi. C'eſt la nature de la matière qu'il y ait des aſtres qui tournent, des oiſeaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui faſſent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette ſuppoſition nouvelle, vous changez de ſentiment ; mais vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion ; vous admettez une choſe dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'eſt permis de croire que ce qui eſt aujourd'hui était hier, était il y a un ſiècle, il y a cent ſiècles, & ainſi en remontant ſans fin. Je me ſers de votre argument; perſonne n'a jamais vu le ſoleil & les aſtres commencer leur carrière, les premiers animaux ſe former & recevoir la vie; on peut donc penſer que tout a été éternellement comme il eſt.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deſſein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deſſein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiſſance.

POSSIDONIUS.

C'eſt comme ſi vous me diſiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le Capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vu des architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le Capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le Capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme.

Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle posséde par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie? Dans le premier cas, vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit: dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit sur elle.

POSSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ses desseins infinis & par sa volonté toute-puissante.

LUCRECE.

Quoi! c'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose, qu'il en suppose une autre? C'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice & les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non; je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence

ſuprême : & cette ſeule raiſon me prouverait un Dieu, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſsède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſsède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſsède néceſſairement. Or, ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout temps & en tous lieux : car ce qui eſt néceſſaire à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait ; or, certainement vous ne diriez pas que du fumier penſe : la penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme : je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière ; cependant ce fumier, ce tas de boue ne ſont pas actuellement en mouvement ; ils y ſeront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Notre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre peſant, il faut déjà de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encore ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue exiſte toujours dans toute matière : or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Égypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Égypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière, il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiſſant qui donne le mouvement, la vie & la penſée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde : ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout temps, ſuivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon

existence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée : il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez, vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un être suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un

vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les Argonautes entrepriſſent leur navigation? Les hommes portent des chauſſures; direz-vous que les jambes ont été faites par un être ſuprême pour être chauſſées? non, ſans doute: mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars ſe ſont raſſemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du ſoleil longtemps répandue & écartée dans l'eſpace s'eſt englobée, & a fait l'aſtre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoſſibilité?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir ſérieuſement recours à un tel ſyſtême. Premièrement en adoptant cette hypothèſe vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout à l'heure. Secondement vous vous trompez ſur les cauſes finales. Il y a des uſages volontaires que nous faiſons des préſens de la nature: il y a des effets indiſpenſables. Les Argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaiſſeau; mais ces arbres étaient

visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps, & pour marcher; les yeux pour voir; les oreilles pour entendre; les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un dessein admirables. Or n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un être suprême?

LUCRECE.

Si j'admets cet être suprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? sera-t-il hors de tout lieu? sera-t-il dans le temps, hors du temps? remplira-t-il tout l'espace, ou non? Pourquoi aura-t-il fait ce monde? quel est son but? Pourquoi former des êtres sensibles & malheureux? Pourquoi le mal moral, & le mal physique? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet être suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous

devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'Epicure?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à Epicure qu'à la raison.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un être suprême inaccessible à nos sens, & prouvé par notre raison, qui a fait le monde, & qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisième livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord:

Idque situm mediâ regione in pectoris haret.
L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-

vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'esprit de Cicéron, ou de l'orateur Marc-Antoine, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons?

LUCRECE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie, de douleur & de crainte?

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum
Lætitiæ mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens, direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oserais le dire; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera

toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment ; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide ; parce que je suis un corps ; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en sera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penſer par lui-même plus que de la glace. Quand je ſuppoſerais que c'eſt du feu qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, vous ſeriez donc forcé d'avouer que ce n'eſt pas par lui-même qu'il a une volonté, du ſentiment & des penſées.

LUCRECE.

Non, ce ne ſera pas par lui-même; ce ſera par l'aſſemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il réſulte la penſée quand ils ſont mis enſemble?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris ſéparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante. Cet arbre a en ſoi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ſes boutons; & le ſuc de la terre développe la ſubſtance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en ſoi le germe de la penſée, & que les organes du corps développaſſent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible ?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quintessenciée n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit : or une pensée, une volonté, un sentiment n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement ; & cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encore plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables, &

toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRECE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un être supérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père, & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a existé de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le systême d'Épicure, & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée; mais j'ai déjà réfuté, dans notre dernier entretien, la succession éternelle des êtres sensibles & pensans; je vous ai dit

que s'il y avait eu des êtres matériels pensans par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire, essentiel à toute matière; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante: or cela n'est pas: donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raisonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent ensemble; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem:
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Indè ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirant linguaque mensque:
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumum in altas aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere; &, ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers; mais m'apprenez-vous par-là quelle est la nature de l'ame?

LUCRECE.

Non; je vous fais son histoire, & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont des inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits?

POSSIDONIUS.

Mais un père, en formant son fils, n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Éclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas, sans doute, qu'il y ait un être appelé *végétation*, qui opère ces merveilles ?

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRECE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie*, qui donne ce ſentiment à un corps organiſé ?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des mots qui ſignifient des choſes végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent ſe donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos penſées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphyſique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées ? Vous ſavez donc quelles penſées vous aurez dans une heure, dans un quart-d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en ſais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez ſouvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; Céſar prend des villes ; je réſous des problêmes ; les chiens de chaſſe pourſuivent un cerf dans leurs ſonges. Les idées nous viennent donc

indépendamment de notre volonté; elles nous sont donc données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Être suprême est occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal? sont-elles formées auparavant? attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir? ou enfin est ce dans l'Être suprême que chaque être animé voit les idées des choses? quelle est votre opinion?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens se digèrent, comment du blé se transforme en sang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis Thalès jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un Être tout-puissant, & de nous garder de tout systême.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu, ſans doute, beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en ſociété ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes & des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations conſidérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins ; nous nous procurons aiſément la nourriture ; nous nous marions, nous faiſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot ?

LE BACHELIER.

En vérité, ni moi non plus ; il faut que j'y rêve ; nous appelons *ſauvage*, un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivions enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore *ſauvages*, les bêtes qui ne ſont pas apprivoiſées, & qui s'enfoncent dans les

forêts ; & de-là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois, comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées : que pensez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler & de rire, & qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vus de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique ; je n'en sais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais votre ame, monsieur ? votre ame ? quelle

notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées, qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, &, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire, qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela ? & de quelle nature est votre esprit ? comment votre ame anime-t-elle votre corps ? pensez-vous toujours ? votre volonté est-elle libre ?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions; vous me demandez comment je possède ce que Dieu a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né. Il faut bien, puisque je suis né homme, que j'aie les choses qui constituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines & des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit ? je ne me le suis pas donné, je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre, pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours : non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorsque je vois un objet de plus près, je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorsque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre. Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez, sans doute; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh! vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières; je pourrais vous en parler un mois de suite sans discontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaissez-vous le bon & le mauvais, le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des

gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment ſe nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel deſſein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, Monſieur, vous abuſez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les queſtions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte : il me paraît que tout ce qui nous fait plaiſir, ſans faire tort à perſonne, eſt très-bon & très-juſte ; que ce qui fait tort aux hommes, ſans nous faire de plaiſir, eſt abominable ; & que ce qui nous fait plaiſir, en faiſant du tort aux autres, eſt bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en ſociété ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voiſins. Sans beaucoup de peines & de chagrins, nous attrapons doucement notre centaine d'années ; pluſieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertiliſe la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraiſſez avoir une bonne tête ; je veux

vous la renverser. Dînons ensemble : après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner; ma tête est plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, & plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien; mais les médecins le savent, & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très-bien; écoutez: L'ame, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils sont matière & qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression; &, comme elle est simple, & que par conséquent elle ne peut éprouver

aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé; de-là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond; faites moi la grace de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre: allons par degrés; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles?

LE SAUVAGE.

Comment? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons?

LE BACHELIER.

Assurément; & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent; mais c'est toujours en faisant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cents cinquante-cinq millions six cents

cinquante mille hommes, ſans compter les petits enfans & les femmes écraſées dans des villes miſes en cendres; mais c'eſt pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes ſont ſujets, font connaître le prix de la ſanté ; & les crimes dont la terre eſt couverte, relèvent merveilleuſement le mérite des hommes pieux, du nombre deſquels je ſuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choſes ne pourraient être dans cette perfection, ſi l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car....... Mais allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, & du juſte & de l'injuſte, & du beau & du *to Kalon*, comme dit Platon ?

LE SAUVAGE.

Mais, Monſieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choſes à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en converſation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays ?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaiſſons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers & du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre, m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le sauvage, les femmes ?

LE SAUVAGE.

Hé bien, les femmes ? elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers; c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon; ils sont bien les maîtres; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que, parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laissent tout à l'aîné, & rien aux cadets; c'est

l'intérêt qui a dicté cette loi barbare : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent.

LE BACHELIER.

Quelles sont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est Dieu qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus nos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraissez plaisans, vous autres messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons

rien avoir ſans vous : nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu !

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard !

LE BACHELIER.

Holà, hé, monſieur le Sauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'univerſité, qui avaient tous barbe au menton, aſſommèrent le vilain mathématicien Ramus, & traînèrent ſon corps nu & ſanglant à la porte de tous les colléges, pour faire amende honorable !

ARISTE.

ARISTE.

Ce Ramus était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre Aristote, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce Charron, qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce Montagne qui osait raisonner & plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un État.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste ? Bayle, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe ?

ACROTAL.

Plût à Dieu que ce Bayle ſe fût noyé, ainſi que ſes Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expoſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, il met ſous les yeux le pour & le contre avec une impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté ſi intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le ſens commun en état de juger & même de douter: on n'y peut pas tenir; & pour moi j'avoue que j'entre dans une ſainte fureur quand on parle de cet homme-là & de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère......... Mais où courez-vous donc ſi vîte?

ACROTAL.

Chez M. Bardo bardi. Il y a deux jours que je demande audience; mais il eſt tantôt avec ſon page, tantôt avec la ſignora Buona roba; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon crédit pour faire brûler un petit abbé qui inſinue parmi nous les ſentimens de Locke, d'un philoſophe anglais! figurez-vous quelle horreur!

ARISTE.

Hé quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet Anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées ; que Dieu, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Hé bien, si votre petit abbé, disciple de Locke, est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'État ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les

perſécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des Socrate, des Pomponace, des Eraſme, des Bayle, des Deſcartes ; mais à préſent la philoſophie eſt montée ſur les tribunaux & ſur les trônes mêmes ; on ſe pique par-tout de raiſon, excepté dans certain pays où nous y avons mis bon ordre. C'eſt-là ce qui eſt vraiment funeſte ; & c'eſt pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philoſophes qui n'ont ni fortune, ni puiſſance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger ! & de quoi, s'il vous plaît ? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais diſputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréſors ?

ACROTAL.

Non ; mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire ; ils ſe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils ſe moquent de vous, cela n'eſt pas bien ; il ne faut ſe moquer de perſonne ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois & la magiſtrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres ſi impitoyablement, à ce que vous dites ?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile; car nous sommes bien au-dessus des lois.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous vouliez que les lois fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs les filles du ciel, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération?

ACROTAL.

Laissons là les lois & les juges; ne songeons qu'aux philosophes: il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens? Ne ressemblons-nous pas à ces

anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal: ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous? Mais je vous demande grace pour ce pauvre disciple de Locke que vous vouliez faire brûler; monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-mêmes; ne vous mêlez plus de raisonner; soyez honnêtes gens; soyez compatissans; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas, & il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ÉLYSÉES.

LUCIEN fit, il y a quelque temps, connaissance avec Erasme, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas

qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait, dans un pays barbare, le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps & ceux du mien: vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne riais guère ; & je passais pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais : on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois était près d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état, qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon temps les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle est cette profession-là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain,

à être absurde & esclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment, avec tant d'esprit, aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui ; mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté !

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cents mille ?

LUCIEN.

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! Horace l'avait bien dit que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes, dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(Lucien rit & éclate de rire ; Rabelais survient).

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN et ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN, *à Erasme.*

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN, *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme Erasme, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant que Erasme, & voyant que la sagesse & la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet; voyant même que ce demi-plaisant d'Erasme était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife, jusqu'à celle de docteur en théologie qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, Erasme ?

ERASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur Rabelais me permette de prendre la

parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer ; & comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur Rabelais que vous voyez imita le premier Brutus qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des Tarquins.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous.

RABELAIS.

Non : il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il ?

RABELAIS.

Un *papegaud*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, & à se croire le maître des rois ; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démence ! Les fables de Jupiter, de Neptune & de Pluton, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables

en comparaiſon des ſottiſes dont votre monde a été infatué. Je ne ſaurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec ſécurité, des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conſpiration; car enfin on ne ſe moque pas de ſes maîtres impunément : & j'ai été aſſez ſage pour ne pas dire un ſeul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaud! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, & votre nation le ſouffrait! elle était donc bien patiente.

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un compoſé d'ignorance, de ſuperſtition, de bêtiſe, de cruauté & de plaiſanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient ſérieuſement contre les papegauds & les cardinaux. Le pays des Velches, dont je ſuis natif, nagea dans le ſang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation ſe mettait à danſer, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible; je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce ſecret tout me fut permis. Les gens d'eſprit y entendirent fineſſe, & m'en furent gré; les gens groſſiers ne virent que les ordures, & les ſavourèrent : tout le monde m'aima, loin de me perſécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre

livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, Erasme, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(Ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent).

RABELAIS, *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'est-ce rien d'être détrompé?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à des amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & Rabelais raisonnèrent assez long-temps. Lucien revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*

& quelques pages de l'*Éloge de la folie*. Ensuite, ayant rencontré le docteur Swift, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

XI.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

ERASTE sort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouserez bientôt Eraste.

SOPHRONIE.

Je vous dirai, avec la même confiance, que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi! votre mère s'oppose à un parti si sortable?

SOPHRONIE.

Non : elle me laisse la liberté du choix; j'aime Eraste, & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. Eraste a de l'esprit, mais il l'a impérieux & mordant; il a des grâces, mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour Eraste, mais j'ai étudié son caractère; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse : je ne le serais pas avec lui; j'épouserai Ariste que j'estime, & que j'espère aimer.

MELINDE.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donné ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur; et, fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse: vous vous donnez à lui sans le connaître; vous vivez avec lui sans l'aimer: c'est un marché qu'on a fait sans vous; & bientôt après, les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser par moi-même, & de choisir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe; mais née

pour vivre dans la ſociété, elle m'a fait inſtruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la ſociété; elle a formé mon eſprit, en me faiſant craindre les écueils du bel-eſprit; elle m'a menée à tous les ſpectacles choiſis qui peuvent inſpirer le goût ſans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des paſſions que leurs charmes, où la bienſéance règne, où l'on apprend à penſer & à s'exprimer. La tragédie m'a paru ſouvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienſéances; & j'oſe dire que ces inſtructions, qu'on ne regarde que comme des amuſemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être penſant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajuſte, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

XII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE Mme DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même-temps ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe?

TULLIA.

Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, & non à la française: je suis venue je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne & votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à Mme Tullia.

TULLIA.

Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

TULLIA.

Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, madame ?

TULLIA.

Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce Cicéron qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris ; on y jouait Catilina & tous les personnages de mon temps ; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina ; je fus bien surprise. Mais madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs ; votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

Mme DE POMPADOUR.

Non, madame, ils sont faits avec du sable, & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

Mme DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau, c'est une estampe; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, & ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui assistait à la toilette, prit alors la parole, & dit à Tullia, en tirant un livre de sa poche:*

Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes, & que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le savant présenta son livre à Tullia; c'était un recueil de vers pour madame la marquise: Tullia en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur:

TULLIA.

Monsieur, l'impression est une belle chose; & si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

LE SAVANT.

Oui, madame, mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connoissons guère que son nom.

(*Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême & des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui se trouva là lui répondit :*)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café* ; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens ; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'*Amérique*, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appellions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :*

Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain, encore est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, & qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, & à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens : j'étais venue pour m'en éclaircir, & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Consolez-vous, madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien*; nul homme n'approche de César, avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces ames sublimes, mais ce sont de beaux germes, qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences; le temps & d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles & des Euripides que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina*; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre, dans Racine, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connoissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore-là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, & regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maiſon eſt au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraiſſait !

M. LE DUC.

Eh bien, Madame ! c'eſt avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâſſé ? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, & qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, & la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-ce que parfiler, monſieur ?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de Cicéron. C'eſt effiler une étoffe, la détiſſer fil à fil, & en ſéparer l'or; c'eſt ce que Newton a fait des rayons du ſoleil; les aſtres lui ont été ſoumis, & un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc & pair; vous

me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très-commune; les jeunes gens, en ſortant des écoles, en ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayions, dans notre Europe, ſubſtitué une demi-douzaine de jargons, très-imparfaits, à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont ſuccédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une ſuite continue de grands hommes depuis mon père juſqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & que l'on ſoit parvenu à connaître ſi bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, madame, nous ſommes des barbares qui ſommes venus preſque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les ſciences. Nous avons vécu ſept à huit cents ans comme des ſauvages; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une eſpèce d'hommes, nommés les moines, qui ont abruti, dans l'Europe, le genre humain que vous aviez éclairé & ſubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eſt que dans les

derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les Scipion, Alexandre & César, & la phalange macédonienne, & toutes vos légions: ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, les Alexandre & les César, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. LE DUC.

Ah! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme. DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, & vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Hé bien, monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il

n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous, mais nous respectons Cicéron & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très-contente des paroles & de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

XIII.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ÈRE VULGAIRE.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, n°. 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce seroit une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe; il n'y a point de ciel; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui; il n'y a ni haut, ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel; c'eſt comme ſi nous diſions; il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & le terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel & la terre, nous diſons

pienfement une grande pauvreté. Car, si nous entendons par le ciel l'efpace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de foleils, & fit tourner tant de mondes, il eft beaucoup plus ridicule de dire *le ciel & la terre*, que de dire *les montagnes & un grain de fable.* Notre globe eft infiniment moins qu'un grain de fable en comparaifon de ces millions de milliars d'univers, devant lefquels nous difparaiffons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eft de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompé, quand on nous a dit que Fo était defcendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce font des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eft à quinze cents mille millions de *lis* de notre petit globe ; il en part des rayons qui vont faire fur vos yeux deux angles égaux au fommet ; ils font les mêmes angles fur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un deffein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, finon un ouvrier ? qui fait des lois, finon

un législateur ? il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

KOU.

Mais qui a fait cet ouvrier; & comment est-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui : dit l'autre ; tout glorieux que je suis, j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il est, mais je ne sais ce qu'il est.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un Être tout-puissant, existant par lui-même, suprême artisan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il existe par lui-même, rien ne peut donc le borner, & il est donc par-tout ; il existe donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière ; eſt-il lumière cependant lui-même ? ce n'eſt que du ſable, & rien de plus ; tout eſt en Dieu, ſans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. Dieu n'eſt pas comme l'empereur de la Chine, qui habite ſon palais & qui envoie ſes ordres par des colao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace & tous ſes ouvrages ; & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance & ſans honte devant l'Être ſuprême ?

CU-SU.

Être juſte.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Être juſte.

KOU.

Mais la ſecte de Laokium dit qu'il n'y a ni juſte ni injuſte, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni ſanté ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal, sont des monstres; est-il égal de nourrir son fils ou de l'écraser sur la pierre? de secourir sa mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir; je déteste la secte de Laokium: mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis ou ce qui est défendu? Qui pourra poser surement les bornes qui séparent le bien & le mal? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celle de Confutzée, mon maître: « Vis comme » en mourant tu voudrais avoir vécu; traite ton » prochain comme tu veux qu'il te traite ».

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain; mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? Cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point; elle

ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si, après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors il faudra vous étouffer ; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison ; n'en abusez ni vous, ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

CU-SU.

Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais si je suis sûr qu'il n'y en a point ?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIÈME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouffez, Cu-fu. Pour que je puiffe être récompenfé ou puni quand je ne ferai plus, il faut qu'il fubfifte dans moi quelque chofe qui fente & qui penfe après moi. Or, comme avant ma naiffance rien de moi n'avoit ni fentiment ni penfée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhenfible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille reftera-t-il quand l'abeille ne fera plus ? La végétation de cette plante fubfifte-t-elle quand la plante eft déracinée ? La végétation n'eft-elle pas un mot dont on fe fert pour fignifier la manière inexplicable dont l'Être fuprême a voulu que la plante tirât les fucs de la terre ? L'ame eft de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obfcurément les refforts de notre vie. Tous les animaux fe meuvent, & cette puiffance de fe mouvoir, on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être diftinct qui foit cette force. Nous avons des paffions ; cette mémoire, cette raifon ne font pas, fans doute, des chofes à part ; ce ne font pas des êtres exiftans dans nous ; ce ne font pas de petites perfonnes qui aient une exiftence particulière ; ce font des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame, qui fignifie notre mémoire, notre raifon, nos paffions, n'eft donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eft Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eft Dieu. Qui fait le

mouvement dans les animaux? c'est Dieu. Qui fait la pensée de l'homme? c'est Dieu.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée? Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire Homère; je trouve Vulcain un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux: mais ce Vulcain me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière*; pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus: que ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps

d'un homme & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt, que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement ; ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux ; car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi, & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre-Suprême. Vous pouvez vous tromper ; mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes ; & que ces doutes sont tristes.

Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière ; pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin qui, ne pouvant être dissout, ne peut être sujet à la mort ? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayiez une ame ? non, sans doute : & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une ? Pourriez-vous rejetter un système si beau & si nécessaire au genre humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

XOU.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées ; car nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir ; ils

circuleront toujours de la manière que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien ! si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous ; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté ; vous êtes libre ; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez : servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que Dieu est la souveraine justice ?

KOU.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être (ce qui est un blasphême), je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est, & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette

idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, & de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & plus utile au genre humain?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous (1) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq kings; j'en ai lu la traduction: leurs lois, nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de respecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenses, ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'est pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le sera, sans doute, un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens, & toutes les nations policées, ont reçu ce dogme

(1) Ce sont les Juifs des dix tribus qui, dans leur dispersion, pénétrèrent jusqu'à la Chine; ils y sont appelés Sinous.

ſalutaire. Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? Dieu vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle; c'eſt donc Dieu qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi; je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avoit égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à Dieu: Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que Dieu fût bien content de ce ſophiſme?

KOU.

Eh bien, ſoit; je me rends (1); je voulais faire le

(1) Eh bien! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a été imprimé dans toutes

bien pour moi-même; je le ferai aussi pour plaire à l'Être-Suprême; je pensais qu'il suffisait que mon ame

---

les éditions (*). De quel front osez-vous donc le calomnier? Hélas! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité, elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes. Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas : tous les sages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'ame. Gassendi, en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi : « Vous savez que vous pensez, » mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, » vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui, sentant » la chaleur du soleil, croirait avoir une idée distincte de » cet astre ». Lisez le reste de cette admirable lettre à Descartes, lisez Locke; relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayions la moindre notion de la nature de l'ame, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur : vous verrez que, sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec justesse & avec justice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeste, doux, bienfaisant, indulgent; ressembler à Cu-su & à Kou, & non pas à Thomas d'Aquin ou à Scot, dont les ames étaient fort ténébreuses, ou à Calvin & à Luther, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.

N. B. Dans la censure que la sorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, les sages maîtres ont dit en latin que M. de Voltaire avait nié la spiritualité de l'ame, & en français qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice versâ.*

(*) L'auteur parle des premières éditions du *Dictionnaire philosophique* dont ce dialogue faisait partie.

fût juste dans cette vie ; j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes ; mais le culte de Dieu m'embarrasse.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-king, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Être suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir : y a-t-il là quelque chose qui répugne ?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières ; mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules ; car, quand j'aurai bien crié « que la mon-
» tagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il
» ne faut point regarder les montagnes grasses », quand j'aurai fait enfuir le soleil & sécher la lune, ce galimatias sera-t-il agréable à l'Être suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne puis sur-tout souffrir la démence des sectes

qui nous environnent : d'un côté je vois Laotzée que ſa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut groſſe quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa doctrine de l'anéantiſſement & du dépouillement univerſel, qu'aux cheveux blancs avec leſquels il naquit, & à la vache noire ſur laquelle il monta pour aller prêcher ſa doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impoſe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît ſur-tout, c'eſt que de telles rêveries ſoient continuellement prêchées par les bonzes qui ſéduiſent le peuple pour le gouverner ; ils ſe rendent reſpectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns ſe privent toute leur vie des alimens les plus ſalutaires, comme ſi on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime ; les autres ſe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils ſe rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuiſſes, comme ſi leurs cuiſſes étaient des planches ; le peuple les ſuit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaiſe, ils vous diſent froidement que cet édit ne ſe trouve pas dans le commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire ſi extravagante & ſi dangereuſe ? Vous ſavez que la tolérance eſt le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Aſie ; mais cette indulgence n'eſt-elle pas bien funeſte, quand elle expoſe un empire à être bouleverſé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est au corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; &, s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à Daon, sixième roi de Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en sais rien ; vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate ; ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé Oannès leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet Oannès qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet Oannès était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner: il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux docteurs; oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité: & le brochet fut mangé par le roi & ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire: on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurèrent que c'était-là le Dieu Oannès, & qu'il était laité: il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner; ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi Daon; & les citoyens, depuis ce temps, firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (sans faire

violence à personne) qu'on adore des Fo & des brochets.

Je sais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain, que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Être éternel ne serait-il que le Dieu de l'île Formose ou de l'île Bornéo? abandonnerait-il le reste de l'univers? Mon cher Cu-su, il est le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur Hiao.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi?

KOU.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal, vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe; vous embellirez les grands chemins; vous creuſerez des canaux; vous éleverez des édifices publics; vous encouragerez tous les arts; vous récompenſerez le mérite en tout genre; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte; ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique & la privée. Vous allez bientôt vous marier; combien comptez-vous avoir de femmes?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes & des ſept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je

voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs ! Voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain ! Le bon petit lama (1) nommé *Stelca iſant Errepi* voulait dire « que tout prêtre devait faire le plus d'en» fans qu'il pourrait » ; il prêchait d'exemple, & a été fort utile en ſon temps. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, lameſſes & bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre ; ils en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh ! le bon prince que nous aurons-là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets ; car enfin on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans : vous aurez, ſans doute des amis ?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertiſſent de mes

---

(1) *Stelca iſant Errepi* ſignifie, en chinois, l'abbé Caſtel de Saint-Pierre.

défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie; il vaut mieux que celui du chimiste *Erueil*, & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous en bien; l'amitié est assez sacrée d'elle-même; ne la commandez jamais; il faut que le cœur soit libre; & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant ou en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ses ennemis! eh mon Dieu, rien n'est si commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de (1) Décon

(1) C'est une chose remarquable, qu'en retournant Décon & Vis-Brunk, qui sont des noms chinois, on trouve Condé & Brunsvik; tant les grands hommes sont célèbres dans toute la terre.

contre le prince de Vis-Brunk : dès qu'un (*a*) de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U - S U.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendissent ; car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire & écrire, & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

(*a*) Ces anagrammes, dont on a déjà vu ci-dessus quelques exemples, & plus prodiguées encore dans le dialogue suivant, nous paraissent peu dignes du bon goût de Voltaire. Celle-ci, d'ailleurs, n'est qu'une flatterie très-insipide. Il est des bagatelles difficiles dont on peut s'amuser un moment ; mais des bagatelles aussi faciles devaient répugner à un écrivain tel que lui. On voit que, trop sûr de plaire, il se mettait quelquefois au-dessus de toute gêne. Le public, & à plus forte raison ses adulateurs, qui ne manquaient jamais d'applaudir d'avance à tout ce qu'il allait dire, l'avaient un peu gâté.

SIXIÈME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance, &c. Grace au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville: mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage, & j'en suis fâché.

KOU.

Quelle est-elle? nommez-la vite; je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'est l'hospitalité; cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue, à ce qu'on dit, de certains sauvages d'Occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maison Ki, un généreux

étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré, & qui est obligé par toutes les lois divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent, dans des cabanes dégoûtantes : ils vendent cher cet accueil infâme ; & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que Confutzée, qu'enfin c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent, pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne ; je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Tibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre ; & quand vous irez au grand Tibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu ; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit ; il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il

n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers; & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée est sage & saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences: en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

« Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne » te venge jamais des injures ».

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité? Si on pratiquoit cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que Confutzée & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte: il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en sait davantage que son malade en délire; celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant

que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien ! c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophètes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de Dieu ma religion. Je mépriſerai le Dieu Fo, & Laotzée, & Vitſnou qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis, qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphême. Quoi ! la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur, & quelle ſottiſe ! la Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage Kou ! vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même ; vous ſerez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

XIV.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine ; qu'ils avaient soumis leur royaume au grand lama ; que ce grand lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger ; qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

LE JAPONAIS.

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi (1), qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Tibet. Il ne nous accordait, pour tout dédommagement, que des petits plats d'assez mauvais goût, qu'on appelle *des restes* (2). Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun

(1) Les canusi sont les anciens prêtres du Japon.
(2) Reliques de *reliquia*, qui signifie restes.

fruit ; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement pauxcospie (1) ; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand lama avait une plaisante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre dairi & nos canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand lama trouva cette prétention absurde ; nos canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là, vous avez été, sans doute, heureux & tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout ; nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là, pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur,

(1) Pauxcospie, anagramme d'Episcopaux.

s'il eſt vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayiez douze factions de cuiſine dans votre empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t il pour cela ſe couper la gorge au lieu de dîner? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts; mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a diſputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, et c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxeh (1) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux

(1) On voit aſſez que les Breuxeh ſont les Hébreux; & *ſic de cæteris*.

& les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guère avec ces gens-là ?

LE JAPONAIS.

Non. Il y a ensuite les pispates qui, certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi, nous aimons fort le bœuf & une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reste tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares; et il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des batistapanes, ni des autres; mais les quekars méritent une autre attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la

loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car, en vérité, comment un bon japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expose lui-même à être égorgé & à recevoir des balles de plomb: ainsi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argille faites pour durer très-peu; & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que, si je n'étais pas canusi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *diestes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libres chez eux de manger tout ce qu'il vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, saumon, vin gris, vin rouge; tout cela leur est indifférent: pourvu que vous fassiez quelque prière à Dieu avant ou après le dîner, & même simplement avant le déjeûner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand lama, à qui cela ne fera nul mal & aux dépens de Terluh, de Vincal & de Memnon, &c. Il est bon seulement que nos diestes avouent que nos canusi sont très-savans en cuisine;

& que sur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuisine dominante ; la cuisine du roi.

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des saucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion ; s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs saucisses ; s'ils insultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'État. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus & punis sur le champ sans rémission ; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier japonais qui a écrit dans la langue sacrée : *Suti raho, cus flac, natis in usum lætitiæ scyphis pugnare tracum est* ; ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie

recueillie & honnête, & il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous; notre liberté est affermie sous nos taicosema; nos richesses augmentent; nous avons deux cents joncques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur Recina, fils de ce poète indien Recina (1), si tendre, si exact, si harmonieux, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace* & non *les grâces*:

> Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
> N'est plus qu'un triste amas de folles visions?

LE JAPONAIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable

(1) Racine, probablement Louis Racine, fils de l'admirable Racine.

N. B. Cet Indien Recina, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sauces que quand Brama, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sauce à ses favoris; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise:

God never acts by partial will, but by general laws.

route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable ? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les lois primitives de la nature & le calcul de l'infini ? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des joncques dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous, & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage ? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, & qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poétiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, & les ſiens propres.

LE JAPONAIS.

Oh ! voilà trop de préjugés.

XV.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

EH bien ! mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils ſont bons....... De quelle religion es-tu à préſent ?

KARPOS.

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me ſouviens que l'on me faiſait dire que l'Agion pneuma n'était produit que du Tou patrou; on me faiſait prier Dieu tout droit ſur mes deux jambes, les mains croiſées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens ſont venus, alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'Agion pneuma venait du Tou patrou & du Touyou, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs ſont revenus & ont chaſſé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au Touyou & à la crême. Vous avez enfin chaſſé les Grecs; & je vous entends crier Alla Alla Alla de toutes vos forces; je ne ſais plus trop ce que je ſuis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raiſonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? miſérable!

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme : il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle ; ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha ?

KARPOS.

Très-fidèle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa grec faiſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou patrou & du Touyou d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi ? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, &

que je ſais que le Tou pattou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe; mas ſi, par malheur, tes Grecs reprenaient l'île & me chaſſaient, me ſerais-tu fidèle?

KARPOS.

Eh! comment alors pourrais-je vous être fidèle, puiſque vous ne ſeriez plus mon bacha?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait, que deviendrait-il?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus: n'eſt-il pas vrai (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort; car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pourriez vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien? c'eſt comme ſi, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui, à ma façon; ils ſont en petit nombre, mais

ils me ſuffiſent; & ſi j'en avais davantage, ils m'embarraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voiſin, bon ſujet & bon jardinier; je ne vais pas au-delà, & j'eſpère que Dieu me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde à moi qui ſuis le gouverneur de ton île?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache? eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les bachas? C'eſt une affaire entre vous & lui; je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que, ſi vous êtes un auſſi honnête bacha que je ſuis honnête jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet! je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami: Alla vous ait en ſa ſainte garde!

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous, mon bacha!

XVI.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

Puis-je vous demander, monsieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de sectes qui sont ici reçues, & qui servent toutes à faire fleurir cette grande ville? Êtes-voutes mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? suivez-vous les dogmes des anciens parsis, ou de ces sabéens si antérieurs aux parsis, ou des brames qui se vantent d'une antiquité encore plus reculée? seriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE HOMME.

J'adore Dieu; je tâche d'être juste, & je cherche à m'instruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs sur le Zenda-Vesta, sur le Veidam, sur l'Alcoran?

L'HONNÊTE HOMME.

Je crains de n'avoir pas assez de lumières pour bien juger des livres, & je sens que j'en ai assez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer & aimer son maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse dans les livres juifs ?

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raison s'étonne.

1°. Il me semble difficile que Moïse ait écrit dans un désert le Pentateuque qu'on lui attribue. Si son peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans (quoiqu'il se trompe de deux cents), ce livre eût été probablement écrit en égyptien; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé sur la pierre ou sur le bois; on n'avait, du temps de Moïse, d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un désert où, selon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi se faire des habits & des souliers, & où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement. Il est si vrai qu'on n'écrivait que sur la pierre, que l'auteur du livre de Josué dit que le Deutéronome fut écrit sur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que Josué n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité,

penſent que ces livres ont été écrits plus de ſept cents ans après Moïſe. Ils ſe fondent ſur ce qu'il y eſt parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-temps après Moïſe; ſur la poſition des villes, qui eſt fauſſe, ſi le livre fut écrit dans le déſert, & vraie, s'il fut écrit à Jéruſalem; ſur les noms de villes ou de bourgades dont il eſt parlé, & qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après pluſieurs ſiècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïſe, c'eſt que l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les peines après la mort, ſont entièrement inconnues dans l'énoncé de ſes lois. Il eſt étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ſes déjections, & ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il poſſible que Moïſe, inſpiré de Dieu, eût préféré nos derrières à nos eſprits, qu'il eût preſcrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp iſraélite, & qu'il n'eût pas dit un ſeul mot de la vie éternelle? Zoroaſtre, antérieur au légiſlateur juif, dit (1): « Honorez, aimez vos parens, ſi » vous voulez avoir la vie éternelle »; & le Décalogue dit: « Honore père & mère, ſi tu veux vivre » long-temps ſur la terre »; il me ſemble que Zoroaſtre parle en homme divin, & Moïſe en homme terreſtre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par

(1) Voyez le Sadder.

leur raiſon, & dans qui cette raiſon aveugle n'eſt pas éclairée par une grace particulière. Le premier chapitre de la Genèſe eſt ſi au-deſſus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de ſurpriſe que Dieu vienne ſe promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les ſources des quatre fleuves, éloignées prodigieuſement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le ſerpent parle à Eve, attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux, & qu'une âneſſe, qui ne paſſe pas pour ſi ſubtile, parle auſſi pluſieurs ſiècles après; que Dieu ait ſéparé la lumière des ténèbres, comme ſi les ténèbres étaient quelque choſe de réel; qu'il ait fait la lumière qui émane du ſoleil, avant le ſoleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme & la femme, il ait enſuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné Adam à la mort, & toute ſa poſtérité à l'enfer pour une pomme; qu'il ait mis un ſigne de ſauve-garde à Caïn qui avait aſſaſſiné ſon frère, & que ce Caïn ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, ſelon le texte, le genre humain était borné à la famille d'Adam; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre; que tous les animaux ſoient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui ſemblent toutes plus abſurdes que les métamorphoſes d'Ovide,

on n'eſt pas moins ſurpris que Dieu délivre de la ſervitude en Egypte ſix cent mille combattans de ſon peuple, ſans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces ſix cent mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit; qu'ils ſe trouvent entre Memphis & la Mer Rouge; que Dieu leur ouvre cette mer, & la leur faſſe paſſer à pied ſec pour les faire périr dans les déſerts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promiſe; que ce peuple, ſous la main & ſous les yeux de Dieu même, demande au frère de Moïſe un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or ſoit jeté en fonte en un ſeul jour; que Moïſe réduiſe cet or en poudre impalpable, & la faſſe avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple ſe laiſſent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'Aaron, qui l'a jeté en fonte, ſoit déclaré grand prêtre pour récompenſe; qu'on ait brûlé deux cent cinquante hommes d'une part, & quatorze mille ſept cents hommes de l'autre, qui avaient diſputé l'encenſoir à Aaron; & que, dans une autre occaſion, Moïſe ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de ſon peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus ſimples connaiſſances de la phyſique, & qu'on ne s'élève pas juſqu'au pouvoir divin, il ſera difficile de penſer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait reſpecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la perſonne de Balaam.

6°. On eſt encore plus ſurpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on friſſonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, maſſacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les épouſes & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le ſoleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déjà écraſés par une pluie de pierres tombées du ciel; le Jourdain qui ouvre ſon lit comme la Mer Rouge pour laiſſer paſſer ces Juifs qui pouvaient paſſer ſi aiſément à gué; les murailles de Jéricho qui tombent au ſon des trompettes: tant de prodiges de toute eſpèce exigent, pour être crus, le ſacrifice de la raiſon, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutiſſent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des ſiècles en faveur de ſon peuple? à le rendre preſque toujours eſclave des autres nations.

8°. Toute l'hiſtoire de Samſon & de ſes amours, & de ſes cheveux, & de ſon lion, & de ſes trois cents renards, ſemble plus faite pour amuſer l'imagination que pour édifier l'eſprit. Celles de Joſué & de Jephté ſemblent barbares.

9°. L'hiſtoire des rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits ſont incroyables. Le premier roi juif Saül ne

trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon ſucceſſeur David laiſſe plus de vingt milliars d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par Dieu même; vous ſavez que Dieu ne peut mentir: donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les prophètes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine Jérémie ſe charger d'un bât & d'un collier, & ſe faire lier avec des cordes; Oſée à qui Dieu commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire enſuite à une femme adultère: Iſaïe qui marche tout nu dans la place publique; Ezéchiel qui ſe couche trois cent quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, & quarante ſur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre ſon pain d'excrémens d'hommes, & enſuite de bouſe de vache; Olla & Ooliba qui établiſſent un bordel, & à qui Dieu dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le ſperme d'un cheval. Certainement ſi le lecteur n'eſt pas inſtruit des uſages du pays, & de la manière de prophétiſer, il peut craindre d'être ſcandaliſé; & quand il voit Eliſée faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment ſi peu proportionné à l'offenſe peut lui inſpirer plus d'horreur que de reſpect.

Pardonnez-moi donc ſi les livres juifs m'ont cauſé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper

fur les chofes de bienféance & de juftice qui ne font peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs font différentes de celles de ces fiècles réculés ; mais peut-être auffi la préférence que vous avez donnée au nouveau teftament fur l'ancien peut fervir à juftifier mes fcrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puifque vous l'avez abandonnée ; car fi elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours fuivie ? &, fi elle était mauvaife, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'ancien teftament a fes difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau teftament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes fcrupules que l'ancien ?

L'HONNÊTE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais fouffrez que je vous expofe les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez, & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui difent qu'il n'eft pas permis de manger du lièvre ; avec des grecs qui affurent que le Saint-Efprit ne procède point du fils ; avec des neftoriens qui nient que Marie foit mère de Dieu, avec quelques latins qui fe vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe penfent tout autrement que ceux d'Afie & d'Afrique. Je fais que dix ou douze fectes en Europe s'anathématifent les unes les autres ; les mufulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que

cependant ils tolèrent. Les juifs ont également en exécration les chrétiens & les musulmans ; les guèbres les méprisent tous ; & le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés : le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jésus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la divinité ? pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché ? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur ?

Je sais que je ne suis rien ; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Être des êtres ; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jésus directement contraires l'une à l'autre ; & que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms & dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père Joseph, qui n'est pas son père ?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un Dieu est mort. Je lis les livres sacrés & les profanes de ce temps-là ; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduisit des mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à

jamais mémorable, qui semble devoir avoir été apperçu par la terre entière & marqué dans les fastes de tous les Etats. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs ; mais comment, & à qui, & sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Est-il possible que ce roi, qui n'avoit pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur ! Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable & si insensée ?

Je vois que les évangiles qui nous restent se contredisent presque à chaque page. J'ouvre l'histoire de Josephe, auteur presque contemporain ; Josephe, parent de Mariamne sacrifiée par Hérode ; Josephe, ennemi naturel de ce prince ; il ne dit pas un mot de cette aventure ; il est juif, & il ne parle pas même de ce Jésus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire ! Je lis les Ecritures, & je n'y vois nulle part que Jésus, reconnu depuis pour Dieu, se soit jamais appelé Dieu ; je vois même tout le contraire ; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul sait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de Bélial, on voulait dire les méchans, & par les fils de Dieu, on désignait les

hommes justes ? J'adopte quelques maximes de la morale de Jésus ; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale : dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture, ne sont-ils pas défendus ? le respect pour les parens, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnés ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux : Jésus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle ?

Enfin comment puis-je reconnaître Dieu dans un

juif de la populace condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des magiſtrats à cette populace, & ſuant d'une ſueur de ſang dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort? Eſt-ce-là Platon, eſt-ce-là Socrate, ou Antonin, ou Epictète, ou Zaleucus, ou Solon, ou Confucius? Qui de tous ces ſages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe? & comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jéſus, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant: « Je ſuis » venu apporter le glaive & non la paix: je ſuis venu » diviſer le fils & le père, la fille, la mère & les pa» rens ». Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur & d'effroi: & ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les chrétiens dès les premiers temps dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiècles, dans les aſſaſſinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié ſe ſont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre faire apporter à ſes pieds l'argent de ſes ſectateurs. Anapie & Saphire ont gardé quelque choſe pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit; & Pierre les punit en faiſant mourir ſubitement le mari & la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle

que

que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si Dieu faisait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, & non pour les tuer; ce serait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il est un Dieu de miséricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que Pierre, ayant fait mourir Ananie, & voyant venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas: « Gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; » si vous en avez, avouez tout, donnez tout, crai- » gnez le sort de votre mari »; au contraire, il la fait tomber dans le piége; il me semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, & que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité & le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme dans l'histoire de Jésus. Les quatre Évangiles qui nous restent sont en opposition sur plusieurs faits; mais ils attestent uniformément que Jésus fut soumis à la loi de Moïse depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquentèrent la synagogue; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente: les chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être juif & qu'on fût chrétien? Qui ne voit que le

temps a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres ?

Si Jésus avait voulu établir une Eglise chrétienne, n'en eût-il pas enseigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les sept sacremens dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je suis Dieu, engendré & non fait ; le Saint-Esprit procède de mon père sans être engendré ; j'ai deux volontés & une personne ; ma mère est mère de Dieu. Au contraire, il dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi » ? Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie ; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés ; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme ; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour & de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour ; telle est la querelle de Pierre & de Simon le magicien devant Néron ; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés ! que de faux martyres, que de légendes ridicules ! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de Luc, sous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire,

au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées, sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles; sans qu'enfin Jésus vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de Jésus venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de Paul, est-il assez téméraire pour lui faire dire: « J'ai » appris de Jésus que nous qui vivons nous sommes » réservés pour son avénement: si-tôt que le signal » aura été donné par la trompette ceux qui sont morts » en Jésus ressusciteront les premiers; puis nous autres » qui sommes vivans nous serons emportés avec eux » dans l'air pour aller au-devant de Jésus ».

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie? Paul & les Juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de Jésus au son de la trompette? Et où, s'il vous plaît, Paul avait-il appris de Jésus ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait servi de satellite & de bourreau contre ses disciples, lui qui avait aidé à lapider Etienne? Avait-il parlé à Jésus quand il fut ravi au troisième ciel? Et qu'est-ce que ce troisième ciel? est-ce Mercure ou Mars? En vérité, si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs,

comment a-t-on pu croire à ce livre? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes?

L'HONNÊTE HOMME.

C'eſt qu'on ne liſait pas. Eſt-ce par la lecture qu'on perſuade à dix millions de payſans que trois ſont un, que Dieu eſt dans un morceau de pâte, que cette pâte diſparaît, & que c'eſt Dieu lui-même qui eſt fait ſur le champ par un homme? C'eſt par la converſation, par la prédication, par les cabales, c'eſt en ſéduiſant des femmes & des enfans; c'eſt par des impoſtures, par des récits miraculeux qu'on vient aiſément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares; il était défendu de les communiquer aux cathécumènes; on était initié ſecrètement aux myſtères des chrétiens, comme à ceux de Cérès. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perſuadaient que non-ſeulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien ſupérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était diviſée en petites aſſociations, égyptiennes, grecques, ſyriennes, romaines, juives, &c. La ſecte des chrétiens eut tous les avantages poſſibles dans la populace. Il ſuffiſait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de Paul, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui ſe mirent à ſa tête. Preſque toutes les ſectes ſe ſont ainſi établies, excepté celle de Mahomet, la plus brillante de toutes, qui ſeule, entre tant d'établiſſemens humains, ſembla être en naiſſant ſous la

protection de Dieu, puisqu'elle ne dut son existence qu'à des victoires.

Encore la religion musulmane est-elle après douze cents ans ce qu'elle fut sous son fondateur; on n'y a rien changé. Les lois écrites par Mahomet lui-même subsistent dans toute leur intégrité. Son Alcoran est autant respecté en Perse qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'observe par-tout à la lettre; on n'est divisé que sur le droit de succession entre Ali & Omar. Le christianisme, au contraire, est différent en tout de la religion de Jésus. Ce Jésus, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne savait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif, dans l'observance de tous les rites juifs, circoncis, sacrifiant suivant la loi mosaïque, mangeant l'agneau pascal avec des laitues, s'abstenant de manger du porc, de l'ixion & du griffon, comme aussi du lièvre, parce qu'il rumine, & qu'il n'a pas le pied fendu, selon la loi mosaïque. Vous autres, au contraire, vous osez croire que le lièvre a le pied fendu, & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion & un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis; vous ne sacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut instituée par votre Jésus. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je serais un imposteur bien effronté si j'osais vous soutenir que le christianisme d'aujourd'hui ressemble à celui des premiers siècles, & celui de ces

premiers ſiècles à la religion de Jéſus. Mais vous m'avouerez que Dieu a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNÊTE HOMME.

Dieu varier ! Dieu changer ! cette idée me paraît un blaſphême. Quoi ! le ſoleil de Dieu eſt toujours le même, & ſa religion ſerait une ſuite de viciſſitudes ! Quoi ! vous le feriez reſſembler à ces gouvernemens miſérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires ? Il aurait donné un édit à Adam, un autre à Seth, un troiſième à Noé, un quatrième à Abraham, un cinquième à Moïſe, un ſixième à Jéſus, & de nouveaux édits encore à chaque concile ; & tout aurait changé depuis la défenſe de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, juſqu'à la bulle Unigenitus du jéſuite le Tellier ! Croyez-moi, tremblez d'outrager Dieu en l'accuſant de tant d'inconſtance, de faibleſſe, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations ſont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale, au moins, eſt de dieu, puiſqu'elle eſt toujours la même.

L'HONNÊTE HOMME.

Tenons-nous en donc à cette morale ; mais que les chrétiens l'ont corrompue ! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enſeignée par tous les légiſlateurs, & gravée au cœur de tous les hommes !

Si Jéſus a parlé de cette loi auſſi ancienne que le

monde ; de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même* ; la loi des chrétiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même*. Athanasiens, persécutez les eusébiens, & soyez persécutés ; cyrilliens, écrasez les enfans des nestoriens contre les murs ; guelfes & gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour savoir si Jésus a ordonné au prétendu successeur de Simon Barjone de détrôner les empereurs & les rois, & si Constantin a cédé l'empire au pape Silvestre. Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en Dieu à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris, si on laisse le ciboire ouvert. Poltrot, Baltazar Gérard, Jacques Clément, Châtel, Guignard, Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de Dieu, Alexandre VI, souillé de meurtres & d'empoisonnemens, dort dans les bras de sa fille Lucrèce ; que Léon X nage dans les plaisirs ; que Paul III enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que Jules III fait son porte-singe cardinal (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur) ; tandis que Pie IV fait étrangler le cardinal Caraffe ; que Pie V fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard Buon-Compagno ; que Clément VIII donne le fouet au grand Henri IV sur les fesses des cardinaux d'Ossat & du Perron. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos

brigandages : & puis envoyez frère Trigaut & frère Bouvet prêcher la bonne nouvelle à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zéle. La vérité, contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites ; mais enfin convénez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, & que les bonnes lois ne vous touchent pas ? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de Jesus-christ.

L'HONNÊTE HOMME.

Des miracles ? juste ciel ! & quelle religion n'a pas ses miracles ? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodote & les Tite-Live, par cent auteurs respectés des nations, & vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & chez les Romains, dans des livres faits, sans doute, long-temps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple, il est dit dans l'Évangile de Saint Mathieu que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les Juifs : or on voit dans l'histoire de Flavien Josephe, que ce Zacharie fut tué en effet entre le temple & l'autel, pendant le siége de Jérusalem par Titus : donc cet Évangile ne fut écrit

qu'après Titus. Et pourquoi Dieu auroit-il fait ces miracles ? pour être condamné à la potence chez les Juifs ? Quoi ! il auroit ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier supplice ? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connoître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu ? Quoi ! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de Jésus pour faire mourir Jésus en croix ! Il y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur bien criminelle à l'enseigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne soient fondées ; & je sens que vous raisonnez de bone foi ; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE HOMME.

Sans doute, l'ame demande cette nourriture ; mais pourquoi la changer en poison ? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges ? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes ? Quelle horreur infernale ! Ah, si votre religion était de Dieu, la soutiendriez-vous par des bourreaux ? Le géomètre a-t-il besoin de dire : Crois, ou je te tue ? La religion entre l'homme & Dieu est l'adoration & la vertu ; c'est entre le prince & ses sujets une affaire de police : ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie.

Adorons Dieu ſincèrement, ſimplement, & ne trompons perſonne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raiſonnable, univerſelle; elle doit être comme le ſoleil qui eſt pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle? vous le ſavez; c'eſt d'adorer Dieu & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'eſt établie?

L'HONNÊTE HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatiſme commence; la fourberie achève. Un homme puiſſant vient; il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mors à la bouche; il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'État, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrètes; on les défend.

Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables; on défend les diables: les apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélytes;

celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent eſt puni : ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & ſur ce prétexte ils bravaient les lois ; le gouvernement maintient que ſuivre les lois c'eſt obéir à Dieu. Enfin la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe ; vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE HOMME.

Quoi donc! ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le créateur de tous les mondes, le dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNÊTE HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la Vérité univerſelle! quand il s'agit de Dieu!

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Égliſe grecque.

L'HONNÊTE HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'égliſe romaine?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand viſir, ni d'un prêtre qui s'eſt cru pendant ſept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je ſuis, de vous propoſer la religion proteſtante.

L'HONNÊTE HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous ſuppoſer que Saint Pierre ne ſoit pas plus ancien que Luther, Zuingle, Oecolampade, Calvin & les réformateurs d'Angleterre, de Dannemarck, de Suède, &c. ?

L'HONNÊTE HOMME.

Il me ſemble que la religion proteſtante n'eſt inventée ni par Luther ni par Zuingle. Il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'Évangile des chrétiens ; tandis que les

Romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le législateur des chrétiens n'institua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquisition pour soutenir ses lois, ne maintint point son autorité par le fer des bourreaux. Les protestans réprouvent toutes ces nouveautés scandaleuses & funestes; ils sont par tout soumis aux magistrats, & l'Église romaine lutte depuis huit cents ans contre les magistrats. Si les protestans se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences; & , puisqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il semble que vous choisissiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands: vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix selon les règles de la prudence humaine; mais ce n'est point aux hommes que je dois m'adresser, c'est à Dieu seul; il parle à tous les cœurs: nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conscience qu'il a donnée à tous les hommes est leur loi universelle. Les hommes sentent d'un pôle à l'autre qu'on

doit être juste, honorer son père & sa mère, aider ses semblables, tenir ses promesses; ces lois sont de Dieu, les simagrées sont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens; Dieu permit les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenser, pourvu que cette adoration ne soit ni superstitieuse envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'est-ce pas en effet offenser dieu, que de penser qu'il choisisse une petite nation chargée de crimes pour sa favorite, afin de damner toutes les autres? que l'assassin d'Urie soit son bien-aimé, & que le pieux Antonin lui soit en horreur? n'est-ce pas la plus grande absurdité, de penser que l'Être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un turc pour avoir mangé du porc? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer: cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous; & grace au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNÊTE HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi, j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Éternel, & que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNÊTE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les

bonzes & les talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je ſuis, je penſe comme vous.

L'HONNÊTE HOMME.

Mon Dieu, béniſſez ce bon caloyer!

LE CALOYER.

Mon Dieu, béniſſez cet honnête homme!

XVII.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſtence de Dieu?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil; en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. Dieu me garde de reſſembler à ce fou (1)

(1) Maupertuis. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia.* Volume des *Facéties*.

qui

qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'existence de Dieu que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de Socrate qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de Jésus qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de Jésus, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long & en large au Paraguai ? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui Jésus a donné tant de riches abbayes ?

L'ADORATEUR.

Jésus n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir Dieu en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe ?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que Jésus n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de Jésus, qui était apparemment celle de tout les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions; mais on lui imputa des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que Dieu est son père, entend, sans doute, que Dieu est le père de tous les hommes. Le sens dans lequel on a voulu l'entendre est impie & blasphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce sage ont été très-mal recueillies; que parmi plusieurs histoires de sa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choisi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des sots. Chaque écrivain se piquait de rendre cette histoire merveilleuse; chaque petite société chrétienne avait son évangile particulier. C'est la raison démonstrative pour laquelle ces évangiles

ne s'accordent presque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaisante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle : voilà une plaisante sagesse que des folies qui se combattent.

Il est donc démontré que des fanatiques ont séduit d'abord des hommes simples qui en ont ensuite séduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri sur les premiers. L'histoire véritable de Jésus n'était probablement que celle d'un homme juste qui avait repris les vices des pharisiens, & que les pharisiens firent mourir. On en fit ensuite un prophète, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'esprit humain.

Il est reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés ; & enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture & par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de Jésus, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à Jésus que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, & ont marché sur la tête des rois. Si Jésus a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que Jésus observa : elles étaient toutes juives ; & nous faisons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. Jésus a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures ? non ; & nous lui donnons deux natures. Jésus a-t-il dit que Marie était mère de Dieu ? non ; & nous la faisons mère de Dieu. Jésus a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel ? non ; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayiez observé précisément comme lui ; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien ; je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien ?

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était Jésus, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de Paul, meurtrier d'Etienne, persécuteur des premiers Galiléens, depuis galiléen lui-même & persécuté ? Pourquoi rompit-il avec Gamaliel son maître ? est-ce, comme le disent quelques juifs, parce que Gamaliel lui refusa sa fille en mariage ? parce qu'il avait les jambes tortes, la tête chauve & les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les actes de Tècle, sa favorite ? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

Il eſt reconnu que Paul n'eſt point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit : « Jéſus eſt autant » élevé au-deſſus des anges que le nom qu'il a reçu eſt » plus excellent que le leur ».

Et dans un autre endroit, il eſt dit « que Dieu l'a » rendu pour quelque temps inférieur aux anges ».

Et dans ſes autres épîtres, il parle preſque toujours de Jéſus comme d'un ſimple homme chéri de Dieu, élevé en gloire.

Tantôt il dit « que les femmes peuvent prier, parler, » prêcher, prophétiſer, pourvu qu'elles aient la tête » couverte, car une femme ſans voile déshonore ſa » tête ».

Tantôt il dit « que les femmes ne doivent point par- » ler dans l'égliſe ».

Il ſe brouille avec Pierre, parce que « Pierre ne ju- » daïſe pas avec les étrangers, & qu'enſuite Pierre » judaïſe avec les juifs ». Mais ce même Paul va judaïſer lui-même pendant huit jours dans le temple de Jéruſalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux Juifs qu'il n'eſt pas chrétien. Il eſt accuſé d'avoir ſouillé le temple; le grand prêtre lui donne un ſoufflet; il eſt traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour ſe tirer d'affaire ? il fait deux menſonges impudens au tribun & au ſanhédrin; il leur dit : je ſuis phariſien, & fils de phariſien, quand il était chrétien; il leur dit : « On me perſécute parce que je crois à la réſurrection » des morts ». Il n'en avait point été queſtion; & par ce menſonge, trop aiſé pourtant à reconnaître, il

prétendait commettre ensemble & diviser les juges du sanhédrin, dont la moitié croyait la résurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous l'avoue, un singulier apôtre; c'est pourtant le même homme qui ose dire « qu'il a été » ravi au troisième ciel, & qu'il y a entendu des paroles » qu'il n'est pas permis de rapporter. »

Le voyage d'Astolphe dans la lune est plus vraisemblable, puisque le chemin est plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troisième ciel? c'est pour établir son autorité parmi eux; c'est pour satisfaire son ambition d'être chef de parti; c'est pour donner du poids à ces paroles insolentes & tyranniques: « Si je » viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai » ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres. »

Il est aisé de voir dans le galimatias de Paul qu'il conserve toujours son premier esprit de persécuteur; esprit affreux qui n'a fait que trop de prosélytes. Je sais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'est la passion des hommes de vouloir s'élever au-dessus de leurs semblables, & de vouloir les opprimer: c'est la passion des tyrans. Quoi! Paul juif, faiseur de tentes, tu oses écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux-mêmes qui n'auront pas péché! Néron, Attila, le pape Alexandre VI ont-ils jamais proféré de si abominables paroles? Si Paul écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires

commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison ; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif moitié chrétien, nommé Paul, que pensez-vous des anciens Juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, & ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné & proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme ? que Dieu ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien & du mal ? que Dieu ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine ? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, & qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales & leurs vieilles robes ? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de Pharaon, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfans chéris, en larrons & en lâches, & pour les tirer misérablement

de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à ſon peuple de maſſacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple preſque toujours eſclave des nations? Vous ne croyez pas que l'âneſſe de Balaam ait parlé? Vous ne croyez pas que Samſon ait attaché enſemble trois cents renards par la queue! Vous ne croyez pas que les habitans de Sodôme aient voulu violer deux anges? Vous ne croyez pas.......?

L'ADORATEUR.

Non, ſans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'eſprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainſi que toutes les autres nations; mais des fables beaucoup plus ſottes, plus abſurdes, parce qu'ils étaient les plus groſſiers des Aſiatiques, comme les Thébains étaient les plus groſſiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était abſurde & abominable; mais enfin Jéſus, que vous aimez, était juif; il accomplit toujours la loi juive, & il en obſerva toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'eſt, encore une fois, une grande contradiction qu'il ait été juif & que ſes diſciples ne le ſoient pas. Je n'adopte de lui que ſa morale, quand elle ne ſe contredit point. Je ne peux ſouffrir qu'on lui faſſe dire: *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le*

glaive : ces paroles ſont affreuſes. Un homme ſage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux eſt ſemblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par uſure; ces paroles ſont ridicules. J'adopte cette ſentence : *Aimez Dieu & votre prochain.* C'eſt la loi éternelle de tous les hommes, c'eſt la mienne; c'eſt ainſi que je ſuis ami de Jéſus; c'eſt ainſi que je ſuis chrétien. S'il a été un adorateur de Dieu, ennemi des mauvais prêtres, perſécuté par des fripons, je m'unis à lui, je ſuis ſon frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que Jéſus, qui n'ait recommandé la vertu comme Jéſus.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc, je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de Socrate, de Platon, d'Ariſtide, de Cicéron, de Caton, de Titus, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de Jéſus.

Je dirai avec Epictète : « C'eſt Dieu qui m'a créé, » Dieu eſt au-dedans de moi, je le porte par-tout; » pourquoi le ſouillerais-je par des penſées obſcènes, » par des actions baſſes, par d'infames deſirs? Je réunis » en moi des qualités dont chacune m'impoſe un » devoir; homme, citoyen du monde, enfant de Dieu, » frère de tous les hommes, fils, mari, père; tous » ces noms me diſent, n'en deshonore aucun.

» Mon devoir eſt de louer Dieu de tout, de le re- » mercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en » ceſſant de vivre ».

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le ſermon de la montagne, & cette belle maxime: *Bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai Dieu, & non les fourberies; je ſervirai Dieu, & non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo*; je déteſterai l'infame ſuperſtition; & je ſerai ſincèrement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

XVIII.

LE MANDARIN ET LE JÉSUITE.

Un Chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans ſa jeuneſſe, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, & devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jéſuites : ils eurent enſemble les conférences ſuivantes.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

LE MANDARIN.

VOUS êtes donc bien mal édifié de nos bonzes?

LE JÉSUITE.

Je vous avoue que je ſuis indigné de voir quel joug honteux ces ſéducteurs impoſent ſur votre populace ſuperſtitieuſe. Quoi! vendre la béatitude pour des chiffons bénis! perſuader aux hommes que des pagodes ont parlé! qu'elles ont fait des miracles! ſe mêler de prédire l'avenir! Quelle charlatanerie inſupportable!

LE MANDARIN.

Je ſuis bien aiſe que l'impoſture & la ſuperſtition vous déplaiſent.

LE JÉSUITE.

Il faut que vos bonzes ſoient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en diſais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuſes, les autres des ſcandales. Chaque pays a ſes bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre eſt de ceux que l'enthouſiaſme aveugle dans leur jeuneſſe, & qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conſervé un œil & qui voient tout de travers. Ceux-là ſont des charlatans imbécilles.

LE JÉSUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous & vos bonzes ; ils bâtiſſent ſur l'erreur & nous ſur la vérité ; & ſi quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'eſt-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, & qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

LE JÉSUITE.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies & vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine

les yeux du peuple pour le rendre plus ſoumis & plus heureux ? Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez ? c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes & du peuple ; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime dans cette vie & dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raiſon univerſelle ; notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies ſimples & auguſtes ; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature ; notre religion eſt la juſtice ; nos dogmes ſont l'adoration, la reconnaiſſance & le repentir ; il n'y a rien là dont on puiſſe abuſer ; point de métaphyſique obſcure qui diviſe les eſprits, point de ſujet de querelles ; nul prétexte d'oppoſer l'autel au trône ; nulle ſuperſtition qui indigne les ſages ; aucun myſtère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, & qui, en les irritant contre des choſes incompréhenſibles, leur puiſſe faire rejeter l'idée d'un Dieu que tout le monde doit comprendre.

LE JÉSUITE.

Comment donc, avec une doctrine que vous dites

si pure, pouvez-vous souffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine si ridicule ?

LE MANDARIN.

Eh! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaste empire aussi peuplé que votre Europe ? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte simple & sublime ; ce ne peut être que l'ouvrage des temps & des sages. Les hommes seraient plus justes & plus heureux. Je suis certain, par une longue expérience, que les passions, qui font commettre de si grands crimes, s'autorisent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JÉSUITE.

Comment ! vous croyez que les passions raisonnent, & qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raisonnent mal ?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop souvent.

LE JÉSUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs superstitieuses ?

LE MANDARIN.

Vous le savez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit assez juste pour les sentir, & non assez sage pour chercher la vérité ailleurs ; ou bien ces

erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduisent souvent à l'athéisme : on dit : Mon bonze m'a trompé ; donc il n'y a point de religion ; donc il n'y a point de Dieu ; donc je dois être injuste si je puis l'être impunément. Dans le second cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatisme : on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode sont les ennemis de Dieu ; qu'on peut, en sûreté de conscience, égorger tous ceux qui disent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a sept. Ainsi je peux assassiner dans l'occasion mes amis, mes parens, mon roi, pour faire mon salut.

LE JÉSUITE.

Il semble que vous vouliez parler de nos moines sous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort ; ne seriez-vous pas un peu malin ?

LE MANDARIN.

Je suis juste, je suis vrai, je suis humain. Je n'ai acception de personne ; je vous dis que les particuliers & les hommes publics commettent souvent sans remords les plus abominables injustices, parce que la religion qu'on leur prêche & qu'on altère leur semble absurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde qui ne connaît que sa presqu'île, se moque de ses théologiens qui lui crient que son dieu Vitsnou s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes ; & que, malgré le petit nombre de ses incarnations,

il est fort supérieur au dieu Sommonacodom qui s'est incarné chez les Siamois jusqu'à cinq cent cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite & à gauche cent rêveries de cette espèce, n'a pas de peine à sentir combien une telle religion est impertinente; mais son esprit, séduit par son cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion: alors il s'abandonne à toutes les fureurs de son ambition aveugle; il insulte ses voisins, il les dépouille; les campagnes sont ravagées; les villes mises en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre; au contraire, ils avaient fait en chair le panégyrique des destructeurs nommés conquérans; & ils avaient même arrosé ses drapeaux en cérémonie de l'eau lustrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monstrueuses débauches, toutes les barbaries des assassinats sont commis alors sans scrupule; la famine & la contagion achèvent de désoler cette terre abreuvée de sang. Et cependant les prédicateurs du voisinage prêchent tranquillement la controverse devant de bonnes vieilles femmes, qui, au sortir du sermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, si leur prochain soutenait que Sommonacodom s'est incarné cinq cent quarante-neuf fois & non pas cinq cent cinquante.

J'ose dire que si ce raïa avait été infiniment persuadé de l'existence d'un Dieu infini, présent par-tout, infiniment juste, & qui doit par conséquent venger l'innocence opprimée, & punir un scélérat né pour le malheur du genre humain; si ses courtisans avaient

les mêmes principes, si tous les ministres de la religion avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de Vitsnou, alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers & dans ma patrie.

LE JÉSUITE.

Ce que vous dites n'est que trop vrai; il faut en convenir, & j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission: mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable & pur envers l'Être suprême? Ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages? Une prédiction heureusement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien?

LE MANDARIN.

Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JÉSUITE.

Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous

avons

avons fait parler en Italie & en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand succès; les apparitions des Saints, les possessions du malin ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européens ont ressemblé à un certain roi (1) d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, & qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre premier empereur chrétien se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre humain est bien à plaindre; les passions portent les hommes aux crimes; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le désespoir & dans la fureur; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

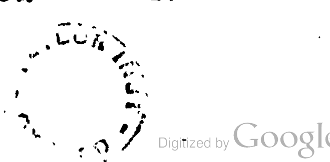
LE JÉSUITE.

Eh bien, ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laisser sans secours?

LE MANDARIN.

Oui : & le meilleur remède est de réparer, par une

(1) Louis XI.



vie pure, les injustices qu'on peut avoir commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques-uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre; je ne veux pas les expier autrement; je vous conseille d'en faire de même.

SECONDE CONFÉRENCE.

LE JÉSUITE.

Je vous supplie, avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme plusieurs de nos pères en ont eu, & d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison & une église, & de prêcher en chinois; vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jusque-là; les juifs, les mahométans qui sont dans notre empire, & qui connaissent un seul Dieu, comme nous, ont demandé la même permission, & nous n'avons pu la leur accorder : il faut suivre les lois.

LE JÉSUITE.

Point du tout; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, si les hommes vous commandent des choses évidemment criminelles; par exemple, d'égorger votre père & votre mère, d'empoisonner vos amis; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos États, & de balbutier dans notre langue, qu'il prononce

toujours fort mal, des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JÉSUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout à fait aussi bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce : pour le trouble & la discorde, c'est vraiment tout le contraire; c'est la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717? En voici les propres mots qui vous regardent, & que vous avez conservés vous-mêmes (1) : « Ils vinrent d'Europe à Manille » sous la dynastie Desning. Ceux de Manille faisaient » leur commerce avec les Japonais. Ces européens se » servirent de leur religion pour gagner le cœur des » Japonais; ils en séduisirent un grand nombre. Ils » attaquèrent ensuite le royaume en dedans & en » dehors, & il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne » s'en rendissent tout-à-fait les maîtres. Ils répandent » dans nos provinces de grandes sommes d'argent; ils » rassemblent, à certains jours, des gens de la lie du » peuple mêlés avec les femmes; je ne sais pas quel est » leur dessein, mais je sais qu'ils ont apporté leur religion à Manille, & que Manille a été envahie, & » qu'ils ont voulu subjuguer le Japon, &c. »

---

(1) Recueil des lettres intitulées *Édifiantes*, page 98 & suiv.

LE JÉSUITE.

Ah ! pour Manille & pour le Japon, passe ; mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose ; vous connaissez la grande vénération, le profond respect, le tendre attachement, la sincère reconnaissance que....

LE MANDARIN.

Mon dieu oui, nous connaissons tout cela ; mais souvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur Yont-Chin, d'éternelle mémoire, adressa à vos bonzes noirs ; les voici (1) :

« Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes » & de lamas dans votre pays ? comment les recevriez-vous ? Si vous avez su tromper mon père, » n'espérez pas me tromper de même ; vous voulez » que tous les Chinois embrassent vos lois ; votre culte » n'en tolère pas d'autres ; je le sais. En ce cas que deviendrons-nous ? les sujets de vos princes ? Les disciples que vous faites ne connaissent que vous ; » dans un temps de troubles, ils n'écouteraient d'autre » voix que la vôtre. Je sais bien qu'à présent il n'y a » rien à craindre ; mais quand les vaisseaux viendront » par milliers, il pourrait y avoir du désordre, &c ».

LE JÉSUITE.

Il est vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triste discours de l'empereur Yont-Chin. Nous

(1) Lettres intitulées *Édifiantes*, dix-septième recueil, pages 263.

ſommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-ſage & très-vertueux, qui a ſignalé ſon règne par des traits de bienfaiſance au-deſſus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand & de bon. Mais après tout, les vertus des infidèles ſont des crimes (1); c'eſt une des maximes inconteſtables de notre petit pays. Mais qu'eſt-il arrivé à ce grand empereur ? il eſt mort ſans ſacremens, il eſt damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte ; mais plût au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleverſé, que tout nageât dans le ſang, & que vous expiraſſiez tous juſqu'au dernier, confeſſés par des jéſuites ! Car enfin, qu'eſt-ce qu'un royaume de ſept cents lieues de long ſur ſept cents lieues de large réduit en cendres ? c'eſt une bagatelle. C'eſt l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus, & il s'agit de la gloire éternelle que je vous ſouhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait maſſacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais quand vous aurez armé dans notre empire les mains

(1) Cette doctrine eſt très-nouvelle dans le chriſtianiſme. Les premiers pères ont ſoutenu préciſément tout le contraire ; mais les théologiens ſont devenus barbares à meſure qu'ils ſont devenus puiſſans. Voyez la Mothe le Vayer, *Traité de la vertu des païens*.

des enfans contre les pères, les disciples contre les maîtres, & les peuples contre les rois, il sera certain que vous aurez commis un très-grand mal; & il n'est pas absolument démontré que vous & moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

LE JÉSUITE.

Que votre nation soit la plus ancienne ou non, ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons que depuis près de cinq mille ans votre empire est sagement gouverné; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Çà, répondez-moi, je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure; je ne brûlerais pas une grange.

LE JÉSUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet consumer, en un moment, par le feu toute la famille royale, & tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les

ruines des autres sectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces saintes intentions ; & c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix ?

LE JÉSUITE.

Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique ; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfaisance & toutes les vertus : j'ajoute seulement que ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'est vendre cher ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper ?

LE JÉSUITE.

Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités ; ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, & nous rencontrons des ennemis, des Jansénistes qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors ? il faut bien soutenir une vérité utile par quelques mensonges qui le sont aussi ; on ne peut se passer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en faisons point ; mais nous disons que nous en avons fait ; & , si l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but ? Il est bien sûr que notre petit portugais Xavier ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux ; cependant nous l'avons dit ; & plus la chose est impossible

& extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait auſſi reſſuſciter quatre garçons & cinq filles: cela était important. Un homme qui ne reſſuſcite perſonne n'a guère que des ſuccès médiocres. Laiſſez-nous au moins guérir de la colique quelques ſervantes de votre maiſon; nous ne demandons que la permiſſion d'un petit miracle: ne fait-on rien pour ſon ami?

LE MANDARIN.

Je vous aime; je vous ſervirais volontiers; mais je ne peux mentir pour perſonne.

LE JÉSUITE.

Vous êtes bien dur; mais j'eſpère enfin vous convertir.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE JÉSUITE.

Oui, je veux bien convenir d'abord que vos lois & votre morale ſont divines. Chez nous on n'a que de la politeſſe pour ſon père & ſa mère; chez vous on les honore, & on leur obéit toujours: nos lois ſe bornent à punir les crimes; les vôtres décernent des récompenſes aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, & les vôtres ſont ſouvent des traités de morale; vous recommandez la juſtice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié; mais tout cela devient criminel & abominable ſi vous ne penſez pas comme nous; & c'eſt ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous ſera difficile de remplir cet engagement.

LE JÉSUITE.

Rien n'eſt plus aiſé; toutes les vertus ſont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi, donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous des coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre père le Comte, votre père Ricci & pluſieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juſte de la terre, & que nous adorions le vrai Dieu dans le plus ancien temple de l'univers ? Vous n'exiſtiez pas alors; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raiſon il y a quatre mille ans, & avoir tort à préſent ?

LE JÉSUITE.

Je vais vous le dire : notre doctrine eſt inconteſtablement la meilleure : or les Chinois ne reconnaiſſent pas notre doctrine; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raiſonner; mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois qui penſent tout différemment de vous; qui vous ont chaſſés de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, & qui diſent que vous êtes des corrupteurs; vous-mêmes vous avez eu ici des diſputes

ſcandaleuſes avec des gens de votre propre ſecte; vous vous anathématiſiez les uns les autres : ne ſentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous enſeigner un ſyſtême dans lequel ils n'étaient pas d'accord entre eux? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfans perdus des puiſſances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatiſme! quelle fureur vous fait paſſer les mers pour venir aux extrémités de l'Orient, nous étourdir par vos diſputes, & fatiguer nos tribunaux de vos querelles? Vous nous apportez votre pain & votre vin, & vous dites qu'il n'eſt permis qu'à vous de boire du vin; aſſurément cela n'eſt pas honnête & civil. Vous nous dites que nous ſerons damnés ſi nous ne mangeons de votre pain; & puis, quand quelques-uns de nous ont eu la politeſſe d'en manger, vous leur dites que ce n'eſt pas du pain, que ce ſont des membres d'un corps humain & du ſang, & qu'ils ſeront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penſer autre choſe de vous, ſinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, & qui couriez par le monde comme des échappés? Du moins les européens d'Angleterre, de Hollande, de Danemarck & de Suède, ne nous diſent pas que du pain n'eſt pas du pain, & que du vin n'eſt pas du vin; ne ſoyez pas ſurpris s'ils ont paru à la Chine & dans l'Inde plus raiſonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin; & vous voulez qu'on vous le permette?

LE JÉSUITE.

Ne parlons point de ce mystère. Il est vrai que dans notre Europe, le réformé, le protestant, le moliniste, le janséniste, l'anabaptiste, le méthodiste, le morave, le mennoniste, l'anglican, le quaker, le piétiste, le coccéin, le voëtien, le socinien, l'unitaire rigide, le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, & qu'on a bien de la peine à en rassembler les morceaux. Mais enfin, nous nous accordons sur le fond des choses.

LE MANDARIN.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque disputeur, vous verriez qu'ils ne sont de même avis sur aucun point. Vous savez combien nous fûmes scandalisés quand notre prince Ourlebert, que vous avez séduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai & bon était devenu faux & mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le seraient bien davantage, s'ils apprenaient que depuis dix-sept siècles vous êtes occupés à expliquer, à retrancher & à ôter, à concilier, à rajuster, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante siècles, nous n'avons pas varié un seul moment.

LE JÉSUITE.

C'est parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre simple raison; elle vous a dit qu'il y a un Dieu, & qu'il faut être juste; il n'y a pas moyen de disputer sur cela; mais il fallait écouter quelque chose au dessus de votre raison; il fallait lire

tous les livres du peuple juif, que malheureusement vous ne connaissez pas, & il fallait les croire; & ensuite il fallait ne les plus croire & lire tous nos livres grecs & latins. Alors vous auriez eu, comme nous, mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occasionné une décision admirable, un jugement nouveau: voilà ce qui vous a manqué, & c'est ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Eh bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, sauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en seront-ils plus justes? honoreront-ils leurs parens davantage? seront-ils plus fidèles à l'empereur? l'empire sera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées?

LE JÉSUITE.

Non assurément; mais les Chinois seront sauvés comme moi; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent?

LE JÉSUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre?

LE JÉSUITE.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire aujourd'hui à tous les hommes de le ſavoir.

LE MANDARIN.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-même ſi long-temps ? pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde & au Japon ? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes ne leur eſt-il pas donné à tous ? n'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le même inſtinct d'amour-propre, le même inſtinct de bienveillance, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété ? Comment ſe pourrait-il faire que l'Être ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle ? N'eſt-ce pas une impiété de le croire ?

LE JÉSUITE.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc ſon favori ?

LE JÉSUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples & à toutes les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés ; & tant que vous vous perſécuterez les uns

les autres, il ne sera pas prudent de vous écouter.

LE JÉSUITE.

Ah! si jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine!

LE MANDARIN.

Faites mieux; pardonnez-leur. Vivons doucement tous ensemble, tant que vous serez ici; secourons-nous mutuellement; adorons tous l'Être suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayiez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites & l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères.

LE JÉSUITE.

Tous frères! & que deviendra mon titre de père?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer Dieu?

LE JÉSUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, sobre, compatissant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen?

LE JÉSUITE.

Oui.

LE MANDARIN.

Eh bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous assure que vous êtes de ma religion.

LE JÉSUITE.

Ah ! vous vous rendez à la fin. Je ſavais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin & le jéſuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profeſſion de foi.

1°. La religion conſiſte dans la ſoumiſſion à Dieu & dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité inconteſtable eſt reconnue de toutes les nations & de tous les temps ; il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un conſentement unanime : les vaines opinions qui ſe contrediſent ſont fauſſes.

3°. Tout peuple qui ſe vante d'avoir une religion particulière pour lui ſeul offenſe la Divinité & le genre humain ; il oſe ſuppoſer que Dieu abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les ſuperſtitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer ſur les eſprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont ſéduite d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il eſt conſtaté par l'hiſtoire que ces différentes ſectes, qui ſe proſcrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la ſource de mille guerres civiles, & il eſt évident que, ſi les hommes ſe regardaient tous comme des frères, également ſoumis à leur père commun, il y aurait eu moins de ſang verſé ſur la terre, moins de ſaccagemens, moins de rapines, & moins de crimes de toute eſpèce.

6°. Des lamas & des bonzes qui prétendent que la

mère du dieu Fo accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, difent une fottife; s'ils ordonnent de la croire, ce font des charlatans tyranniques; s'ils perfécutent ceux qui ne la croient pas, ils font des monftres.

7°. Les brames, qui ont des opinions un peu moins abfurdes, & non moins fauffes, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraifemblance; car l'Être fuprême ne peut juger les hommes fur les opinions d'un brame, mais fur leurs vertus & fur leurs iniquités: une opinion, quelle qu'elle foit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphofe, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accufé devant un tribunal, on ne vous demande pas fi vous croyez que le premier mandarin a encore fon père & fa mère, s'il eft marié, s'il eft veuf, s'il eft riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge fur vos actions.

8°. « Si tu n'es pas inftruit de certains faits, fi » tu ne crois pas certaines obfcurités, fi tu ne fais » par cœur certaines formules, fi tu n'a pas mangé » en certains temps certains alimens qu'on ne trouve » point dans la moitié du globe, tu feras éternelle» ment malheureux ». Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus abfurde & de plus horrible. « Si » tu es jufte, tu feras récompenfé, fi tu es injufte tu » feras puni ». Voilà ce qui eft raifonnable.

9°. Certains brames, qui croient que les enfans morts

morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange ſont condamnés à des ſupplices éternels, ſont les plus inſenſés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne ſont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'Etat ne ſont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes ſont faibles, enthouſiaſtes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré & ſage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilège excluſif de faire des almanachs, il fera un calendrier de ſuperſtition pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples & les magiſtrats par les conjonctions & les influences des aſtres. Si vous laiſſez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événemens différens; ils ſe décréditeront tous les uns les autres: un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les aſtrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables aſtronomes qui calculent juſte les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédiſent ni la bonne ni la mauvaiſe fortune. Le peuple inſenſiblement ne croira que ces ſages; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en ſera plus heureux.

13°. Il eſt impoſſible que l'eſprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu ſubſiſte au milieu des diſputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre diſpute entre les lettrés, qui

ſe bornent à reconnaître un Dieu, à l'aimer, à le ſervir ſans mélange de ſuperſtitions, & à ſervir leur prochain.

14°. C'eſt-là le premier devoir; le ſecond eſt d'éclairer les ſuperſtitieux; le troiſième eſt de les tolérer en les plaignant, ſi on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir pluſieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une ſeule morale. Ce qui vient de Dieu eſt univerſel & immuable; ce qui vient des hommes eſt local, inconſtant, périſſable.

16°. Un imbécille dit: « Je dois penſer comme mon » bonze, car tout mon village eſt de ſon avis »: ſors de ton village, pauvre homme, & tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, & qui penſent tous différemment.

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que par-tout deux & deux font quatre, que Dieu eſt adoré par-tout; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir ſans huile, & que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laiſſe-là leur huile & leur queue, & ſers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la ſuperſtition a fait naître. Un homme a violé ſa ſœur & tué ſon frère; mais il fréquente une certaine pagode; il récite certaines formules dans une langue étrangère; il porte une certaine image ſur ſa poitrine, mille vieilles s'écrient: Le bon homme! le ſaint homme!

Un juſte avoue franchement qu'on peut adorer Dieu ſans faire ce pélerinage, ſans réciter cette formule;

mille vieilles s'écrient : Au monſtre! au ſcélérat!

19°. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait ſécher d'horreur & gémir d'être né homme. Un chef des pagodes, aſſaſſin, empoiſonneur public, a peuplé l'Inde de ſes bâtards, & a vécu tranquille & reſpecté ; il a donné des lois aux princes. Un juſte a dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes ; gardez-vous de croire les métamorphoſes qu'il enſeigne, & ce juſte a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20°. O vous, fanatiques actifs, qui depuis long-temps troublez la terre par vos querelles raiſonnées! & vous, fanatiques paſſifs, qui, ſans raiſonner, avez été mordus de ces enragés, & qui êtes malades de la même rage, tâchez de guérir ſi vous pouvez ; eſſayez de cette recette que voici. Adorez Dieu ſans vouloir le comprendre ; aimez-le ſans vous plaindre des maux qui ſont mêlés ſur la terre avec les biens ; regardez comme vos frères, le japonais, le ſiamois, l'indien, l'africain, le perſan, le turc, le ruſſe, & même les habitans des Pays-Bas de l'Occident méridional de l'Europe qui tient ſi peu de place ſur la carte.

XIX.

LE DÎNER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI ! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique & romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, & votre Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe ; encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Être éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Eh bien, n'eſt-ce pas là ce que notre religion annonce ?

LE COMTE.

Si c'eſt-là ce que vous annoncez, nous ſommes d'accord ; je ſuis bon catholique, & vous êtes bon philoſophe ; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philoſophie religieuſe & ſainte, ni par des ſophiſmes & des abſurdités qui outragent la raiſon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeſſes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la philoſophie ; alors cette philoſophie adoptera la religion pour ſa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiſſion, ce diſcours ſent un peu trop le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne ceſſerez de nous conter des fagots, & de vous ſervir de fagots allumés au lieu de raiſons, vous n'aurez pour partiſans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un ſeul ſage l'emporte, ſans doute, ſur les preſtiges des fripons, & ſur l'aſſerviſſement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philoſophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion ?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut de gros livres ; & à moi il ne faut que quatre mots : *Sers Dieu, ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : « Contrains-« les d'entrer (1) », dont on abuſe avec tant de barbarie ; & celles-ci : « Je ſuis venu apporter le glaive, » & non la paix (2) » ; & celles-là encore : « Que » celui qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit regardé comme » un païen, ou comme un receveur des deniers pu-» blics (3) » ; & cent maximes pareilles effraient le ſens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre diſcours : « (4) Je leur parle en paraboles, » afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en » écoutant ils n'entendent point ». Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe & la bonté éternelle ?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer & pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire (5) : « Je n'ai été envoyé qu'au troupeau

---

(1) Luc, chap. XIV, v. 23.

(2) Matth. chap. X, v. 34.

(3) *Idem.* chap. XVIII, v. 17.

(4) Matth. chap. VIII, v. 10.

(5) *Idem.* chap. XV, v. 24.

d'Iſraël », c'eſt-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus ?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer : « que les rois (1) ne reçoivent des impôts » que des étrangers, & que les enfans en ſont » exempts » ?

L'ABBÉ.

Ces diſcours qui ſcandaliſent ſont expliqués par des paſſages tout différens.

LE COMTE.

Juſte ciel ! qu'eſt-ce qu'un Dieu qui a beſoin de commentaire, & à qui l'on fait dire perpétuellement le pour & le contre ? Qu'eſt-ce qu'un légiſlateur qui n'a rien écrit ? qu'eſt-ce que quatre livres divins dont la date eſt inconnue, & dont les auteurs, ſi peu avérés, ſe contrediſent à chaque page ?

L'ABBÉ.

Tout cela ſe concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du diſcours ſur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que Jéſus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka* (2), comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il eſt venu pour accomplir la loi de Moïſe que vous avez en horreur (3).

---

(1) Matth. chap. XVII, v. 24, 25, 26.

(2) Matth. chap. V, v. 22.

(3) *Idem.* v. 17.

Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit (1). Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (2). Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (3) pourrisse & meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde (4); que c'est de l'argent mis à usure (5); qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parens quand ils sont riches (6). Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu; mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici :

« C'est Dieu qui m'a formé. Dieu est par-tout & » dans moi : oserai-je le souiller par des actions crimi- » nelles & basses, par des paroles impures, par d'in- » fâmes desirs?

» Puissé-je, à mes derniers momens, dire à Dieu : » O mon maître! ô mon père! tu as voulu que je » souffrisse, j'ai souffert avec résignation : tu as voulu » que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté : tu » m'as mis dans la bassesse, & je n'ai point voulu la » grandeur : tu veux que je meure, je t'adore en mou- » rant. Je sors de ce magnifique spectacle en te rendant » grace de m'y avoir admis pour me faire contempler

(1) Matth. v. 3.

(2) *Idem*. v. 13.

(3) I. Épître de Paul aux Corinthiens, chap. XV, v. 36.

(4) Luc, chap. XIII, v. 19.

(5) Matth. chap. XXV.

(6) Luc, chap. XIV, v. 12.

» l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers ».

L'ABBÉ.

Cela eſt admirable ; dans quel père de l'égliſe avez-vous trouvé ce morceau divin ? eſt-ce dans Saint-Cyprien, dans Saint-Grégoire de Nazianze, ou dans Saint-Cyrille ?

LE COMTE.

Non, ce ſont les paroles d'un eſclave païen, nommé Epictète ; & l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais penſé autrement que cet eſclave.

L'ABBÉ.

Je me ſouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneſſe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreſſion : je vous avouerai même que les lois de Zaleucus, de Carondas, les conſeils de Confucius, les commandemens moraux de Zoroaſtre, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la ſageſſe pour le bonheur du genre humain : il me ſemblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Cicéron, & plus de ſagacité à Archimède qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laiſſées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaiſſaient pas la théologie ; ils ne ſavaient pas quelle eſt la différence entre un chérubin & un ſéraphin, entre la grace efficace à laquelle on peut réſiſter, & la grace ſuffiſante qui ne ſuffit pas : ils ignoraient que Dieu

était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! monſieur le comte, ſi les Scipion, les Cicéron, les Caton, les Epictète, les Antonin avaient ſu que le père « a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait; que » l'eſprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il pro-» cède par ſpiration tantôt du père & tantôt du fils; » que le fils a tout ce qui appartient au père, mais » qu'il n'a pas la paternité » : ſi, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force; enfin s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes! la conſubſtantialité ſur-tout, monſieur le comte, la tranſſubſtantiation ſont de ſi belles choſes! plût au ciel que Scipion, Cicéron & Marc-Aurèle euſſent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands vicaires de monſeigneur l'archevêque, ou ſyndics de la ſorbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en conſcience, entre nous & devant Dieu, ſi vous penſez que les ames de ces grands hommes ſoient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps qui ſera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être ſyndics de ſorbonne & grands vicaires de monſeigneur l'archevêque?

L'ABBÉ.

Vous m'embarraſſez beaucoup; car, *hors de l'Égliſe point de ſalut.*

» Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis.

» Quiconque n'écoute pas l'Église, qu'il ſoit comme » un païen ou comme un fermier général (1) ». Scipion & Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Egliſe; ils n'ont point reçu le concile de Trente : leurs ames ſpirituelles ſeront rôties à jamais; & quand leurs corps, diſperſés dans les quatre élémens, ſeront retrouvés, ils ſeront rôtis à jamais auſſi avec leurs ames. Rien n'eſt plus clair, comme rien n'eſt plus juſte : cela eſt poſitif.

D'un autre côté, il eſt bien dur de brûler éternellement Socrate, Ariſtide, Pythagore, Epictète, les Antonin, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de François Ravaillac qui mourut en bon chrétien, bien confeſſé, & muni d'une grace efficace ou ſuffiſante. Je ſuis un peu embarraſſé dans cette affaire; car enfin je ſuis juge de tous les hommes; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à ſauver Ravaillac & à damner Scipion.

Il y a une choſe qui me conſole, c'eſt que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons; nous liſons dans les actes de Sainte-Thècle, grande théologienne, diſciple de Saint-Paul, laquelle ſe déguiſa en homme pour le ſuivre, qu'elle délivra de l'enfer ſon amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne (2).

(1) Matthieu, chapitre XVIII, v. 17.

(2) Voyez Damaſcène, *orat. de iis qui in pace dormierunt*, page 585.

Ce grand Saint-Jean Damafcène rapporte que le grand Saint-Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par fes ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen fur fon falut; le crâne lui répondit que les prières des théologiens foulageaient infiniment les damnés (1).

Enfin nous favons de fcience certaine que le grand Saint-Grégoire, pape, tira de l'enfer l'ame de l'empereur Trajan (2) : ce font-là de beaux exemples de la miféricorde de Dieu.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer, par vos faintes prières, Henri IV qui mourut fans facrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confeffé; mais mon embarras eft de favoir comment ils vivront enfemble, & quelle mine ils fe feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner fe refroidit; voilà M. Freret qui arrive; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

---

(1) *Apud Grab. fpicileg. pp. tom. I.*

(2) *Euchologe, c.* 96, *& alii lib. græc.* Damafcène, page 588.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ.

Ah! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Eglise? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avait pas le pied fendu (1); c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon (2).

LA COMTESSE.

Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé; dites-moi de grace ce que c'est qu'un ixion?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien, madame; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon & d'esturgeon, péche mortellement; que son ame sera brûlée en attendant son corps, & que quand son corps la viendra trouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus

(1) Deutéron. chap. XIV, v. 7. (2) *Idem.* v. 12 & 13.

équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

LE COMTE.

Prenez, croyez-moi; Jésus-Christ a dit: Mangez ce qu'on vous présentera (1). Mangez, mangez, que la honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domestiques, un vendredi, qui est le lendemain du jeudi! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ?

L'ABBÉ.

Il est bien vrai que notre sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras & des jours maigres; mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir sur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! que cela est édifiant! & qu'on voit bien que votre religion est divine!

L'ABBÉ.

Si divine que, dans le pays même où l'on faisait

(1) Luc, chapitre X, v. 8.

pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on faisait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'Église en use encore ainsi quelquefois ; tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes. — A boire.

LE COMTE.

A propos, M. le grand vicaire, votre Eglise permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois? non; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre sainte Eglise. La sainte Eglise juive, notre mère, que nous détestons, & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frère (1), elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome (2); & la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur; car vous savez que quand Ammon, fils du chaste roi David, viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique & avisée lui dit ces paroles : « Mon frère, ne me faites » pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à » notre père, & il ne vous refusera pas (3).

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément

(1) Lévit. ch. XVIII, v. 16.
(2) Deutéron. ch. XII, v. 5.
(3) II. Rois, chapitre XIII, v. 12 & 13.

d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre, Henri VIII, avec la sœur du prince Arthur, son frère, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en prison une seconde fois, & ne le fît déclarer bâtard comme il était; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape & monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire.

LA COMTESSE.

Eh bien, M. Freret, vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien!

M. FRERET.

Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte Eglise catholique, apostolique & romaine? — A boire.

M. FRERET.

Parbleu je dirais que vous êtes des juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous & qui embourfez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRERET.

Oui, des juifs & des idolâtres, puisque vous m'y forcez.

forcez. Votre Dieu n'est-il pas né juif? n'a-t-il pas été circoncis comme juif (1)? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse (2)? n'a-t-il pas sacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère & homicide, homme selon le cœur de Dieu? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété?* & ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

LE COMTE.

Il a raison; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'Élie & l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout son bien à l'Église *pour le remède de son ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs.* Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

(1) Luc, chapitre II, v. 22 & 39.
(2) Matthieu, chapitre V, v. 17 & 18.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. Freret nous appelle-t-il idolâtres.

M. FRERET.

Pourquoi, Monsieur? demandez-le à Saint Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayiez. Demandez-le à Sainte Claire qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples, à Saint Genou qui guérit de la goutte, à Saint Janvier dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête, à Saint Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome (1).

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce & le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Être éternel est mort? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des souris? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un

(1) Voyage de Misson, tome II, page 294: c'est un fait public.

gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre ensuite à son pot de chambre! & vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine? Ne faut-il pas être changé en bête, pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en Dieu! Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Demiourgos, le maître des dieux & des hommes, & qui rendaient hommage à des dieux secondaires; sachez que Cérès, Pomone & Flore, valent mieux que votre Ursule & ses onze mille vierges; & que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. Freret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât? c'est votre faute.

L'ABBÉ.

Oh, madame, je suis aguerri, je ne m'effraie pas pour si peu de chose; il y a long-temps que j'ai entendu faire tous ces raisonnemens contre notre mère sainte Église.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit; & je voudrais qu'on me le dit trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela est vrai; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de Jésus, aux martyrs?

LE COMTE.

Ah! je ne vous conseille pas de parler des prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles savent ce que mangea le prophète Ezéchiel à son déjeûner (1); & qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla & d'Oliba (2), dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète Osée de prendre une catin (3), & de faire des fils de catin. Hélas! trouverez-vous autre

(1) Ézéch. chap. IV, v. 12.
(2) *Idem*, chap. XVI & XXIII, v. 20.
(3) Osée, chap. Ier, v. 2, & chap. III, v. 1 & 2.

chose dans ces misérables que du galimatias & des obscénités?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jéremiah; sur quelques mots concernant Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Eliah, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent sur-tout des prophéties insérées dans leurs évangiles. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbécilles & assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation, quand Jésus prédit dans *Luc* (1) : « Il y aura des signes dans la lune & dans » les étoiles; des bruits de la mer & des flots; des » hommes séchant de crainte attendront ce qui doit » arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux se- » ront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme » venant dans une nuée avec grande puissance & » grande majesté. En vérité je vous dis que la géné- » ration présente ne passera point que tout cela ne » s'accomplisse ».

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée & plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté. D'où vient que Paul, dans son épître aux Thessaloniciens,

(1) Chapitre II.

confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? « Nous qui vivons & qui vous » parlons, nous serons emportés dans les nuées pour » aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, &c. ».

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde & de l'établissement d'un monde nouveau, était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouverez cette opinion dans Lucrèce, au livre IV ; vous la trouverez dans le premier livre des métamorphoses d'Ovide. Héraclite, long-temps auparavant, avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les Stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs, demi-chrétiens, qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, & de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore long-temps, & que Jésus ne vint point dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, au premier siècle de l'Église, ils dirent que ce serait pour le second siècle ; ils le promirent ensuite pour le troisième ; & de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont neuf sur le quai de l'école ; il montrait au peuple, vers le soir, un coq & quelques bouteilles de baume : Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le ressusciterai le moment d'après en votre présence ; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan ; mais,

comme il est tard, & que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité & la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, Monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRERET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Égyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Égypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni grec, ni syrien, ni égyptien, n'en a dit un seul mot. Flavien Josephe, si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce Josephe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Égypte, & le passage à pied sec au milieu de la mer, &c.

Vous savez que l'auteur du Pentateuque est encore incertain: quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel juif, soit Esdras, soit un

autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces évènemens étranges, il serait impossible de les croire; mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs? était-ce de favoriser son petit peuple? de lui donner une terre fertile? que ne lui donnait-il l'Égypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les sorciers de Pharaon? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Égypte, & faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre de six cent trente mille combattans, s'enfuissent comme de lâches voleurs? Pourquoi leur ouvrir le sein de la Mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises; vous avez trop de sens pour les admettre, & pour croire sérieusement à la religion chrétienne, fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas sonder l'abyme de la providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux & les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais

nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent & ait couvert l'Égypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point Dieu ; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le créateur de l'univers se serait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (1) des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable (2) sur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable (3) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier (4) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues ?* Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laissez-moi faire mon métier ; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties & sur les miracles ; mais pour les martyrs, il est certain qu'il y en a eu ; & Pascal, le patriarche de Port-Royal

(1) Jean, chap. II, v. 9.
(2) Matth. chap. IV, v. 8.
(3) *Idem*, chap. VIII, v. 32.
(4) Marc, chap. XI, v. 13.

des Champs, a dit : « Je crois voloniers aux faits » dont les témoins se font égorger ».

M. FRÉRET.

Ah, monsieur, que de mauvaise foi & d'ignorance dans Pascal ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? Qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome, la tête en bas ? qui lui a dit que ce Barjone, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, & non pas Saint-Jean de Latran ; les papes n'y eussent pas manqué ; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même (1) ; sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire

(1) I. de Saint Pierre, chap. V, v. 13.

affaut de miracles contre Simon le magicien ; c'eft lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, reffufcité à moitié par Simon, & entièrement par l'autre Simon Barjone ; c'eft lui qui met aux prifes les deux Simon, dont l'un vole dans les airs & fe caffe les deux jambes par les prières de l'autre ; c'eft lui qui fait l'hiftoire fameufe des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela eft répété par un Marcel, par un Egéfippe. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tiffu des plus plates impoftures faites par la plus vile canaille, laquelle feule embraffa le chriftianifme pendant cent années.

C'eft une fuite non interrompue de fauffaires. Ils forgent des lettres de Jéfus-Chrift, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des conftitutions apoftoliques, des vers des fibylles en acroftiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu & de Marc, &c. &c. Vous le favez, monfieur, vous les avez lues, fans doute, ces archives infames du menfonge, que vous appelez fraudes pieufes ; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que fur d'abominables chimères, pour le malheur du genre humain ?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever fi haut, fi elle n'avait eu pour bafe que le fanatifme & le menfonge ?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, & son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit & combattu ; & Jésus n'a su ni écrire, ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa ; & votre Jésus a sué sang & eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages & ceux du roi Dagobert. Misérables chrétiens! non, vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ.

C'est pourtant ce ridicule que Saint Augustin a trouvé divin ; il disait : « Je le crois, parce que cela » est absurde ; je le crois, parce que cela est impos- » sible ».

M. FRERET.

Eh, que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur ? que nous fait son galimatias théologique ? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille ? *impregnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'absurde ; mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-simple que le christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes & des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cévènes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRERET.

Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, & en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites

factions élévées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatiſme. Il eſt probable qu'il mit quelques femmes dans ſon parti, ainſi que tous ceux qui voulurent être chefs de ſectes; qu'il lui échappa pluſieurs diſcours indiſcrets contre les magiſtrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier ſupplice. Mais qu'il ait été condamné, ou ſous le règne d'Hérode le grand, comme le prétendent les talmudiſtes, ou ſous Hérode le tétrarque, comme le diſent quelques évangiles, cela eſt fort indifférent. Il eſt avéré que ſes diſciples furent très-obſcurs juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obſeſſions, de poſſeſſions, de magie, comme le ſont aujourd'hui les ſauvages. Preſque toutes les maladies étaient des poſſeſſions d'eſprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chaſſer les diables avec la racine barath, miſe ſous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chaſſait les diables avec la fumée d'un poiſſon ſur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens ſe vantèrent.

Les gentils étaient aſſez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges; car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les diſciples de Jéſus. Si quelques malades guériſſaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'aſſurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des

enchantemens. Ils disaient aux chrétiens : Vous avez de beaux secrets, & nous aussi : vous guérissez avec des paroles, & nous aussi ; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'État ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres & les magistrats romains les eurent en horreur ; alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires ; ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où Constantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévènes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ.

Ah ! monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRERET.

Non, ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'histoire ecclésiastique ; voyez les donatistes & leurs adversaires s'assommant à coups de bâton ; les athanasiens & les ariens remplissant l'empire romain de

carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger & de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres ; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens ; &, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemi, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévènes ; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs frédons pour le désennuyer. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, & vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai ; mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table ; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait long-temps sur les horreurs du genre humain. L'histoire de l'Eglise trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas la faute de la religion chrétienne, c'eſt celle des abus.

LE COMTE.

Cela ſerait bon, s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais ſi les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris ſon nom, a écrit: « Ne ſuis-je pas en (1) droit de me faire nourrir & » vêtir par vous, moi, ma femme ou ma ſœur »? Si l'Égliſe a voulu toujours envahir, ſi elle a employé toujours toutes les armes poſſibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie & de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques dragmes pour leur ſubſiſtance (2); s'il eſt évident que l'hiſtoire de l'Égliſe eſt une ſuite continuelle de querelles, d'impoſtures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il eſt démontré que l'abus eſt dans la choſe même, comme il eſt démontré qu'un loup a toujours été carnaſſier, & que ce n'eſt point par quelques abus paſſagers qu'il a ſucé le ſang de nos moutons.

L'ABBÉ.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

(1) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 & 5.
(2) Actes des apôtres, chap. V.

LE COMTE.

Point du tout ; je vous défie de me montrer une ſeule guerre excitée pour le dogme dans une ſeule ſecte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un ſeul homme perſécuté pour ſes opinions, depuis Romulus juſqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverſer. Cette abſurde barbarie n'était réſervée qu'à nous. Vous ſentez, en rougiſſant, la vérité qui vous preſſe, & vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ.

Auſſi je ne réponds rien. Je conviens que les diſputes théologiques ſont abſurdes & funeſtes.

M. FRERET.

Convenez donc auſſi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poiſons.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je ne vous accorderai point ; car cet arbre a auſſi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les diſſentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruiſe la république. On peut réformer ſes lois.

LE COMTE.

Il n'en eſt pas d'un État comme d'une religion. Veniſe a réformé ſes lois & a été floriſſante ; mais quand on a voulu réformer le catholiciſme, l'Europe a nagé dans le ſang ; & en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impoſtures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit ſon

livre du christianisme raisonnable, il n'a pas eu quatre disciples ; preuve assez forte que le christianisme & la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif ; c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain & des magistrats.

M. FRERET.

Oui, pourvu que le souverain & les magistrats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font ; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, & ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et si toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres ? si le catholique, le protestant, le grec, le turc, le juif, se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée & de la synagogue ?

M. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens ; je

voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Instruire les hommes! que dites-vous, monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE.

J'entends; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper: vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans, qui m'a beaucoup frappée. Assan, fils d'Ali, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Assan voulurent empaler le coupable. Assan, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. « Il y a, dit-il, un degré » de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les » services, un plus grand pour ceux qui pardonnent » le mal, & un plus grand encore pour ceux qui ré» compensent le mal involontaire ». Comment trouvez-vous cette action & ce discours?

LE COMTE.

Je reconnais-là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRERET.

Et moi, je ſuis fâché qu'Aſſan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéreſſées. J'aurais voulu qu'Aſſan eût été aſſez vertueux & aſſez humain pour conſoler le déſeſpoir de l'eſclave, ſans ſonger à être placé dans le paradis au troiſième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que, ſi à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome & de Moſcou, on avait des converſations auſſi inſtructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIÈME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, madame; c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans; n'eſt-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui, ſans doute, & Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'eſt

celle que, selon vous, pratiquait Enoch, les noachides & Abraham ; c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure & si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre ?

M. FRERET.

En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtemens, de logement & de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine & de soie filées, des maisons propres & commodes ; mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes, & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'Etat ; & que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure & digne de Dieu.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas ; vous avouez vous-même

qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre Enoch, de votre Noé & de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors ?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dise: c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux & plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, & que les chefs de l'Eglise tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ.

Il est bien mal-aisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de Sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse & celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables ; & quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables (1), aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou, ni assez sot pour se vanter de les chasser ; les reliques de S. François sont devenues ridicules, & celles de S. Ignace, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer & par le poison, & qui sont retournés à l'Eglise de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas ; on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare ; on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux & une simonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs

(1) Matth. chap. X, v. 8. Marc, chap. VI, v. 13.

Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere*: je ne déſeſpérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons ſecoués. Jetez les yeux à préſent ſur la partie la plus opulente de la Suiſſe, ſur les ſept Provinces-Unies auſſi puiſſantes que l'Eſpagne, ſur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient ſeules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations: regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intariſſables de guerriers, tous ces peuples nous ont paſſé de bien loin dans les progrès de la raiſon. Le ſang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertiliſé leurs campagnes; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs Etats: on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France ſera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Eh bien, quand vous auriez ſecoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne paierions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriſerait aſſez la conſubſtantialité & la proceſſion du Saint-Eſprit par le père & par le fils, & la tranſſubſtantiation pour n'en plus parler; quand ces myſtères reſteraient enſevelis dans la ſomme de S. Thomas, &

quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

M. FRERET.

Est quadam prodire tenus si non datur ultrà.

Je vous dirai avec Horace : votre médecin ne vous donnera jamais la vue du linx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois-quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; & bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, & ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions & à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les console.

Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit & qui récompense, ferait sans doute, le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes & par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison; & ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes passions dans une ame faible, est souvent invité à l'iniquité par la sureté du pardon que les prêtres lui offrent. « De quel- » que multitude énorme de crimes que vous soyez » souillé, confessez-vous à moi, & tout vous sera » pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu » en Judée, il y a plusieurs siècles; Plongez-vous, » après cela, dans de nouveaux crimes sept fois soi- » xante & sept fois, & tout vous sera pardonné en- » core ». N'est-ce pas là véritablement induire en tentation? n'est-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même?

Les anciens avaient, comme nous, leur confession & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées, on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Être à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, & d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la Genèse, ni dans l'Évangile. C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on espérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtimens & des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. Freret a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'un religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des ames dévotes, je le crois; il y en a aussi aux petites-maisons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même:

les cloîtres ſont le ſéjour du repentir : mais chez les hommes ſur-tout, un cloître eſt le repaire de la diſcorde & de l'envie. Les moines ſont des forçats volontaires qui ſe battent en ramant enſemble; j'en excepte un très-petit nombre qui ſont ou véritablement pénitens ou utiles ; mais, en vérité, Dieu a-t-il mis l'homme & la femme ſur la terre, pour qu'ils traînaſſent leur vie dans des cachots, ſéparés les uns des autres à jamais ? Eſt-ce là le but de la nature ? Tout le monde crie contre les moines ; & moi je les plains. La plupart, au ſortir de l'enfance, ont fait pour jamais le ſacrifice de leur liberté ; & ſur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où ſont donc ces grandes conſolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficier eſt conſolé, ſans doute, mais c'eſt par ſon argent, & non par ſa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les régles de ſon état. Il n'eſt heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'égliſe. Un père de famille, ſage, réſigné à Dieu, attaché à ſa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus ſenſibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raiſon des dervichès, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuſes ; ils ſe ſont voués à des auſtérités plus effrayantes ; & ces chaînes de fer ſous leſquelles ils ſont courbés, ces bras toujours étendus dans la même ſituation, ces macérations épouvantables ne ſont rien encore

en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines, ni les consolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Être suprême sans superstition. Laissez-là les cachots des couvens; laissez-là vos mystères contradictoires & inutiles, l'objet de la risée universelle; prêchez Dieu & la morale, & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE.

Je suis fort de cette opinion.

M. FRERET.

Et moi aussi, sans doute.

L'ABBÉ.

Eh bien, puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de Maisons, l'abbé de Saint-Pierre, M. du Fay, M. du Marsais arrivèrent: & M. l'abbé de Saint-Pierre lut, selon sa coutume, *ses pensées du matin*, sur chacune desquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

XX.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A, B, C;

Traduits de l'anglais de M. HUET.

PREMIER DIALOGUE

SUR

HOBBES, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu Grotius, Hobbes & Montesquieu ; que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très-savant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur. Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur, ainsi que son style ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité ; en un mot, Grotius est un franc pédant, Hobbes

un triste philosophe, & Montesquieu un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius que, selon Tertullien, « la cruauté, la fraude & l'in» justice, sont les compagnes de la guerre; que Car» néade défendait le faux comme le vrai »; qu'Horace a dit dans une satyre: « La nature ne peut discerner » le juste de l'injuste (1) »; que, selon Plutarque,

(1) *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satyre. Horace veut prouver contre les stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute:

Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace, avant ce vers de mauvais exemple: *Nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste; il y a, dis-je, un autre vers qui semble dire tout le contraire: *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant

» les

« les enfans ont de la compaſſion »; que Chryſippe a dit, « l'origine du droit eſt dans Jupiter » ; que, ſi

---

qu'il y eût des lois. Pourquoi ſerait-il d'un autre avis que Cicéron & que tous les moraliſtes qui admettent la loi naturelle ? Horace était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens ; qui ſe moque des pauvres vieilles, d'accord ; qui flatte plus lâchement Octave qu'il n'attaque cruellement des citoyens obſcurs, il eſt vrai ; qui change ſouvent d'opinion, j'en ſuis fâché ; mais je ſoupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura poteſt juſto ſecernere iniquum ;* les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le ſens du mot *&* plus honnête comme plus grammatical : *& natura poteſt, &c.*

Si la nature ne diſcernait pas le juſte & l'injuſte, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions : les ſtoïciens ſembleraient avoir raiſon de ſoutenir que tous les délits contre la ſociété ſont égaux. Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que Saint Jacques ſemble tomber dans l'excès des ſtoïciens, en diſant dans ſon épître : « Qui garde toute la loi, & » la viole en un point, eſt coupable de l'avoir violée en » tout ». Saint Auguſtin, dans une lettre à Saint Jérôme, relance un peu l'apôtre Saint Jacques, & enſuite il l'excuſe, en diſant que le coupable d'une tranſgreſſion eſt coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Auguſtin ! comment un homme qui s'eſt enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité ? Tu abuſes perpétuellement des mots : O ſophiſte africain ! Horace avait l'eſprit plus juſte & plus fin que toi.

N. B. Cet endroit d'Horace peut d'abord paraître obſcur ; cependant, en y faiſant attention, on trouvera que le poète dit ſeulement : Conſultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injuſtice a fait naître l'idée de nos droits. L'inſtinct ne nous apprend à diſcerner le juſte de l'injuſte

l'on en croit Florentin, « la nature a mis entre les » hommes une eſpèce de parenté » ; que Carnéade a dit, « que l'utilité eſt la mère de la juſtice ».

J'avoue que Grotius me fait grand plaiſir quand il dit, dès ſon premier chapitre du premier livre, « que » la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers ». Je penſe avec lui qu'Alexandre & Ariſtote ne ſont point damnés pour avoir gardé leur prépuce; & pour n'avoir pas employé le jour du ſabbat à ne rien faire. De braves théologiens ſe ſont élevés contre lui avec leur abſurdité ordinaire; mais moi qui, Dieu merci, ne ſuis point théologien, je trouve Grotius un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne ſait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enſeigné la circonciſion aux autres peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ſes ridicules coutumes des peuples puiſſans dont elle était environnée; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix ?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payé. Citer la penſée des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi

---

que comme ce qui flatte nos ſens de ce qui les bleſſe; la raiſon nous apprend donc que tous les crimes ne ſont pas égaux, puiſqu'ils ne ſont pas un tort égal à la ſociété, & que c'eſt de l'idée de ce tort qu'eſt née l'idée de juſtice. *Natura* ne ſignifie qu'inſtinct, premier mouvement.

qu'il se trompe très-grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs, leurs prédécesseurs, avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par Histape & par les sibylles; & l'aventure de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Licophron. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des lois* ?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres persannes* : le chap. XXVII du liv. XIX, est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de costume. Celui de l'inquisition, & celui des esclaves nègres sont fort au-dessus de Calot. Par-tout il combat le despotisme, rend les gens de finance odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules; ainsi tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & sur-tout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans

fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois, diſe dans ſa préface qu'*on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage*; & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt Michel Montaigne, légiſlateur; auſſi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir cité les lois grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire: il vous dit, d'après Puffendorf, que du temps du roi Charles IX, il y avait vingt millions d'hommes en France (1). Puffendorf parlait fort au haſard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alſace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle poſsède toutes ces provinces, il eſt prouvé qu'elle ne

(1) On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.

contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de Chardin, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit, au chap. Ier., vol. II, « qu'il n'y a point de » fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume »; mais, sans compter l'Euphrate, le Tigre & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinderud traverse Ispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. Et puis, quel rapport l'Esprit des lois peut-il avoir avec les fleuves de la Perse? . . .

Les raisons qu'il rapporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. « En Europe, » dit-il, les grands empires n'ont jamais pu subsister »: la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans; & « la cause, continue-t-il, de la durée » de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes » plaines ». Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat; de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent. - - - - - -

Sa prétendue influence des climats sur la religion

est prise de Chardin, & n'en est pas plus vraie ; la religion mahométane, née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Égypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Épire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, & il s'en fallut bien peu qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon est presque un aliment mortel. Jésus ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie : on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque par-tout les citations sont fausses ; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que, dans le testament attribué au cardinal de Richelieu, il est dit (1) que, « si dans le peuple » il se trouve quelque malheureux honnête homme, » il ne faut point s'en servir ; tant il est vrai que la » vertu n'est pas le ressort du gouvernement monar» chique ».

Le misérable testament, faussement attribué au

(1) Livre III, chapitre VI.

cardinal de Richelieu, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV : « On peut dire » hardiment que de deux personnes dont le mérite est » égal, celle qui est la plus aisée en ses affaires est » préférable à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un » pauvre magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, » si elle ne se laisse quelquefois amollir par la considération de ses intérêts. Aussi l'expérience nous » apprend que les riches sont moins sujets à concussion » que les autres, & que la pauvreté contraint un » pauvre officier à être fort soigneux du revenu du » sac ».

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait souvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (1) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire.* Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant : il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un Protogène qui déclame contre les femmes ; mais Daphneus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphneus ; il fait un très-bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes.

(1) Livre VII, chapitre X.

C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponine, femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin il est clair que Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

« (1) Les cadis ont soutenu que le grand seigneur » n'est point obligé de tenir sa parole & son serment, » lorsqu'il borne par-là son autorité ».

Ricaut, cité en cet endroit, dit seulement, pag. 18 de l'édition d'Amsterdam, de 1671 : « Il y a même » de ces gens-là qui soutiennent que le grand sei- » gneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites » avec serment, quand, pour les accomplir, il faut » donner des bornes à son autorité ».

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que, pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de

(1) Livre III, chapitre IX.

faire le mal en conſcience; il ſe peut que quelques docteurs muſulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques; mais il reſte à ſavoir ſi cette juriſprudence eſt celle des Turcs.

L'auteur de l'*Eſprit des Lois* donne cette prétendue déciſion des cadis comme une preuve du deſpotiſme du ſultan; il ſemble que ce ſerait au contraire une preuve qu'il eſt ſoumis aux lois, puiſqu'il ſerait obligé de conſulter des docteurs pour ſe mettre au-deſſus des lois. Nous ſommes voiſins des Turcs, & nous ne les connaiſſons pas. Le comte de Marſigli, qui a vécu ſi long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiſſance, ni de leur empire, ni de leurs lois. Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais Sale, en 1734. Preſque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur juriſprudence eſt faux, & les concluſions que l'on en tire tous les jours contre eux ſont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(1) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne ſais pas ce que Monteſquieu entend par ce bas commerce; mais je ſais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, & que le père du démagogue Démoſthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des eſclaves: il nous eſt important de

(1) Livre IV, chapitre VIII.

remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

» J'ai ouï souvent déplorer, dit-il (1), l'aveuglement du conseil de François Ier., qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes». Vous remarquerez que François Ier. n'était pas né, lorsque Colomb découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. « Un décret pareil, dit il (2), serait semblable » à celui que feraient les états de Hollande, s'ils dé» fendaient la consommation de la canelle ». Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la canelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

» (3) Si un roi donnait sa voix dans les jugemens » criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa sou» veraineté, qui est celui de faire grace. Il serait in» sensé qu'il fit & défît ses jugemens. Il ne voudrait » pas être en contradiction avec lui-même. Outre que » cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si » un homme serait absous ou s'il recevrait sa grace ».

(1) Livre IV, chap. XIX.
(2) *Ibid.*
(3) Livre VI, chap. V.

Tout cela eſt évidemment erroné. Qui empêcherait le ſouverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges ? comment eſt on en contradiction avec ſoi-même, en jugeant ſelon la loi, & en pardonnant ſelon ſa clémence ? En quoi les idées ſeraient-elles confondues ? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation ?

Dans le procès fait au duc d'Alençon, pair de France, en 1457, le parlement, conſulté par le roi pour ſavoir s'il avait le droit d'aſſiſter au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ſes regiſtres que, non-ſeulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était néceſſaire qu'ils y aſſiſtaſſent en qualité de premiers pairs.

Cet uſage s'eſt conſervé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place, dans ces occaſions, un grand ſtuart qui les repréſente. L'empereur peut aſſiſter au jugement d'un prince de l'empire. Il eſt beaucoup mieux, ſans doute, qu'un ſouverain n'aſſiſte point aux jugemens criminels. Les hommes ſont trop faibles & trop lâches ; l'haleine ſeule du prince ferait trop pencher la balance.

(1) Les Anglais, pour favoriſer leur liberté, ont » ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient » leur monarchie ».

Le contraire eſt une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puiſſance intermédiaire

(1) Livre II, chapitre IV.

qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, & non pas puissante.

» Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de » la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son » inattention, son mépris pour le gouvernement » civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de » ce dépôt ».

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes; ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute; en Suède dans le sénat composé de nobles; & en dernier lieu l'impératrice Catherine II, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques & les lois de la justice distributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'État? Les lois du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer; & quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (1) Tunquin tous les magistrats & les principaux officiers militaires sont

---

(1) Livre XV, chapitre XVIII.

eunuques, & que chez les lamas (1) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Ésiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la Mer Rouge jusqu'à celle de Baïonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des Lois?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain; par quelles lois Charlemagne gouverna son empire; & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa; par quel art & par quelle audace Grégoire VII & ses successeurs écrasèrent les lois des royaumes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les Othons, & celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier*; je desirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées: je n'ai

(1) Livre XVI, chapitre V.

malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien précisément les lois & les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le parlemens de la nation?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? Une foule de questions pareilles se présentent à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi! Montesquieu me parle des lois de Bantam, & il ne connaît pas les lois de Charlemagne, & il le prend pour un bon législateur!

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des lois; il sautille plus qu'il ne marche; il

amuſe plus qu'il n'éclaire; il ſatyriſe quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait ſouhaiter qu'un ſi beau génie eût toujours plus cherché à inſtruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux eſt plein de choſes admirables dont on a fait de déteſtables copies. Enfin des fanatiques l'ont inſulté par les endroits mêmes qui méritent les remercîmens du genre humain.

Malgré ſes défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit ſincèrement ce qu'il penſe, au lieu que la plupart des écrivains de ſon pays, à commencer par le grand Boſſuet, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a partout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres; il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encore combien je ſuis affligé qu'un livre qui pouvait être ſi utile ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. « La vertu, dit-il, eſt le » principe des républiques, l'honneur l'eſt des mo» narchies ». On n'a jamais aſſurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer qu'il

faille plus de vertu à un grison qu'à un espagnol (1).

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies,

---

(1) Cette idée de Montesquieu a été regardée par les uns comme un principe lumineux, & par d'autres comme une subtilité démentie par les faits; qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques discussions.

1°. Montesquieu, en disant que la vertu était le principe des républiques, & l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler, sans doute, des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt & un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes, sont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le second, l'amour de la vertu est le dernier & le plus rare. Dans certains pays, la terreur ou les espérances religieuses tiennent lieu presque généralement de l'amour de la vertu.

Il est donc vraisemblable que, par principes des différens gouvernemens, Montesquieu a entendu seulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or, sous ce point de vue, les républiques étant l'espèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraissent devoir être les constitutions dont l'honneur soit plus particulièrement le principe.

2°. L'expression de Montesquieu peut avoir encore un autre sens, elle peut signifier que, dans une monarchie, on évite les mauvaises actions comme déshonorantes, & dans une république comme vicieuses; si par vicieuses on entend contraires à la justice naturelle, cette opinion n'est pas fondée; la morale des républicains est très-relâchée; en général ils se permettent sans scrupule tout ce qui est utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie; tout ce qui peut leur mériter l'estime

ce

ce n'eſt pas une idée moins chimérique; & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer. « La nature de » l'honneur, dit-il, au chap. VII du liv. III, eſt de » demander des préférences, des diſtinctions. Il eſt

---

de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils ſont donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur & la juſtice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troiſième ſens : Monteſquieu a-t-il voulu dire que, dans les monarchies, on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par eſprit patriotique? Dans ce ſens, nous ne pouvons être de ſon avis; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion eſt un reſſort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce ſens, que l'honneur & la vertu ſont le principe des républiques, & l'honneur ſeul celui des monarchies; mais il y aurait eu encore une autre obſervation à faire. C'eſt qu'il exiſte dans toute conſtitution où le bien eſt poſſible, un eſprit public, un amour de la patrie différent du patriotiſme républicain; cet eſprit public tient à l'intérêt que tout homme, qui n'eſt point dépravé, prend néceſſairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui eſt juſte & raiſonnable. Une mauvaiſe conſtitution, un établiſſement mal dirigé, choquent l'eſprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme, choquerait les yeux. Il fallait donc ſe borner à dire que l'amour du bien public n'eſt pas le même dans les monarchies que dans les républiques; qu'il eſt, dans ces dernières, plus habituel, plus actif, plus répandu; mais que, dans les monarchies, il eſt ſouvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale univerſelle.

Une opinion ſuſceptible de tant de ſens différens, & qui, dans aucun, n'eſt rigoureuſement exacte, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

» donc par la chose même placé dans le gouvernement
» monarchique ».

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine la prêture, le consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernemens en républicain, en monarchique & en despotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeler *despotiques* les souverains de l'Asie & de l'Afrique : on entendoït autrefois par un despote un petit prince d'Europe, vassal du Turc; & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot *despote*, dans son origine, avait signifié chez les Grecs *maître de maison*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. Montesquieu, au commencement du second livre, définit ainsi le gouvernement despotique : « Un seul homme sans loi & sans règle
» certaine, faisant tout par sa volonté & par son
» caprice ».

Or il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les lois des musulmans : tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces lois. Les anciens corps de

milice & les gens de loi ont des priviléges immenſes, & quand les ſultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolennellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays; je ſais beaucoup plus certainement que Rollin ne ſavait l'hiſtoire ancienne; je ſais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de ſectes différentes, que la Chine eſt gouvernée par les lois, & non par une volonté arbitraire. Je ſais qu'il y a dans Pékin ſix tribunaux ſuprêmes auxquels reſſortiſſent quarante-quatre autres tribunaux. Je ſais que les remontrances faites à l'empereur par ces ſix tribunaux ſuprêmes ont force de loi; je ſais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, ſans avoir envoyé ſon procès à un tribunal ſuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eſt-ce-là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'empereur y eſt plus révéré que le pape ne l'eſt à Rome; mais pour être reſpecté, faut-il régner ſans le frein des lois? une preuve que ce ſont les lois qui règnent à la Chine, c'eſt que le pays eſt plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre ſainte religion, & nous n'y avons pas réuſſi. Nous aurions pu prendre ſes lois en échange, mais nous ne ſavons peut-être pas faire un tel commerce (1).

(1) Monteſquieu n'a établi nulle part de diſtinction entre

Il eſt bien sûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine ; car il eſt infaillible, & l'empereur chinois ne l'eſt pas : cependant cet évêque eſt encore aſſujetti à des lois.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'État, que de placer les tyrans au rang des rois.

---

ce qu'il appelle *monarchie* & ce qu'il appelle *deſpotiſme ;* ſi, dans la monarchie, les corps intermédiaires ont le droit négatif, elle devient une ariſtocratie ; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe & les empires de l'Orient, que celle des mœurs & des formes légales. Dans tous ces États, il y a des règles générales, & des formalités reconnues dont jamais le ſouverain ne s'écarte. Le conſeil du prince y eſt également ſupérieur à tous les tribunaux dont il réforme à ſon gré les déciſions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle *affaire d'État.* Mais, comme il y a plus de lumière en Europe, les tribunaux y ſont mieux réglés, & les lois laiſſent moins de queſtions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y ſont plus douces, les conſeils des rois européens cherchent à montrer de la modération, & ceux des rois aſiatiques à inſpirer la terreur. Enfin une priſon dont le terme n'eſt pas fixé, eſt la plus forte peine que les monarques européens impoſent de leur volonté ſeule, tandis que les deſpotes commandent ſouvent des exécutions ſanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens abſolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naiſſent des lumières, des mœurs, des opinions des différens peuples.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français ſeuls connaiſſent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes! Comment diable! ſi j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais moyennant douze ou quinze mille écus devenir, moi ſeptième, le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens! On m'appellerait *Monſieur* dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des Châtillon & des Montmorenci, & je ſerais tuteur des rois pour mon argent! C'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que Jean-Jacques Rouſſeau veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit (1).

B.

Il eſt vrai que Monteſquieu a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (2) *eſt bonne dans une monarchie.*

Que voulez-vous? il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien

---

(1) Voyez *Émile*, tome IV, page 178.
(2) Livre V, chapitre XIX.

difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muscade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font desirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius ; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous, comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre ?

B.

Elle a tout à fait l'air d'une prison ; car il n'y loge guère que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité seule fait les lois, que *la vérité* (1)

(1) Le mot de *vérité* est là employé assez mal à propos par Hobbes : il fallait dire *justice*.

ne s'en mêle pas; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout: il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de Leviathan.

C.

Vous me paraissez, messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon, depuis Aristote jusqu'à Locke, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions?

A.

Très-peu de chose.

B.

N'importe; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme; sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit, quoique cela n'importe guère. Quels que ſoient l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant à Cicéron. Qu'en penſez-vous, M. *A?* L'ame eſt-elle immortelle ?

A.

Mais, M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte; & c'eſt de quoi je n'ai aucune connoiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce diſait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï*, on ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence : j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme Saint Auguſtin avec Saint Jérôme. Auguſtin lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame.

Cicéron, meilleur philoſophe qu'Auguſtin, avait dit ſouvent la même choſe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en ſavent davantage, ſans doute; mais moi, je n'en ſais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve auſſi avancé que le premier jour.

C.

C'eſt que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie; que les plantes ont la végétation; que l'air a ſa fluidité, que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayiez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abſolument ſi j'ai une ame, quand je ne conſulte que ma faible raiſon. Je vois bien que l'air eſt agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une roſe végète, mais il n'y a point un petit individu ſecret dans la roſe qui ſoit la végétation: cela ſerait auſſi abſurde en philoſophie, que de dire que l'odeur eſt dans la roſe. On a prononcé pourtant cette abſurdité pendant des ſiècles. La phyſique ignorante de toute l'antiquité diſait: l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faiſait une eſpèce d'exiſtence à part de l'odeur, de la ſaveur, de la vue, de l'ouïe; on allait juſqu'à croire que la vie était quelque choſe qui faiſait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainſi les paroles en êtres réels: on

prétendait qu'une idée était un être; il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appela *philosophie*. Aristote réduisit cette chimère en méthode; de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces être imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien? nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que Dieu nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourrait bien faire que nous fussions dans Dieu, comme disent Aratus & Saint Paul, & que nous vissions les choses en Dieu, comme dit Mallebranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame: cela serait fort plaisant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment ?

B.

Aſſurément, & c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame ?*

B.

Non, ſans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature : parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide, ni trop ſec, j'aurai des penſées; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête ?

A.

Je n'en ſais rien, encore une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'oſait encore penſer dans ſa patrie : « La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la

» matière peut penser, mais de savoir comment un » être, quel qu'il soit, peut avoir la pensée ». Je suis de l'avis de ce philosophe, & je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, & que les autres le soient envers nous, afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter, sentir & penser.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Si l'homme est né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* & *propriété.* Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative :* je ne connais de lois que celles qui me protègent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, & sans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'est pas plus de droit divin que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à Dieu de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que son bénéfice est de droit divin ; mais jusque-là, je croirai son droit très-humain.

B.

Ainsi tout est convention chez les hommes ; c'est Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une, sans doute, c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient ; il y a long-temps que nous ne serions plus. (Dieu merci.) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du serpent de Cadmus ; ils se battirent & il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée, comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakers*, commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, & un très-méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait ses dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable; c'est le plus sot blasphême qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout à fait si méchant que certaines gens le crient dans l'espérance de le gouverner. Ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames

de la cour ſont attaquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent. Il y a des maladies, ſans doute, mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils ſont rares. Aucun pape, depuis plus de deux cents ans, n'a reſſemblé au pape Alexandre VI; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le Chriſtiern II de Danemarck, & le Louis XI de France. On n'a vu qu'un ſeul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans ſa poche. La Saint-Barthélemi eſt bien horrible, quoiqu'en diſe l'abbé de Caveirac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la muſique de Rameau, ou de Zaïre, ou de l'opéra comique, ou des tableaux expoſés au ſallon, ou de Ramponeau, ou du ſinge de Nicolet, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques, il y aura bientôt deux cents ans tout juſte: les ſupplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles I, ne ſe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques ſont comme ces grandes peſtes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danſe, on fait l'amour ſur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; &, comme l'a dit un homme qui a paſſé ſa vie à ſentir, à raiſonner & à plaiſanter, *ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.*

Il y a telle province, comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Veniſe a vu plus de quatre

quatre ſiècles s'écouler ſans la moindre ſédition dans ſon enceinte, ſans une ſeule aſſemblée tumultueuſe: il y a mille villages en Europe où il ne s'eſt pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eſt un peu paſſée: les agriculteurs n'ont pas le temps de ſe dérober à leurs travaux; leurs femmes & leurs filles les aident, elles couſent, elles filent, elles pétriſſent, elles enfournent (non pas comme l'Archevêque la Caſa) (1); tous ces bonnes gens ſont trop occupés pour ſonger à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils font un léger repas que l'appétit aſſaiſonne, & cèdent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier, d'une voix rauque & diſcordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de ſerpent, qu'il eſt accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe ſouterraine; que Jéſus-Chriſt deſcendit dans cette fournaiſe pour enchaîner tous ces animaux; que depuis

(1) Voyez les *Capitoli* de monſignor la Caſa, archevêque de Bénévent: vous verrez comme il enfournait.

ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? de quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hippocrate, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. D'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? des dieux mal-faisans, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle; il fallait un miracle pour en guérir; on faisait des pélerinages; on se faisait toucher par les prêtres: cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille. Dans un voyage à Paris, je vis des épileptiques dans la sainte-chapelle & à Saint-Maur pousser des hurlemens & faire des contorsions, la nuit du jeudi-saint au vendredi; & notre ex-roi Jacques II, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possédé de

Mégère, & on l'envoya voler une ſtatue pour obtenir ſa guériſon. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette ſuperſtition des Égyptiens : les prêtres & les prêtreſſes d'Iſis allaient par le monde diſant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'empire de Typhon. Ils faiſaient leurs exorciſmes avec des tambours de baſque & des caſtagnettes. Le miſérable peuple juif, nouvellement établi dans ſes rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les ſuperſtitions de ſes voiſins, &, dans l'excès de ſa brutale ignorance, il y ajouta des ſuperſtitions nouvelles. Lorſque cette petite horde fut eſclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de Satan, Aſmodée, Memnon, Belzébuth, tous ſerviteurs du mauvais prince Arimane ; & ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts ſubites. Leurs livres ſaints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet Chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que, quand l'ange Raphaël deſcend exprès de l'empyrée pour faire payer une ſomme d'argent par le juif Gabel au juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguël, dont la fille avait déjà épouſé ſept maris à qui le diable Aſmodée avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuſe de diables dans un enfer dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un ſeul mot : preſque tous leurs malades furent poſſédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorciſtes en titre d'office qui chaſſaient les

esprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, & se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de S. Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés; étrange idée, sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau, qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince Charles-Edouard, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang froid un systême où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous poſsède, & que vous ne voulez pas en convenir; mais je ſerais curieux de ſavoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puiſſance papiſtique eſt fondée ſur un jeu de mots; « tu es Pierre, & ſur » cette pierre j'établirai mon égliſe ».

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à Eve & à ſon mari de manger de l'arbre de la ſcience qu'il avait planté dans ſon jardin; il leur dit: « Le jour que vous en mangerez, vous mourrez » de mort ». Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'eſt la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'eſt point dit qu'Adam ſoit damné; ce ſont donc ſes enfans qui le ſeront; & comment cela? c'eſt que Dieu condamne le ſerpent qui avait ſéduit Eve à marcher ſur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait ſur ſes pieds.) Et la race d'Adam eſt condamnée à être mordue au talon par le ſerpent. Or le ſerpent, c'eſt viſiblement le diable; & le talon qu'il mord c'eſt notre ame. « L'homme écraſera la tête des ſerpens tant qu'il

» pourra » ; il est clair qu'il faut entendre par-là le messie qui a triompé du diable.

Mais comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est-là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? c'est encore là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés, & non pas pour Adam? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe, attendu que Abel mourut sans être marié; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn; car il est dit que Dieu le protégea, & lui mit un signe, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé Enoch. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres, intitulé *la Science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier, nommé Réal, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais, quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens, qui ne

croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les pharisiens, qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

Jésus fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte, selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. Jésus en un mot, circoncis & baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'Église n'avança cette cruelle chimère; & vous savez d'ailleurs que Adam, Eve, Abel & Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de S. Paul pour en inférer, dans ses lettres à Evode & à Jérôme, que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez sur-tout le second livre de la revue de ses ouvrages, chapitre XLV. « La foi catholique enseigne que tous » les hommes naissent si coupables que les enfans

» même ſont certainement damnés quand ils meurent
» ſans avoir été régénérés en Jéſus ».

Il eſt vrai que la nature, ſoulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette ſentence barbare: cependant il la prononce: il ne ſe rétracte point, lui qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'Égliſe fait valoir ce ſyſtême terrible pour rendre ſon baptême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtême. La plupart des théologiens n'oſent plus l'admettre; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en baptiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable; & le parrain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien-être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. Dieu lui a donné l'amour propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui le déſarme, la ſympathie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipathie envers d'autres. Beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable ; mais venons-au fait : qu'appelez-vous juste & injuste ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens, & même chez les Juifs d'épouser sa sœur de père : car malgré le Lévitique, la jeune Thamar dit à son frère Ammon : Mon frère, ne me faites point de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, usages arbitraires,

modes qui paſſent. L'eſſentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de battre ſon père & ſa mère quand ils vous préſentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en ſon temps; j'ai tranſcrit ce morceau, qui me paraît ſingulier.

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'aviſa » de dire ceci eſt à moi, & trouva des gens aſſez » ſimples pour le croire, fut le vrai fondateur de la » ſociété civile. Que de crimes, de guerres, de » meurtres, que de miſères & d'horreurs n'eût point » épargné au genre humain celui qui, arrachant le » pieux, ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſem- » blables : Gardez-vous d'écouter cet impoſteur; vous » êtes perdus ſi vous oubliez que les fruits ſont à tous, » & que la terre n'eſt à perſonne (1) ».

C.

Il faut que ce ſoit quelque voleur de grand chemin, bel-eſprit, qui ait écrit cette impertinence.

(1) Diſcours ſur l'inégalité par Rouſſeau; c'eſt un des exemples des contradictions de l'eſprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce paſſage ſcandaleux, & de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, & M. de Voltaire comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands hommes auxquels on ne pardonne rien.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux ; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amusent à plumer leurs moineaux ; & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entrouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. Lucrèce en donne la raison.

... *Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*
On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne ſait ce qu'il dit ; & il y eſt fort ſujet, malgré ſes belles deſcriptions. On court à un tel ſpectacle par curioſité. La curioſité eſt un ſentiment naturel à l'homme ; mais il n'y a pas un des ſpectateurs qui ne fît ſes derniers efforts, s'il le pouvait, pour ſauver ceux qui ſe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Étrange empreſſement de voir des miſérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens qu'étant à Paris, lorſqu'on fit ſouffrir à Damiens une mort des plus recherchées & des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles aſſurément ne faiſait la réflexion conſolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix réſine bouillante dans ſes plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que Lucrèce ; car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte, pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur* ; c'eſt-à-dire, c'eſt un curieux : ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi-même,

pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé; c'est uniquement par curiosité, comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance est une passion si violente; il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que, lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste; un Attila que S. Léon courtise, un Phocas que S. Grégoire flatte avec la plus lâche bassesse, un Alexandre VI souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible Louis XII, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un Cromwell dont le cardinal Mazarin recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de Charles I, cousins germains de Louis XIV, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne sais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayiez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si

Attila fut un brigand, & le cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des miniſtres honnêtes gens? & l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle pas toujours? C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les lois; les Grecs les appelaient *filles du ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je ſuis près de me rétracter auſſi; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes ſont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais, ſans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus ſauvages aux prétendus civiliſés, voyons quel eſt le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne ſaurais ſouffrir qu'on me bride ſans me conſulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour ſavoir au moins qui me montera ſur le dos.

C.

Nous ſommes à peu près de la même écurie.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder ſa liberté, & de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraiſſez un anglais très-profond; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir

les noms ; monarchique, defpotique, tyrannique, oligarchique, ariftocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui font mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui; chacun fait fon roman, parce que nous n'avons point d'hiftoire véritable. Dites-nous, monfieur *A*, quel eft votre roman ?

A.

Puifque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, & vous, le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voifines, compofées chacune d'environ une centaine de familles, font féparées par un ruiffeau, & cultivent un affez bon terrain : car fi elles fe font fixées en cet endroit, c'eft que la terre y eft fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impoffible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et, comme ces deux peuplades font féparées par un ruiffeau, il me paraît encore impoffible qu'elles n'aient pas été ennemies, car il y aura eu néceffairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruiffeau fe feront furement moqués de ceux qui font au nord ; & cela ne fe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens fe feront battus à coups de poing,

de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusque-là de part & d'autre, celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance, qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement Ulysse & Rhesus) enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins, a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand homme ; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagême de guerre, dans Frontin, comparable

comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du nord, & qui ſurprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'eſt un rare exemple de ſaine politique & de ſublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de Dina, fille du patriarche Jacob, laquelle ayant ſix ans tout au plus, était déjà nubile, & les deux amans ayant couché enſemble, les enfans de Jacob propoſèrent au roi de Sichem, au prince ſon fils, & à tous les Sichemites de ſe faire circoncire pour ne faire enſemble qu'un ſeul peuple; & ſi-tôt que les Sichemites, s'etant coupé le prépuce, ſe furent mis au lit, deux patriarches, Siméon & Lévi, ſurprirent eux ſeuls tous les Sichemites, & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre ſyſtême; car c'étaient les ſurpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les aſſaſſins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du déſert, par exemple, furent preſque toujours des voleurs républicains; mais les Perſans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans diſcuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offenſive a fait les premiers

rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces (s'il a existé), ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis autre assassin, Genseric, Attila se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-temps libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela eſt ſi vrai que la théocratie eſt encore par-tout, & que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de Dieu même.

B.

Mais ces lois ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine peut très-bien ne pas comprendre que Dieu ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Égyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porç frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud, celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïſe & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler Dieu.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de

fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas; elle faſcine, & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir; ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent; le rêve eſt accompli; le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon (deux choſes très-communes), il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le métier eſt bon; mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère-goutte du vin leur appartiennent.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché: les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſſède au nom de Dieu. Samuel détrône Saül, Grégoire VII détrône l'empereur Henri IV, & le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico-théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez bien élevés, & qui aient aſſez d'eſprit

& de courage pour rogner les ongles aux Samuel & aux Grégoire. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magiſtrats éclairés & un commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magiſtrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque eſt encore plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine; & les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

.... Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien*

vîte. Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi; mes enfans sont à moi; mes domestiques, quand je les paye, sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement; mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures: Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de

parasite, & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'État aristocratique, & deux dans l'État monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien État de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire, je vous déclare que

je ne peux vivre joyeuſement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un ſeigneur riche, M. *C*, & j'approuve fort votre façon de penſer. Je vois que vous ſeriez pour le gouvernement des Turcs, ſi vous étiez empereur de Conſtantinople. Pour moi, quoique je ne ſois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable : c'eſt celui d'un français, qui dans un poëme conſacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement :

Aux murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez donc de très-grands abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine eſt d'être puiſſant & heureux avec des abus énormes; & c'eſt à quoi nous ſommes parvenus. Il eſt dangereux de trop manger; mais je veux que ma table ſoit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayions le plaisir d'examiner à fond tous les gouvèrnemens de la terre, depuis l'empereur chinois Hiao, & depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernièrés dissentions de Raguse & de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de Bossuet, évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Écriture sainte ?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par Titus & par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur David, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina Urie dès qu'il fut le maître ; & ce sage Salomon qui commença par assassiner Adonias son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on répète les fables d'Hérodote & de ſes ſemblables ſur les anciennes monarchies de l'Aſie, & ſur les républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une Didon, ſœur prétendue de Pigmalion, (qui ne ſont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage; que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, & de l'anneau de Gigès, & des oreilles de Smerdis, & du cheval de Darius qui fit ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les lois de Charondas, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye & la baleine de Jonas.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays & par celles de ſes voiſins : la leçon ſera longue; mais auſſi voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent : cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle?

A.

Que plus les lois de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable (1).

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS aſſez hardi pour me ſoutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent ſur le coliſée? les ſavetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs font-ils oublier Cicéron & Démoſthène? & enfin, Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eſt de même du reſte de l'Europe.

(1) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite ſi ſimplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée; & on continue à répéter que M. de Voltaire était un philoſophe ſuperficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand turc, & la malheureuſe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auſſi; mais ſongez que Paris, qui n'eſt que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amſterdam n'était qu'un marais, Madrid un déſert; & de la rive droite du Rhin juſqu'au golfe de Bothnie tout était ſauvage; les habitans de ces climats vivaient, comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe qu'il y ait aujourd'hui des philoſophes ſur le trône, à Berlin, en Suède, en Pologne, en Ruſſie, & que les découvertes de notre grand Newton ſoient devenues le catéchiſme de la nobleſſe de Moſcou & de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube (1) & du Manſanarès; la lumière eſt venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquième degré; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on ſoit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand Céſar deſcendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus?

---

(1) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impreſſion de cet ouvrage.

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie & l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades ; ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de Céſar : ils mangeront du pain d'avoine ; & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon ſéché au ſoleil, & pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes ; ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois ſchellings par livre ſur ſon champ & ſur ſon pré, & d'un ſchelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'eſt point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez ; quoi ! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un archevêque de Cantorbéri ? d'appeler un allemand tranſplanté chez vous, *votre majeſté ?* de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? ſans

compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun & mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la Forêt Noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de ſecours à la ſociété ſeront donc ceux qui ſuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui eſt un grand don de Dieu), ceux qui propoſeront des lois, ce qui eſt infiniment plus aiſé, ſeront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc, plus les arts ſeront cultivés & les propriétés aſſurées, plus la loi naturelle aura été en effet obſervée. Donc lorſque nous convenons de payer trois ſchellings en commun par livre ſterling, pour jouir plus ſûrement de

dix-sept autres schellings ; quand nous convenons de choisir un allemand, pour être, sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république ; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maison ; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c., nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but ; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort), que fait-il du matin au soir ? que de pervertir la loi naturelle, en étant inutile à lui-même & à tous les hommes.

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers-à-soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est-là l'homme naturel ; & le Brasilien tout nu est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas

encore atteint le complément de ſon eſpèce. C'eſt un oiſeau qui n'a ſes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans ſa fève, qui ne ſera papillon que dans quelques ſiècles. Il aura peut-être un jour des Newton & des Locke, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, ſuppoſé que les organes du Braſilien ſoient aſſez forts & aſſez ſouples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importent après tout le caractère d'un Braſilien & les ſentimens d'un Topinambou? Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eſt, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Des ſerfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſûreté des magaſins; des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela eſt de convention, comme vous voyez; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe

pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au hasard, elles jugent peut-être ainsi de nous; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux sur-tout qui me mettent en colère; c'est qu'on y vende des esclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique; il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri: mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il? ou pourquoi se laisse-t-il vendre? je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos soldats? n'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre? La seule différence entre le nègre & le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien

moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné; l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu - près le même; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa nègresse & ses négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille; mais ne dites pas que je suis un coquin (1).

---

(1) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de Voltaire : 1°. les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il résulte une lésion qui prouve qu'elle est l'ouvrage de la démence de l'un des contractans, ou de la violence & de la fraude de l'autre; 2°. un engagement est nul, par la même raison, toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée; 3°. quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre, à moins qu'il ne se fût vendu volontairement, & que cette permission fût une des clauses de la vente; l'esclavage ne serait donc alors légitime que dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre, est précisément ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave & celui d'un soldat. Les conditions

C.

Il me ſemble que Grotius, liv. II, chap. V, approuve fort l'eſclavage; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toujours sûr d'avoir du pain.

B.

Mais Monteſquieu regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer; il me dit: Brave anglais, ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail & d'oignons; il me lit les ſoirs Dom-Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à

---

de l'engagement du ſoldat ſont déterminées; ſon châtiment, s'il y manque, eſt réglé par une loi, & eſt infligé par le jugement d'un officier, qui eſt dans ce cas une eſpèce de magiſtrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puiſſance publique. Cet officier n'eſt pas juge & partie comme le maître à l'égard de ſon eſclave. Les ſoldats peuvent être réellement en certains pays dans une ſituation pareille à la ſervitude des nègres, & alors cet eſclavage eſt une violation du droit naturel; mais l'état de ſoldat n'eſt pas en lui-même un état d'eſclavage.

cela, s'il vous plaît ? Si je me rends à un espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Justinien (1).

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme, par exemple, les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit (2), & qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'*État présent de la Russie*, mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire (3). Voici ses propres mots : « Le czar a ordonné » que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son » golut ; mais seulement raad qui signifie *sujet*. Il est » vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel, car » il est encore aujourd'hui esclave ».

---

(1) Cela suppose qu'on a droit de tuer un homme qui se rend ; sans quoi, celui qui fait esclave un ennemi, au lieu de le tuer, est un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourse de bonne grace. Il vaut mieux faire un homme esclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler que d'assassiner ; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'en suit point qu'on ait sur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reste les décisions de M. *A* ne sont pas la véritable opinion de M. de Voltaire. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui se soucie fort peu des hommes assez lâches & assez imbécilles pour rester dans l'esclavage, & qui trouve fort bon qu'on le fasse esclave, s'il est assez faible pour préférer la vie à la liberté.

(2) Livre XV, chapitre VI. (3) Page 228.

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois, qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe, de main-morte dans son territoire: telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, si des évêques & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre sera signée par le grand turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait

percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve (1). Je suis avec mon cheval à peu près comme

(1) C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave qui, sans cela, deviendrait l'esclave d'un autre, que je traiterais avec humanité, à qui je rendrai la liberté lorsqu'il m'aura valu ce

Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre ; il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il ferait abfurde qu'il lui eût fait préfent de la faim & d'un eftomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et fi votre efclave vous eft inutile ?

A.

Je lui donnerai fa liberté, fans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'efclavage de l'efprit, comment le trouvez-vous ?

---

qu'il m'aura coûté, fi alors il eft encore en état de vivre de fon travail, & à qui je ferai une penfion, s'il a vieilli à mon fervice ? Je vois un efclave fur le marché, je lui dis : Mon ami, mes compatriotes font des coquins qui violent le droit naturel fans pudeur & fans remords. On va te vendre 1500 livres : je les ai ; mais je ne puis faire ce facrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'acheterai, tu travailleras pour moi, & je te nourrirai ; fi tu travailles mal, tu es un vaurien ; je te chafferai, & tu retomberas entre les mains dont tu fors ; fi je fuis un brutal ou un tyran, fi je te donne des coups de nerf de bœuf, fi je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre ; fie-toi à ma parole : je ne fais point le mal de fang froid. Veux-tu me fuivre ? mais cachons ce traité, on ne fouffre ici entre ton efpèce & la mienne, que les conventions qui font des crimes : celles qui feraient juftes font défendues. Ce difcours ferait celui d'un homme raifonnable ; mais celui qu'il aurait acheté ne ferait pas fon efclave.

A.

Qu'appelez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfans, comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime & barbare ; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécille, afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île, après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute, il faut punir le séditieux téméraire ; mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage ? J'aimerais

autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues; faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à Cicéron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne; je serais monté sur cet autel; &, le chapeau de Brutus sur la tête, & son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus; j'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon

dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral Blake. Envoyé par Cromwel pour signer un traité avec Jean de Bragance, roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit Blake, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs de tyranniser les ames, & de brûler les corps comme les Persans & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, & comme tous les hommes parleraient, s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain ?

C.

Vous me feriez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÈME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

PUISQUE vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement & sur la religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux polès de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par Jacques II & par son chancelier Jeffreys ; & milord de Kenterbury nous ferait donner le fouet à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Eh, vous n'y penſez-pas, monſieur *C*; ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc; ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jéſus à un roitelet d'Edeſſe, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, & les prophéties des ſibylles en acroſtiches, & le ſymbole des douze apôtres, & le teſtament des douze patriarches, & le livre d'Enoch, & cinq ou ſix apocalypſes, & de fauſſes conſtitutions apoſtoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préſerve de proſcrire cette liberté précieuſe; mais j'y veux du ménagement, comme dans la converſation des honnêtes gens; chacun y dit ſon avis, mais perſonne n'inſulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas auſſi qu'on inſulte la ſociété, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays eſt divine, (car c'eſt de quoi chaque nation ſe pique) cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous ſavez; comment des

caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple ; si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des Zoroastre & des Confutzée, le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nétoieraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant; quels sont donc ces préceptes de Zoroastre & de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point : « Ne fais pas aux hommes » ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît ».

Il dit : « Fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie » les injures & ne te souviens que des bienfaits ». Il fait un devoir de l'amitié & de l'humanité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites. « Quand tu seras en doute si une action est » bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire ».

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si, après cela, des docteurs persans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu & à la doctrine de la vertu des chimères fantastiques, des

apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges; des possessions, des scapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de Zoroastre & de Confutzée; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de la famille de ces deux grands hommes; s'ils ont disputé trois cents ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les détestables abus de la religion sophistique, a été le bienfaiteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés, ou ils sont morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison qu'on l'abolît au lieu de la réprimer; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des

naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi sont bons des théologiens? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundùm quid*, que Scipion & Caton sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique & sincatégorématique?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que « les parties irascibles & concupiscibles ne » sont pas parties de l'appetit intellectuel »? Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient.

Les théologiens ont long-temps recherché si Dieu peut être citrouille & scarabée; si, quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses

grelots & sa marotte en cérémonie; il se pavane, il décide; & c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richesses. Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la scie, sont inconnus.

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie, comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée (1).

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols; conservons l'utile & l'agréable, c'est-là tout l'homme; mais pour tout ce qui est dégoûtant & venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres (2). Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

---

(1) Espèce d'inquisition d'État établie en Angleterre sous Henri VIII, & détruite en 1641 sous Charles I[er].

(2) Les États-Unis de l'Amérique ont été plus loin; il n'y a chez eux aucune religion nationale: mais quelques-uns de ces États ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques; c'est leur dire de se réunir & de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverné, un prêtre

C.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grace, poëme didactique & un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre, à qui la grace de Dieu est refusée (quoique votre monarque se dise roi par la grace de Dieu, tout comme un autre), l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette île de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.....
Oui, nous sommes, seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons *clairs!* un français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaît d'être libres; en quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle?* Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collége de jésuites & scellée à Rome

---

ne doit avoir ni plus de priviléges ni moins de droit qu'un géomètre ou un métaphysicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'esprit que la nature lui a donné.

par un collége de cardinaux, a divisé toute la France, & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats? O le royaume fidèle!

Que l'Église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'Église gallicane; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Était-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Était-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poète est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les Gallicans envoient vingt mille livres sterlings à Rome toutes les années, & que les Anglicans, qui payaient autrefois le denier de Saint Pierre, étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on

analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers ? Il eſt temps que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du ſaint office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les États. Elle ſeule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de* Dieu : or les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de Dieu des idées abſurdes; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins; c'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues; c'eſt nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens diſent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu, pourquoi y croirons-nous ?

Mes amis, une fauſſe ſcience fait les athées; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité.

Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse ou jouer au piquet, que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarrassez; mais enfin de Groot ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, & même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince Eugène & le duc de Malborough l'eussent étudié, quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays? le droit de la paix, je le connais assez, c'est de tenir sa parole, & de laisser

tous les hommes jouir des droits de la nature: mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec les idées du juſte & de l'injuſte? avec cette bienveillance pour nos ſemblables, que nous prétendons être née avec nous? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête.

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte à commettre un ſi grand nombre de crimes en front de bandière, n'eſt pas ſi univerſel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs, nommés *quakers*, n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui ſont au-delà du Gange verſent très-rarement le ſang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaſpe furent bien ſurpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Pluſieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Eſpagnols vinrent les attaquer, l'Évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres,

égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les médecins rendent raison de la peste, des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste; il suffit souvent qu'un ministre d'État enragé ait mordu un autre ministre, pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais, quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'est emparée, la crainte & la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix; & la pitié, que la nature a mise dans nos cœurs comme un contre-poison contre l'héroïsme carnassier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres: je sais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un français qui pense profondément:

La loi de l'univers, est: *malheur aux vaincus*,

J'ai dompté un cheval ; si je suis sage, je le nourris bien ; je le caresse & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant ; car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois, & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs. Une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'est-à-dire, après la rapine ; & ces lois, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses lois ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer : s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en ſuis fâché; mais il n'y en a point d'autre que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres, penſent comme moi; & c'eſt pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ſes troupes, qu'il laiſſe tomber ſes fortifications en ruines, & qu'il paſſe ſon temps à lire Grotius, vous verrez ſi dans un an ou deux il n'aura pas perdu ſon royaume.

C.

Ce ſera une grande injuſtice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela?

A.

Aucun, ſinon de ſe mettre en état d'être auſſi injuſte que ſes voiſins. Alors l'ambition eſt contenue par l'ambition; alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne ſe déchirent que lorſqu'ils ont à diſputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains, ces grands légiſlateurs!

A.

Ils faiſaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens aſſujettiſſent leurs eſclaves à la règle; mais, quand ils combattaient pour réduire les nations en eſclavage,

leur loi était leur épée. Voyez le grand César, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple; ensuite, quand toute la nation est bien apprivoisée; viennent les lois & les beaux règlemens; on bâtit des cirques, des amphithéâtres; on élève des aqueducs; on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on observe : par exemple, on fait une trève de quelques jours pour enterrer ses morts; on stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit; on accorde une capitulation à une ville assiégée; on lui permet de racheter ses cloches; on n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce sont-là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement? La guerre ne les a pas dictées; elles se font entendre malgré la guerre; & sans cela les trois-quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossemens.

Si deux plaideurs acharnés, & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appelerez-vous

cet accord une *loi du barreau ?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour ; s'ils font grace pour qu'on la leur faſſe, direz-vous que c'eſt-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt, malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre ; le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce ; cela me paraît contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi ! lorſque le pape Alexandre VI, & ſon infame fils Borgia, pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres !

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui faiſaient la guerre ? ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement que l'un des deux n'ait pas tort; & il est absurde & barbare que des nations périssent, parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au duc d'Anjou, & avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différent.

C.

Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation espagnole disait : Nous voulons le duc d'Anjou; le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament; nous y avons souscrit; nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage ?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés, n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hasard, le mélange de bons & de mauvais succès, les intrigues, la lassitude, ont éteint cet incendie, que d'autres hasards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance, avaient allumé. La guerre est comme le mont Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, descendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix est pire; les renards, les oiseaux de proie les dévorent; les chasseurs les tuent; les cuisiniers les rotissent; & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, & se soucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur, c'est la destinée.

Vos moraliſtes ſont très-bien de crier toujours : « Miſérables mortels, ſoyez juſtes & bienfaiſans ; » cultivez la terre & ne l'enſanglantez pas. Princes, » n'allez pas dévaſter l'héritage d'autrui, de peur » qu'on ne vous tue dans le vôtre ; reſtez chez vous, » pauvres gentillâtres, rétabliſſez votre maſure ; tirez » de vos fonds le double de ce que vous en tiriez ; » entourez vos champs de haies vives ; plantez des » mûriers ; que vos ſœurs vous faſſent des bas de » ſoie ; améliorez vos vignes ; & ſi des peuples voi- » ſins veulent venir boire votre vin malgré vous, » défendez-vous avec courage ; mais n'allez pas ven- » dre votre ſang à des princes qui ne vous connaiſſent » pas, qui ne jetteront jamais ſur vous un coup d'œil, » & qui vous traitent comme des chiens de chaſſe » qu'on mène contre le ſanglier, & qu'on laiſſe enſuite » mourir dans un chenil ».

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de huſſards.

Pour les autres moraliſtes à gages, que l'on nomme *prédicateurs* ; ils n'ont jamais ſeulement oſé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits ſenſuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématiſent l'amour, & au ſortir de la chaire où ils ont crié, geſticulé & ſué, ils ſe font eſſuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des myſtères dont ils n'ont pas la plus légère idée : mais ils ſe gardent bien de décrier la guerre qui réunit tout ce

que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes; tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées; tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire, ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre; & leurs confrères chantent, pour de l'argent, des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

B.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant Bourdaloue, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux Massillon, en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait, à la vérité, quelques vœux pour la paix; mais il permet l'ambition. « Ce desir, dit-il, de voir vos services récompensés, s'il est modéré, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée ». Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de Catinat. « O mon Dieu, faites-le précéder toujours de la victoire & de la mort; répandez sur ses ennemis les esprits de terreur & de vertige ». J'ignore si la victoire peut précéder un régiment, & si Dieu répand des esprits de vertige; mais je sais que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux cuirassiers

de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne ſavait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit, avec édification, les prières humaines dont leurs pſeaumes ſont remplis. Il n'eſt queſtion que de mettre l'épée divine ſur ſa cuiſſe, d'éventrer les femmes, d'écraſer les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ſes campagnes, il devint l'ange exterminé; & les Juifs, pour prix de leurs pſeaumes, furent toujours vaincus & eſclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un Aaron, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, juſqu'au prédicant Jurieu, prophète d'Amſterdam. Les négocians de cette ville, auſſi ſenſés que ce pauvre garçon était fou, le laiſſaient dire, & vendaient leur girofle & leur canelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous faiſons point tuer au haſard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

Et du droit de la perfidie, qu'en dirons-nous?

A.

Comment, par Saint George! je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien?

B.

Je le trouve par-tout. La première chose que fait Moïse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert? Cette perfidie n'est, à la vérité, accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très-renommées. Celles du patriarche Jacob, envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David qui, s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages, qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet, & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet Saül. Vive sur-tout sa perfidie envers le

bon homme Uriah ! Vive celle du ſage Salomon, inſpiré de Dieu, qui fit maſſacrer ſon frère Adonias après avoir juré de lui conſerver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de Clovis, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſur-tout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un Renomer, roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnaie ; mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre humain ; car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis & ſes pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je ſouhaiterais, pour l'édification du genre humain, qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de

papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et, puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux; on y est maître du moins de feindre des exemples de vertu: mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque, s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais, puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman, au livre XX, Adraste, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dioscore se réfugie chez les princes grecs, &, n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque, inspiré par Minerve, leur persuade de ne point écouter Dioscore, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi Adraste. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve, C'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'Adraste ressemble en tout à David,

qui jouiſſait de la femme en faiſant mourir le mari! L'onctueux auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de Dioſcore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. Dioſcore était fort vindicatif, à ce que je vois, mais Télémaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſerais bien embarraſſé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois; de Louis XI *le très-chrétien*, ou de Ferdinand *le catholique*; &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'État?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites, que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières, qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiècle.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien ; & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demandez cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un faiſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, & même dans trois cent mille ? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler des lois fondamentales; mais y en a-t il?

A.

Oui, il y a celle d'être juste; & jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lisais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des végétaux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris, nommé Louis d'Orléans, qui plaidait beaucoup contre Henri IV pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les lois fondamentales du royaume de France: « La loi fondamentale des Hébreux était » que les lépreux ne pouvaient régner. Henri IV est » hérétique, donc il est lépreux, donc il ne peut » être roi de France par la loi fondamentale de l'Église. » La loi veut qu'un roi de France soit chrétien comme » mâle. Qui ne tient la foi catholique, apostolique » & romaine n'est point chrétien, & ne croit point » en Dieu. Il ne peut pas plus être roi de France que » le plus grand faquin du monde, &c «.

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui ne

croit point au pape ne croit point en Dieu, mais cela n'eſt pas abſolument ſi vrai dans le reſte de la terre; il y faut mettre quelque petite reſtriction : & il me ſemble qu'à tout prendre, maître Louis d'Orléans, avocat au parlement de Paris, ne raiſonnait pas tout à fait auſſi bien que Cicéron & Démoſthène.

B.

Mon plaiſir ſerait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du ſaint Empire romain, s'il prenait un jour fantaiſie aux électeurs de choiſir un céſar proteſtant, dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eſt arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a ſept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait ſept branches.

N'eſt-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi eſt inaliénable? & cependant n'eſt-il pas preſque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là ſont établis ſur du ſable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne ſont, comme tous les autres, que des lois de convention, d'anciens uſages, d'anciens préjugés qui changent ſelon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Eſpagne demeuraſſent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres; mais

aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas ? Quand François I manqua de parole à Charles-Quint, son vainqueur ; quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables ; mais si Charles-Quint était venu lui faire des représentations contraires, à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations : c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui règnait sur une lieue de pays, ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur, puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie ; puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du capitole, qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien eſpérer que la choſe arrivera quelque jour. Ce ſera un beau ſpectacle pour nos petits-enfans.

A.

Plût à Dieu que les grands-pères en euſſent la joie ! c'eſt de toutes les révolutions la plus aiſée à faire ; & cependant perſonne n'y penſe.

B.

C'eſt que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eſt d'être ſots & poltrons. Les rats romains n'en ſavent pas encore aſſez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne ſoit point vexé par un tyran ſubalterne ; qu'on ne puiſſe empriſonner un citoyen ſans lui faire incontinent ſon procès devant ſes juges naturels qui décident entre lui & ſon perſécuteur ; qu'on ne prenne à perſonne ſon pré & ſa vigne ſous prétexte du bien public, ſans le dédommager amplement ; que les prêtres enſeignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer ſur eux en s'engraiſſant de leur ſubſtance ; que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre humain eſt prêt à ſigner tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Que tout État doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les États, soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces États ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre roi Jean à genoux devant lui, & qui en reçut foi & hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome, Innocent III, vice-dieu, serviteur des serviteurs de Dieu, le 15 mai, veille de l'Ascension 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh, mon Dieu, monsieur *C*, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que

l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le vice-dieu Stephanus ôta le royaume de France à Chilpéricus pour le donner à son principal domestique Pipinius, comme le dit Eginhard lui-même, si les écrits de cet Eginhard n'ont pas été falsifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le vice-dieu Sylvestre donna la Hongrie au duc Etienne, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme Gizele qui avait beaucoup de visions.

Le vice-dieu Innocent IV, en 1247, donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé Haquin, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les rois de Castille, d'Aragon & de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu ? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non-seulement, vous dis-je, le serviteur des serviteurs de Dieu a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception ; mais il en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples ; on lui en fait un hommage-lige depuis sept

cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; & de qui? juste ciel!

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le savait: cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner: mais lorsque enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens; on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs;

l'autre moitié, qui lui baiſe encore les pieds, lui lie les mains; du moins c'eſt ainſi que je l'ai lu dans une hiſtoire qui, quoique contemporaine, eſt vraie & philoſophique. Je ſuis sûr que ſi demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il poſsède d'être homme-lige du pape, d'être le ſerviteur du ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en eſt en droit; car ce n'eſt pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands pour colorer leurs uſurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, ſe firent oblats de la ſainte Egliſe, le roi des deux Siciles, qui deſcend de Hugues-Capet en ligne droite, & non de ces normands, n'eſt nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Ruſſie. On ne paiera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permiſſion d'épouſer ſa couſine ou ſa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregiſtreront cet édit ſans remontrances.

On ne connaît pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les jéſuites de tant d'États catholiques, aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai: il couvrait de ſes bras mille provinces,

& portait sa tête dans le ciel. J'ai passé, & il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines, ils disparaîtront de la surface de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes ; mais j'ai tant d'aversion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des processions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie ; je veux que chaque État soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles, ensuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? à cinq ou six oculistes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui ; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

De la meilleure législation.

C.

De tous les États, quel est celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la jurisprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers ?

A.

C'eſt mon pays, ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare : nous avons aboli la torture contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de ſauver un coupable robuſte, a fini avec notre infame chancelier Jeffreys, qui employait avec joie cet uſage infernal ſous le roi Jacques II.

Chaque accuſé eſt jugé par ſes pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré, & non ſur la ſentence arbitraire des juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Étendre un homme ſur une croix de S. André, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de carroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encore le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point les tourmens à la mort. On ne refuſe point, comme ailleurs, un conſeil à l'accuſé ; on ne met point un témoin, qui a porté trop légèrement ſon témoignage, dans la néceſſité de mentir, en le

puniſſant s'il ſe rétracte ; on ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs ; la procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, auſſi ſotte qu'abominable, eſt indigne de nous.

Dans le civil, c'eſt encore la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interpréter ; ce ſerait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente, alors on ſe pourvoit *à la cour d'équité*, pardevant le chancelier & ſes aſſeſſeurs ; & s'il s'agit d'une choſe importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'eſt-à-dire, dans les états de la nation aſſemblés.

Les plaideurs ne ſollicitent jamais leurs juges ; ce ſerait leur dire, je veux vous ſéduire. Un juge qui recevrait une viſite d'un plaideur ſerait déshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Auſſi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magiſtrat comme une métairie : ſi des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une

charge de conſeiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de préſident qu'on nomme *à mortier*; preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des conſeillers d'État; mais pour être conſeiller d'État, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parens d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous ſommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre île auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent: ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique: nous avons des querelles; mais nous béniſſons

béniſſons toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage : mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais, croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

On dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus : cela eſt-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées : moitié malheur & moitié fortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau temps pendant l'année. C'eſt ce qui a fait

imaginer les deux tonneaux de Jupiter & la secte des manichéens.

A.

Pardieu si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde, que dans un voyage que je fis à Paris, en 1751, on appelait comme d'abus six fois par semaine pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement.*

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la constitution de ce monde?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de manger?

C.

Ah! pardonnez-moi; nous nous faisions autrefois la guerre pour nous manger; mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans, si vous retranchez le temps perdu du sommeil & le temps que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair & net; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence, & que

vous retranchez encore les tourmens du corps, &
chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reste pas
is ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas
mois pour les autres. N'est-ce pas-là un abus into-
able (1)?

A.

Eh que diable en conclurez-vous? ordonnerez-
us que la nature soit autrement faite qu'elle ne
st?

B.

Je le desirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger votre vie.

C.

Laissons-là les pas de clerc qu'a fait la nature; les
fans formés dans la matrice pour y périr souvent
pour donner la mort à leur mère; la source de la
e empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou
cheville de l'Amérique en Europe; la petite vérole
i décime le genre humain; la peste toujours subsis-
nte en Afrique; les poisons dont la terre est cou-
rte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément,
ndis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des
ines incroyables. Ne parlons que des abus que nous
ons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée;

---

(1) Voyez l'*Homme aux quarante écus*, tome II des
omans.

car, ſans compter l'art d'aſſaſſiner régulièrement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le bled & qui préparent la laine; l'art d'accumuler tous les tréſors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou ſix cents perſonnes; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'Ancre, un maréchal de Marillac, un duc de Sommerſet, une Marie Suart; l'uſage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ſes aſſociés, quand il ne peut avoir eu d'aſſociés; les bûchers allumés, les poignards aiguiſés, les échafauds dreſſés pour des argumens en *baralipton*; la moitié d'une nation occupée ſans ceſſe à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'Eſdras ſi je voulais faire écrire nos abus ſous ma dictée.

A.

Tout cela eſt vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles ſont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'Alexandre VI, de la Saint-Barthélemi & de Cromwell?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les appaiſe.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A PROPOS, M. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

M. *B*, ma fantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peu ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle : or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes ; elles ſont ſans conſéquence. Ce ſont des ſonges que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous penſons tous trois dans le fond, en l'an de grace 1760, que, depuis la création du monde qui fut fait de rien, juſqu'au déluge univerſel fait avec de l'eau créée exprès, il ſe paſſa 1656 ans ſelon la Vulgate, 2309 ans ſelon le texte ſamaritain, & 2262 ans ſelon la traduction miraculeuſe que nous appelons des *Septantes*. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam & Ève, notre père &

notre mère, Abel, Caïn, Seth, n'aient été connus de perſonne au monde que de la petite horde juive qui tint le cas ſecret juſqu'à ce que les juifs d'Alexandrie s'aviſaſſent, ſous le premier & le ſecond Ptolomée, de traduire fort mal en grec leurs rapſodies abſolument inconnues juſque-là au reſte de la terre.

Il eſt plaiſant que nos titres de famille ne ſoient demeurés en dépôt que dans une ſeule branche de notre maiſon, & encore chez la plus mépriſée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perſans, les Égyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Ève.

B.

Il y a bien pis: c'eſt que Sanchoniathon, qui vivait inconteſtablement avant le temps où l'on place Moïſe, & qui a fait une genèſe à ſa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam ni de cette Ève. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que Sanchoniathon vivait avant l'époque de Moïſe?

B.

C'eſt que, s'il avait été du temps de Moïſe, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays: les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt

dit expreſſément que Caleb s'empara de la ville des lettres (1), nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appelé depuis *Dahir*. Certainement Sanchoniathon aurait parlé de Moïſe s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de Moſé ou Moïſe, comme les dix plaies d'Égypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence; Sanchoniathon ne dit mot de ces prodiges de Gargantua : donc il n'en ſavait rien : donc il était antérieur à Moïſe ainſi que Job qui n'en parle pas. Euſèbe, ſon abréviateur, qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux, qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier Dieu. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'Adonaï des Sidoniens, le nom de Jeovah ou Ioa des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs

---

(1) Juges, chap. Ier, v. 11.

ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée ſont les ſeules choſes qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces poliſſons chez qui les noms de *géométrie* & d'*aſtronomie* furent toujours abſolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent eſclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'eſt-là qu'ils connurent les noms des anges & même le nom d'Iſraël, comme ce transfuge juif Flavien Joſephe l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une genèſe antérieure à celle des Juifs & toute différente?

A.

Cela eſt inconteſtable. Voyez le Shaſta & le Veidam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Perſans, le Thaut ou *Mercure triſmégiſte* des Égyptiens; Adam leur eſt auſſi inconnu que le ſont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! cela eſt bien triſte. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A.

Ils compteront comme il leur plaira; les *étrennes mignonnes* ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. *A* eſt pré-adamite?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et fur quoi fondez-vous votre belle hypothèfe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne fais fi nous avons raifonné jufqu'ici bien ou mal ; mais je fais que nous avons raifonné, & que nous fommes tous les trois des êtres intelligens : or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, infenfible : il y a certainement quelques différence entre les idées de Newton & des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous difons qu'il y a un bon machinifte, & que ce machinifte a un excellent entendement. Le monde eft affurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part qu'elle foit. Cet argument eft vieux & n'en eft pas plus mauvais.

Tous les corps vivans font compofés de leviers, de poulies qui agiffent fuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroftatique font perpétuellement circuler ; & quand on fonge que tous ces êtres ont du fentiment qui n'a aucun rapport à leur organifation, on eft accablé de furprife.

Le mouvement des aftres, celui de notre petite terre autour du foleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaiffait pas une de ces lois, le

chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler Dieu l'*éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères grecs furent, sans contredit, platoniciens : mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde : Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant

abſtraction de tout le reſte ; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre haſards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne ; il n'y aura que ſept cent vingt haſards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept cent vingt jets, le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſecondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des haſards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement, donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C ; cette ſuppoſition me

paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons ; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre (1).

Encore une fois Spinosa lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où Spinosa n'a pas osé descendre? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de sa distance est à la racine cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinosa n'en disait point : il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice

(1) Nous sommes encore trop peu au fait des choses de ce monde, pour appliquer le calcul des probabilités à cette question, & l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas soupçonnées.

répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée sont l'effet d'un coup de dés.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spleen*, mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment, en admettant un Dieu, pouvez-vous soutenir par hypothèse que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi, du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, & nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle saute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donné cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien, puisqu'elles existent aujourd'hui, &

qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte, pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit; il existe nécessairement; donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence, car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant; donc il a toujours agi; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même; donc quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité, & toutes les combinaisons sont parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Être a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes seraient impossibles?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits : or une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejetté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnée, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition? Il est très-possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire absolument qu'il n'a eu ni raison, ni bonté, ni puissance; or c'est ce qu'on ne peut dire : donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exiſte pas? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de ſirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire; & je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-deſſus des autres; & nous avons néceſſairement un des plus méchans lots. Cette imagination eſt belle, mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, en un mot du grand Être, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte.

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Être n'a donc pas été libre?

A.

Être libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

B.

En conſcience, êtes-vous bien sûr de votre ſyſtême?

A.

Moi! je ne ſuis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Être intelligent, une puiſſance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain, après-demain je la nie; & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes? que Deſcartes fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, Leibnitz riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. Telliamed riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais Needham qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtêmes il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très-aiſe d'avoir trouvé un vieux philoſophe anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement en Dieu: cela eſt très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en Dieu, & je crois beaucoup plus que les universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays; car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans; & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus; mais-là, mettez la main sur la conscience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & punisseur, qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argille sous les mains du potier?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes? Je ne sais rien de si injuste: or l'éternelle & suprême intelligence doit être juste; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse, & je ne m'en soucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en Dieu, & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en sais rien par moi-même; mais encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument; quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel, ou qu'il soit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons Dieu, soyons justes & bienfaisans; voilà l'essentiel; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre humain, & que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand Être.

XXI.

LE PHILOSOPHE ET LA NATURE.

LE PHILOSOPHE.

Qui es-tu, Nature? je vis dans toi, il y cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient Isis; ils me mirent un grand voile sur la tête, & ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, assigner les lois du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante? es-tu toujours passive? tes élémens se sont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grace, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne; & tout est arrangé chez moi selon les lois mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puiſque ton grand tout ne ſait pas les mathématiques, & que tes lois ſont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence ſuprême qui préſide à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raiſon; je ſuis eau, terre, feu, atmoſphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je ſens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne; je ſens cette puiſſance inviſible; je ne puis la connaître: pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, ſavoir ce que je ne ſais pas?

LE PHILOSOPHE.

Nous ſommes curieux. Je voudrais ſavoir comment étant ſi brute dans tes montagnes, dans tes déſerts, dans tes mers, tu parais pourtant ſi induſtrieuſe dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te diſe la vérité? c'eſt qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas; on m'appelle nature & je ſuis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi! la nature ne ſerait que l'art?

LA NATURE.

Oui, ſans doute. Ne ſais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu

trouves si brutes ? ne sais-tu pas que toutes ces eaux gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des lois immuables ; que ces montagnes qui couronnent la terre sont les immenses réservoirs des neiges éternelles qui produisent sans cesse ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, sans lesquels mon genre animal & mon genre végétal périraient ? Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de blé, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il est vrai. Plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand être bien puissant & bien industrieux, qui se cache & qui te fait paraître. Tous les raisonneurs depuis Thalès, & probablement long-temps avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi ; ils ont dit : je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous ressemblons tous à Ixion ; il croyait embrasser Junon, & il ne jouissait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puisque je suis tout ce qui est, comment un être tel que toi, une si petite partie de moi-même pourrait-elle me saisir ? contentez-vous, atomes mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens sur mon sein, & de mourir sans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

a chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, quoi il y a quelque chose ?

LA NATURE.

te répondrai ce que je réponds depuis tant de s à tous ceux qui m'interrogent sur les premiers ipes ; *je n'en sais rien.*

LE PHILOSOPHE.

néant vaudrait-il mieux que cette multitude tences faites pour être continuellement dissoutes, foule d'animaux nés & reproduits pour en dévo- 'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres bles formés pour tant de sensations douloureuses; autre foule d'intelligences qui si rarement en- nt raison, à quoi bon tout cela, nature ?

LA NATURE.

h ! vas interroger celui qui m'a faite.

XXII.

OSMIN ET SÉLIM.

OSMIN.

dites-vous pas que tout est nécessaire ?

SÉLIM.

tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait que a aurait fait des choses inutiles.

OSMIM.

'est-à-dire, qu'il était nécessaire à la nature ne qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

SÉLIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne, il y a des gens qui penſent autrement; je ne les entends point, peut être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SÉLIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre; il eſt néceſſaire à un indien d'avoir du riz, à un anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un ruſſe, & une étoffe de gaze à un africain; tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaiement pieds nus: je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SÉLIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires.

SÉLIM.

C'est que les lois générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monstres ; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes, qui servent à les faire vivre en société ?

SÉLIM.

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & par-tout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, & les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre humain ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tous lieux ?

SÉLIM.

Oui, sans cela, elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainſi une créance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire à cette eſpèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en ſociété & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriel.

SÉLIM.

Rien n'eſt plus évident; il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eût pu remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde; il n'était point du tout néceſſaire à l'eſpèce humaine de croire à l'Alcoran : le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté en tous lieux. Dieu, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion muſulmane. Cette ſecte n'eſt donc que comme les lois poſitives qui changent ſelon les temps & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyſiciens qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

La ſecte muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puiſqu'elle exiſte, Dieu l'a permiſe ?

SÉLIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit rempli de ſottiſes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eſt pas à dire que les hommes ſoient tous eſſentiellement faits

pour être fots & malheureux, il permet que quelques hommes foient mangés par les ferpens; mais on ne peut pas dire : Dieu a fait l'homme pour être mangé par des ferpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en difant Dieu permet? rien peut-il arriver fans fes ordres? permettre, vouloir, & faire n'eft-ce pas pour lui la même chofe?

SÉLIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eft agir contre la juftice divine, c'eft défobéir à Dieu. Or Dieu ne peut défobéir à lui-même; il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SÉLIM.

Il y a des gens qui le favent, mais ce n'eft pas moi; tout ce que je fais bien, c'eft que l'Alcoran eft ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'affez bonnes chofes; certainement l'Alcoran n'était point néceffaire à l'homme : je m'en tiens-là; je vois clairement ce qui eft faux, & je connais très-peu ce qui eft vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'inftruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SÉLIM.

N'eft-ce pas beaucoup de connaître les gens qui

vous trompent, & les erreurs groſſières & dangereuſes qu'ils vous débitent ?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SÉLIM.

Je ne ſuis point médecin, & vous n'êtes point malade; mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette, ſi je vous diſais : Défiez-vous de toutes les inventions des charlatans; adorez Dieu; ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

XXIII.

LE PAPISTE ET LE TRÉSORIER.

LE PAPISTE.

MONSEIGNEUR a dans ſa principauté, des luthériens, des calviniſtes, des quakers, des anabaptiſtes & même des juifs; & vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE TRÉSORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'induſtrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ferait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces meſſieurs;

mais enfin ils ne croient pas que Jésus-Christ soit fils de Dieu.

LE TRÉSORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu, & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des juifs sur qui vous placez votre argent à six pour cent. Saint Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de Jésus-Christ; il l'appelle franchement *un homme :* la mort, dit-il, est entrée dans le monde par le péché d'un seul homme. . . . . le don de Dieu s'est répandu par la grace d'un seul homme qui est Jésus (1). Et ailleurs : Vous êtes à Jésus & Jésus est à Dieu. . . . Tous vos premiers pères de l'Église ont pensé comme Saint Paul : il est évident que, pendant trois cents ans, Jésus s'est contenté de son humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

LE PAPISTE.

Mais, monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRÉSORIER.

Ni moi non plus : soyez damné à jamais si vous voulez; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner

---

(1) Epist. ad Rom. chap. V, v. 12-15, & jusqu'à la fin.

à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuses, n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps que les saducéens ; ils disent que nous sommes tous anthropophages ; que les particules qui composaient votre grand-père & votre bisaïeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'atmosphère, sont devenues carottes & asperges, & qu'il est impossible que vous n'ayiez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRÉSORIER.

Soit : mes petits-enfans en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des États de monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les unitaires. Ressuscitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires ressuscitent ou non, pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, monsieur, du péché originel qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot ; que l'évêque d'Hippone, Saint Augustin, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par Saint Paul.

LE TRÉSORIER.

Ma foi si le Pentateuque n'en a point parlé, ce

t pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un
t mot du péché originel dans l'ancien Testament,
me vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres
ſes? Je n'entends rien à ces ſubtilités. Mon mé-
eſt de vous payer régulièrement vos gages quand
de l'argent.....

XXIV.

I PRÊTRE ET UN ENCYCLOPÉDISTE.

LE PRÊTRE.

ı bien, malheureux, juſqu'à quand voulez-vous
c outrager la religion, & décrier ſes miniſtres ?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

e n'outrage point la religion que je profeſſe & que
eſpecte ; je me tais ſur ſes miniſtres, & je ne com-
ıds point ce qui peut allumer ainſi votre bile &
tirer ces injures.
De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces queſ-
is ? quelle eſt votre miſſion ?

LE PRÊTRE.

Quelle eſt ma miſſion ? la piété, le zèle, la charité
étienne. Vous triompheriez bientôt, meſſieurs les
ées, s'il ne ſe trouvait pas encore des hommes reli-
ıx qui ont le courage de s'oppoſer à vos pernicieux
ſeins ; je me ſuis ligué avec deux prêtres comme
i pour ſoutenir les autels que vous voulez renver-
. Tous trois pleins de l'amour de Dieu & de
ancement de ſon règne ; nous avons déclaré une

guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui discutent, qui approfondissent, qui raisonnent, qui écrivent, & sur-tout aux encyclopédistes.

Nous faisons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous examinons ensuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieuse & criminelle, & lorsqu'elle nous paraît innocente, nous disons que la chose est impossible, puisqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable, & rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature? A quel titre osez-vous sonder les cœurs & faire la confession de foi des auteurs qui vous déplaisent? pensez-vous qu'abusant de votre caractère, & sous le prétexte trivial & spécieux de défendre la religion, que personne ne songe à attaquer, dont les fondemens sont inébranlables, & qui est sous la protection des lois & du gouvernement, vous puissiez établir une inquisition, & que l'on souffre une pareille témérité?

LE PRÊTRE.

Une inquisition! Ah! s'il y en avait une en France, vous seriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en désespère pas; le pape qui occupe si glorieusement

glorieusement la chaire de Saint Pierre, vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites, auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gênes, & depuis son arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontens s'est bien ranimé : tout cela me donne de grandes espérances, & si son prédécesseur avait pensé comme lui, nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police? ne s'est-elle pas déclarée assez hautement en proscrivant l'Encyclopédie, ce depôt d'hérésies & de schismes, ce recueil d'impiétés & de blasphêmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion & contre l'autorité? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale? Les conclusions du procureur général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque? les discours académiques, qui sont lus du roi & de tout l'univers, ne sont-ils pas des déclamations contre vous? Et vous comptez encore sur la police! tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traînés à la grève, & précipité de-là dans le feu éternel qui est préparé au diable & à ses anges.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà une terrible déclaration; & je ne m'attendais

pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inséré quelques articles sur les arts, de travailler pour la grève & pour l'enfer.

La police en effet a supprimé l'Encyclopédie; peut-être y avait-il des choses qui n'étaient pas de l'essence d'un dictionnaire, & qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre; mais je réponds que les estimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, & n'ont cherché que la vérité: si quelquefois elle leur a échappé, c'est qu'il est dans la nature humaine de se tromper; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reste toujours debout, & triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais; cette nation sage & éclairée a livré les questions les plus délicates à la discussion & à l'examen. M. Hume, ce fameux sceptique, est aussi honoré parmi eux que l'homme le plus soumis à la foi; vous savez aussi-bien que moi qu'elle est un don de Dieu, & qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y suppléer par la conviction qui résulte de l'examen. Nos magistrats, dont la religion surprise s'est alarmée trop légèrement, rendront justice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation, en instruisant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage, qu'ils seront forcés de se rendre à ce cri général.

LE PRÊTRE.

Vous nous citez sans cesse les Anglais, & c'est le mot de ralliement des philosophes; vous avez pris à

tâche de louer cette nation féroce, impie & hérétique ; vous voudriez avoir comme eux le privilège d'examiner, de penser par vous-même, & arracher aux eccléſiaſtiques le droit immémorial de penſer pour vous, & de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui ſont nos ennemis de toute éternité, qui déſolent nos colonies, & qui ruinent notre commerce ; vous ne vous contentez donc pas d'être infidèles à la religion, vous l'êtes encore à l'État ! Le miniſtère aura peut-être la faibleſſe de fermer les yeux ſur votre trahiſon, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de diſcours à l'académie qui ne ſoit une ſatyre des philoſophes anglais, & l'on n'adoptera dans le conſeil de Verſailles aucune des maximes de celui de Kenſington.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Ce ſera bien fait; mais c'eſt aſſez parler des Anglais ; & pour abréger notre converſation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédiſtes ? avez-vous lu leur ouvrage avec attention ?

LE PRÊTRE.

Non aſſurément, je ne ſuis pas aſſez ſcélérat pour avoir ſouillé mon eſprit de la lecture d'un ouvrage auſſi profane ? je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal, & de faire imprimer toutes les ſemaines que c'eſt le livre le plus dangereux qui ait jamais été compoſé.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Votre projet eſt très-ſenſé, aſſurément ; mais ne ſerait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidèles, & peut-être intéreſſés ?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux ?

LE PRÊTRE.

A tous égards ; la théologie n'eſt point celle de la ſorbonne ; la morale n'eſt point celle des jéſuites ; la médecine n'eſt point celle de la faculté de Paris ; l'art militaire eſt compoſé ſur des mémoires pruſſiens ; la marine & le commerce ſur des mémoires anglais : en un mot, tout eſt déteſtable.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà qui eſt raiſonner à la fin ; & ſi vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre diſpute aurait été plutôt terminée.

LE PRÊTRE.

Je vois que ſi je diſais encore un mot, vous abjureriez la philoſophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, & qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui ſont dupes de vos ſimagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion & ſes miniſtres reſtent, & la rétractation périt. Il faut que vous ſoyez toute votre vie un objet de ſcandale, que vous mouriez dans l'impénitence, & que vous ſoyez damnés éternellement. Je ne veux plus

de commerce avec vous, & je vous déclare que l'ouvrage eſt abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-ſeulement le ſupprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, & que vous êtes des athées, des déiſtes, des ſociniens, des ariens, des ſémi-pélagiens, des manichéens, &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuſe affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganiſme, aux dépens des modernes qui ſont éclairés du flambeau de la révélation? N'avez-vous pas pouſſé l'impiété juſqu'à comparer le ſiècle idolâtre d'Auguſte au ſiècle chrétien de Louis XIV?

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition & de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laiſſer réfroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adverſaires dont je vous recommande la converſion, puiſque vous avez dédaigné la mienne.

XXV.

UN PRÊTRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

LE PRÊTRE.

Entrez, entrez, monſieur; vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit en parlant de controverſe que ma bile s'eſt allumée;

je ne ſonge plus ni à Calvin ni à Luther : ce n'eſt plus contre les réformateurs que je veux écrire ; ce ne ſera plus le mot d'hérétique que je ferai réſonner dans mes écrits & dans mes ſermons. Je veux pourſuivre les philoſophes, les encyclopédiſtes, & voilà les vrais ſchiſmatiques. Il faut que nous oubliions tous nos démêlés, que nous nous paſſions mutuellement nos dogmes & notre doctrine, & que nous nous réuniſſions contre cette engeance pernicieuſe qui a voulu nous détruire : car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les eccléſiaſtiques, à toutes les religions ; ils prétendent établir l'empire de la raiſon : & nous reſterions tranquilles dans ce danger!

LE MINISTRE.

Monſieur, je loue infiniment le deſſein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière ; il faut s'y prendre plus doucement, & par-là plus ſûrement : preſque toujours on ſe nuit à ſoi-même en pourſuivant ſon ennemi avec trop de paſſion & d'acharnement. Je ſais bien auſſi qu'il ne faut pas trop raiſonner, & que ces gens-là ſont aſſez ſubtils pour en impoſer à ceux qui examinent ; mais il faut décrier les auteurs, & alors l'ouvrage perd certainement ſon crédit. Il faut adroitement empoiſonner leur conduite ; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer ſur leurs vices ; il faut préſenter leurs actions ſous un jour odieux, en feignant de les diſculper ; ſi les faits nous manquent, il faut en ſuppoſer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'eſt

par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion & de la piété, & que nous préviendrons les maux & les ſcandales que les philoſophes cauſeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRÊTRE.

Voilà qu'on vous ſurprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a ſéparé de nous, & qui s'oppoſe aux progrès de votre religion. Ah! ſi, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres, & l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'eſt bien ralenti, & que ſi nous n'avions pas les billets de confeſſion, on ne diſtinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laiſſez faire les janſéniſtes & les auteurs du journal chrétien.

LE MINISTRE.

Il eſt vrai que nos idées ſont différentes ſur les moyens d'étendre la foi, mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez, & le ſupplice de Servet doit exciter votre admiration & votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle, mais je réponds de moi & de mes confrères; & ſi l'autorité ſéculière voulait ſeconder le zèle eccléſiaſtique, nous offririons de bon cœur ſur le même bûcher un ſacrifice à Dieu, dont l'odeur lui ſerait certainement bien agréable.

LE PRÊTRE.

Je ſuis enchanté de ce que vous me dites, & je vois que nous ne différons que par la conduite, & non par les intentions. Puiſque nous penſons de même, exterminons donc les philoſophes, tout eſt permis contre eux; ſuppoſons-leur des crimes, des blaſphêmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion & de l'autorité : excitons les magiſtrats à les punir, en y intéreſſant leur ſalut; & s'ils ſe refuſent à nos pieux deſſeins, flétriſſons les encyclopédiſtes dans nos écrits, anathématiſons-les dans la chaire, & pourſuivons-les ſans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, & je crois même que notre union ſecrète produira un très-bon effet: ce pieux ſyncrétiſme ne ſera point ſoupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion & ſes miniſtres; mais ſi l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarraſſant. Nous autres miniſtres proteſtans, nous ſommes mariés, nos bénéfices ſont des plus minces, & nous nous devons à notre famille: on n'a point de conſidération dans le monde ſans argent, & on doit procurer de la conſidération à ſes enfans. Si en diſant du mal des philoſophes, & du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs perſonnes, & du mal de leurs ouvrages; ou même ſi en louant le

tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, & ce serait les faire travailler pour nous ; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, & les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous ? par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes & les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel ; nous occuperions les philosophes ; & nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRÊTRE.

Ah fi donc ! quoi ! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion ; vous pouvez balancer entre Dieu & Mammon ? il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire ; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier & des plumes, & écrire contre eux. D'ailleurs, que voulez-vous qu'ils vous donnent ? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille ; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet ; & puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis :

j'exigerai seulement une petite condition, c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes, pour les gens d'une certaine espèce; & vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien; je ferai le tout en conscience: je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes; il faudra des sermons tout neufs; ma santé est faible, & pourrait se ressentir de ce travail; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse; mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt, mais vous cesserez bientôt de l'être, lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, & que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas, si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement, & même d'avance, si cela se peut.

LE PRÊTRE.

Je vous le promets, & l'usage que vous faites de cet argent vous rend toute mon estime; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de satan dans le pays où vous vivez?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chofe, & en effet ce livre eft plein de blafphèmes & d'impiété. Le mot *vie* que vous citez n'eft pas encore fait; mais fans doute qu'il ferait affreux s'il était imprimé.

On a fouffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire faifir une cinquantaine d'exemplaires qui y font répandus, & que je voulais faire confifquer au profit des eccléfiaftiques; parce qu'ils font à l'abri de la contagion, & que l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La chofe a fouffert quelque difficulté; &, pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté fous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus: j'ai imaginé, pour les retrancher de la fociété, de les envoyer en Efpagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand inquifiteur, qui a fait faifir & brûler les exemplaires, mettre à l'inquifition les gens qui en étaient poffeffeurs, & qui m'a envoyé cent piftoles d'or pour le fervice que j'ai rendu à la religion.

LE PRÊTRE.

Il y a bien quelque chofe à dire contre la délicateffe dans ce que vous me racontez-là; mais la fin de l'action en fanctifie les moyens, & je vous abfous pour toutes celles de la même nature, paffées, préfentes & à venir.

LE MINISTRE.

Puifque vous approuvez mon zèle, & que vous

croyez qu'on peut ſe permettre quelques négligences en morale, lorſqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans ſon vrai ſens, & qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que ſur les apparences. J'avais vu dans une bibliothèque qui m'était ouverte un manuſcrit, dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, & qui inquiétait fort ſa ſainteté; un premier mouvement de zèle me porta à m'en ſaiſir pour le faire imprimer & combattre nos ennemis; mais je penſai qu'il ſerait plus politique d'en faire un ſacrifice au ſaint père qui m'en ſaurait gré, & reſpecterait une religion dont les miniſtres ſe conduiſaient avec cette modération & ce déſintéreſſement; car je le laiſſais abſolument maître des conditions: il fut en effet très-ſenſible à ma démarche, me fit remercier, & m'envoya mille écus en échange du manuſcrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaiſſance que je lui recommandai, & qui en a partagé le revenu avec moi juſqu'à ſa mort.

LE PRÊTRE.

J'approuve infiniment votre conduite; mais, comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, & je ne ſerais pas ſurpris que les gens du monde s'y trompaſſent. Il y a cependant cette copie qui......

LE MINISTRE.

Puiſque nous ſommes ſur le ton de la confiance,

il faut que je vous fasse une confession entière, & que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle & la charité. J'écrivais contre les philosophes ; &, voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie : je m'adressai au plus dangereux & au plus écouté d'entre eux ; je cherchai à gagner sa confiance, & après y avoir réussi, je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres ; je pensai que le public, rassuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur & à la tête de l'ouvrage, (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état) le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification ; tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions : par-là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, & je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, & deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux siens, lorsqu'on m'a traversé ; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, & ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRÊTRE.

Cela est très-bien encore ; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, & j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'uſage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le conſacre à de bonnes œuvres, & je puis vous aſſurer avec vérité que les petites ſommes que j'ai reçues ont été remiſes fidèlement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé ; j'aurais bien des choſes à vous raconter encore, ſi je vous diſais tout ce que j'ai fait pour lui, mais je craindrais d'abuſer de votre complaiſance ; & ce ſera pour la première entrevue.

LE PRÊTRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en ſont louables, & je vous eſtimerais fort, ſi vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a ſa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux perſécuter : travaillez tout doucement par la ſape, tandis que j'irai avec le fer & le feu renverſer & brûler tout ce qui m'oppoſera quelque réſiſtance.

LE MINISTRE.

Bon jour, monſieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort ſecret entre nous, & que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la penſion, & ſouvenez-vous qu'elle eſt deſtinée à un pauvre homme.

LE PRÊTRE.

Bon jour, monſieur ; n'oubliez pas les ſermons, & ſouvenez-vous qu'ils ne ſauraient être trop forts.

XXVI.

LES DERNIÈRES PAROLES D'ÉPICTETE A SON FILS.

ÉPICTETE.

Je vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre, & non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enseigné à l'être ; mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

ÉPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui ; mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

ÉPICTETE.

Quelle est donc cette secte ?

LE FILS.

Elle est composée de ces juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les espèces à Rome.

ÉPICTETE.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnaie ?

LE FILS.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu du prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme Pindare qui la dit merveilleuse; ceux-là s'en passent; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

ÉPICTETE.

Comment, de l'argent! Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'Epaphrodite m'affranchit, & c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

ÉPICTETE.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au prêteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh! non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie

vie éternelle ; & ſi, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

ÉPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je : ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec les paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grace par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens, nommé Ananiah, ayant vendu ſa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé Barjone, mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite ; Barjone la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

ÉPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe était vraie, ils ſeraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des hiſtoires ridicules ; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne ſoyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, ſi on gagne la vie éternelle en donnant tout ſon bien à Simon Barjone, il eſt clair qu'on fait un bon marché.

ÉPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Être suprême n'a rien de commun, croyez moi, avec votre Simon Barjone. Le Dieu très-bon & très-grand, *Deus optimus, maximus*, qui anima les Caton, les Scipion, les Cicéron, les Paul Emile, les Camille; le père des dieux & des hommes, n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, mais je ne savais pas qu'ils osassent porter leur démence jusqu'à se dire les premiers ministres de Dieu.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Épictete ricane.*) Vous ricanez; mon père; vous levez les épaules.

ÉPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

ÉPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'eſt premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui eſt plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de paſſer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les ſots, les pauvres d'eſprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'aſſemblée des gueux doit être déteſté comme un receveur des impôts.

4°. Que ſi l'on ne hait pas ſon père, ſa mère & ſes frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un feſtin de nôces, il faut forcer tous les paſſans à venir aux noces, & jetter dans un cul de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

ÉPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout à l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'Épictete, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils payent quelques grecs

qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts, & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

ÉPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout eſt perdu.

XXVII.

SOPHRONIME ET ADELOS,

TRADUIT DE MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

Il y a pluſieurs hommes célèbres du nom de Maximus, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime: je ne parle pas des empereurs & des conſuls romains, ni même des évêques de ce nom, je parle de quelques philoſophes qui ſont encore eſtimés pour avoir laiſſé quelques penſées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, eſt toujours appelé *Maxime le magicien*, ainſi qu'on nomme encore le curé Gaufredi, *Gaufredi le ſorcier;* comme s'il y avait en effet des ſorciers & des magiciens, car les noms donnés à la choſe ſubſiſtent toujours, quand la choſe même eſt reconnue fauſſe.

Ce philoſophe était le favori de l'empereur Julien, & c'eſt ce qui lui fit une ſi méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur Marc-Aurèle fut diſciple, obtint de nous un peu plus de grace. Il n'eſt point qualifié de ſorcier; & il a eu Henſius pour commentateur.

Le troiſième Maxime, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure, dans le pays qui eſt aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la deſtruction de l'empire romain. Madaure, ville conſidérable par ſon commerce, l'était encore plus par les lettres; elle avait vu naître Apulée & Maxime. Saint Auguſtin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaſte, fut élevé dans Madaure; & Maxime & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car Maxime reſta toujours attaché à l'antique religion de Numa, & Auguſtin quitta le manichéiſme pour notre ſainte religion dont il fut, comme on le ſait, une des plus grandes lumières.

C'eſt une remarque bien triſte, & qu'on a faite ſouvent ſans doute, que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands hommes, & qui fut probablement, depuis Atlas, la première école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes, témoin la Thrace qui produiſit autrefois Orphée & Ariſtote; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correſpondance qui ſubſiſta toujours entre le diſert Auguſtin de Tagaſte & le platonicien Maxime de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici

la fameuſe lettre de Maxime ſur l'exiſtence de Dieu, avec la réponſe de Saint Auguſtin, toutes deux traduites par Dubois de Port-Royal, précepteur du dernier duc de Guiſe.

Lettre de Maxime de Madaure à Auguſtin.

« Or qu'il y ait un Dieu ſouverain qui ſoit ſans » commencement, & qui, ſans avoir rien engendré » de ſemblable à lui, ſoit néanmoins le père & le for» mateur de toutes choſes, quel homme eſt aſſez groſ» ſier, aſſez ſtupide pour en douter? c'eſt celui dont » nous adorons ſous des noms divers l'éternelle puiſ» ſance, répandue dans toutes les parties du monde; » ainſi honorant ſéparément, par diverſes ſortes de » cultes, ce qui eſt comme ſes divers membres, nous » l'adorons tout entier.... Qu'ils vous conſervent, ces » dieux ſubalternes, ſous les noms deſquels & par leſ» quels, tout autant de mortels que nous ſommes ſur » la terre, nous adorons le *père commun des dieux &* » *des hommes* par différentes ſortes de cultes, à la vé» rité, mais qui s'accordent tous dans leur variété » même, & ne tendent qu'à la même fin! »

Réponſe d'Auguſtin.

« Il y a dans votre place publique deux ſtatues de Mars » nu dans l'une, & armé dans l'autre, & tout auprès » la figure d'un homme qui, avec trois doigts qu'il » avance vers Mars, tient en bride cette divinité dan» gereuſe à toute la ville. Sur ce que vous me dites

» que de pareils dieux sont des membres du seul véri-
» table Dieu; je vous avertis, avec toute la liberté
» que vous me donnez, de ne pas tomber dans de pa-
» reils sacriléges; car ce seul Dieu dont vous parlez
» est, sans doute, celui qui est reconnu de tout le
» monde, & sur lequel les ignorans conviennent avec
» les savans, comme quelques anciens ont dit. Or
» direz-vous que celui dont la force, pour ne pas dire
» la cruauté, est réprimée par un homme mort, soit
» un membre de celui-là? il me serait aisé de vous
» pousser sur ce sujet, car vous voyez bien ce qu'on
» pourrait dire sur cela; mais je me retiens, de peur
» que vous ne disiez que ce sont les armes de la rhé-
» torique que j'emploie contre vous, plutôt que celles
» de la vérité ».

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce Maxime.

DIALOGUE.

ADELOS.

Vos sages conseils, Sophronime, ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante & quinze; vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance: mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de sages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence

un faſte de vertu qui ne convient pas au ſage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriſer la mort ; je veux qu'on s'y réſigne : nous le devons, puiſque tout corps organiſé, animaux penſans, animaux ſentans, végétaux, métaux même, tout eſt formé pour la deſtruction. La grande loi eſt de ſavoir ſouffrir ce qui eſt inévitable.

ADELOS.

C'eſt préciſément ce qui fait ma douleur. Je ſais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleſſe de me croire heureux en conſidérant ma fortune, ma ſanté, mes richeſſes, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfans. Je ne puis ſonger ſans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclairciſſemens & des conſolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouſſé la curioſité juſqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque choſe, ſi je meurs tout ainſi que l'inſenſé & l'ignorant ? — La mémoire du ſage & celle du fou périſſent également. — Le trépas des hommes eſt le même que celui des bêtes ; leur condition eſt la même ; l'un expire comme l'autre, après avoir reſpiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout eſt vanité. — Tous ſe précipitent dans le même abyme. — Tous ſont produits de terre, tous retournent à la terre. — Et qui me dira ſi le ſouffle de l'homme s'exhale dans l'air, & ſi celui de la bête deſcend plus bas ?

Le même inſtructeur, après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me conſolant, eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur-le-champ de ces idées funèbres? allez donc, dit-il, manger votre pain avec alégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental il ſe trouve quelques paſſages où l'on vous dit que les morts n'ont point de ſentiment, vous vous livrez à préſent à des ſentimens douloureux! vous ſouffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne ſouffrirez plus du tout?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le ſens bien: mais je n'en ſuis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briſer une ſtatue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être ſenſible à cette

deſtruction ; & vous ne voulez pas que je plaigne la deſtruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature ?

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous ſouveniez avec moi des tuſculanes de Cicéron, dans leſquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'eſt point un mal.

ADELOS.

Il me le dit ; mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'eſt moqué des fables de l'Achéron & du Cerbère, mais il y a peut-être ſubſtitué d'autres fables. Il uſait de la liberté de ſa ſecte académique, qui permet de ſoutenir le pour & le contre : tantôt c'eſt Platon qui croit l'immortalité de l'ame ; tantôt c'eſt Dicéarque qui la ſuppoſe mortelle. S'il me conſole un peu par l'harmonie de ſes paroles, ſes raiſonnemens me laiſſent dans une triſte incertitude. Il dit, comme tous les phyſiciens qui me ſemblent ſi mal inſtruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleſte ; & de-là, dit-il, il eſt clair que les ames au ſortir des corps montent au ciel, ſoit qu'elles ſoient des animaux reſpirant l'air, ſoit qu'elles ſoient compoſées de feu (1).

Cela ne me paraît pas ſi clair. D'ailleurs Cicéron aurait-il voulu que l'ame de Catilina & celle des trois

---

(1) *Perſpicuum debet eſſe animos cum e corpore exceſſerint, ſive illi ſint animales ſpirabiles, ſive ignei, ſublime ferri.*

abominables triumvirs euſſent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à Cicéron que ce qui n'eſt point n'eſt pas malheureux ; que le néant ne peut ni ſe réjouir ni ſe plaindre ; je n'avais pas beſoin d'une tuſculane pour apprendre des choſes ſi triviales & ſi inutiles. On ſait bien ſans lui que les enfers inventés, ſoit par Orphée, ſoit par Hermès, ſoit par d'autres, ſont des chimères abſurdes. J'aurais deſiré que le plus grand orateur, le premier philoſophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles ſont, pourquoi elles ſont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! ſur ces grands & éternels objets de la curioſité humaine, Cicéron n'en ſait pas plus que le dernier ſacriſtain d'Iſis ou de la déeſſe de Syrie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras ; ayez pitié de ma faibleſſe. Faites-moi un petit réſumé de ce que vous me diſiez ces jours paſſés ſur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours ſuivi la méthode de l'éclecticiſme ; j'ai pris dans toutes les ſectes ce qui m'a paru le plus vraiſemblable. Je me ſuis interrogé moi-même de bonne foi ; je vais encore vous parler de même, tandis qu'il me reſte aſſez de force pour raſſembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec Platon & Cicéron, reconnu dans la nature un pouvoir ſuprême, auſſi intelligent que puiſſant, qui a diſpoſé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penſer avec Épicure que le

hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; & comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel géomètre.

2°. De-là descendant à ses ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit : Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astes obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct & de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible & grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentimens & intelligence; aux animaux organisation, sentiment & ce que nous appelons instinct; aux végétaux, organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5°. Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour, & nous ne savons pas si les soleils qu'il a formés ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez si je pense que nos ames périront aussi comme tout ce qui végète, ou si

elles pafferont dans d'autres corps, ou fi elles revêtiront un jour le même, ou fi elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'eft pas donné de favoir l'avenir ; qu'il ne m'eft pas même donné de favoir ce que c'eft qu'une ame. Je fais certainement que le pouvoir fuprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de fentir, de penfer & d'expliquer mes penfées. Et quand on me demande fi après ma mort ces facultés fubfifteront, je fuis prefque tenté d'abord de demander à mon tour fi le chant du roffignol fubfifte quand l'oifeau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philofophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet ; fi nous entendons un corps fonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puiffe produire immédiatement ces fenfations. Par conféquent il n'eft rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puiffe produire immédiatement nos penfées ; car point de penfées dans l'homme avant la fenfation: *Nihil eft in intellectu quod non priùs fuerit in fenfu.* Donc c'eft Dieu qui nous fait toujours fentir & penfer ; donc c'eft Dieu qui agit fans ceffe fur nous, de quelque manière incompréhenfible qu'il agiffe. Nous fommes dans fes mains comme tout le refte de la nature. Un aftre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je fens & je penfe par mon propre pouvoir.

Étant donc les inftrumens périffables d'une puiffance

éternelle, jugez vous-même ſi l'inſtrument peut jouer encore quand il n'exiſte plus, & ſi ce ne ſerait pas une contradiction évidente. Jugez ſur-tout ſi, en admettant un formateur ſouverain, on peut admettre des êtres qui lui réſiſtent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connais point de ſyſtême plus reſpectueux envers Dieu. Mais il me ſemble que, ſi c'eſt révérer en Dieu ſa toute-puiſſance, c'eſt lui ôter ſa juſtice, & c'eſt ravir à l'homme ſa liberté. Car ſi Dieu fait tout, s'il eſt tout, il ne peut ni récompenſer ni punir les ſimples inſtrumens de ſes décrets abſolus; & ſi l'homme n'eſt que ce ſimple inſtrument, il n'eſt pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre ſyſtême qui fait Dieu ſi grand & l'homme ſi petit, l'Être éternel ſera regardé par quelques eſprits, comme un fabricateur qui a fait néceſſairement des ouvrages néceſſairement ſujets à la deſtruction; il ne ſera plus aux yeux de bien des philoſophes qu'une force ſecrète, répandue dans la nature; nous retomberons peut-être dans le matérialiſme de Straton en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps, comme vous, ces conſéquences dangereuſes, & c'eſt ce qui m'a empêché d'enſeigner mes principes ouvertement dans mes écoles; mais je crois qu'on peut aiſément ſe tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaiſir de diſputer & pour n'être pas vaincu en paroles. Je

ne ſuis pas comme ce rhéteur d'une ſecte nouvelle, qui avoue dans un de ſes écrits que, s'il répond à une difficulté métaphyſique inſoluble, « ce n'eſt pas qu'il » ait rien de ſolide à dire, mais c'eſt qu'il faut bien dire » quelque choſe ».

J'oſe donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuſer Dieu d'injuſtice, parce que les enfers des Égyptiens, d'Orphée & d'Homère, n'exiſtent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée ſont des chimères abſurdes. Les charlatans ſacrés qui inventèrent ces horribles fadaiſes pour ſe faire craindre, & qui ne ſoutinrent leur religion que par des bourreaux, ſont aujourd'hui regardés par les ſages comme la lie du genre humain; ils ſont auſſi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les ſcélérats. Et quelle eſt-elle? c'eſt le remords qui ne manque jamais, & la vengeance humaine, laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un ſeul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles reſſouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domeſtiques, de leurs femmes, de leurs enfans. Cicéron avait bien raiſon de dire: Ce ſont-là les vrais Çerbères, les vraies Furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime eſt ainſi puni, la vertu eſt récompenſée,

non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir; par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de Cicéron, c'est celle de Caton, de Marc-Aurèle, d'Epictète, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Cicéron avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puissante & toute-agissante nature de l'Être universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce qu'on veut: or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles, établies par le grand Être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pousse la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. Dieu soutient, & dirige également la main de César qui tue ses compatriotes à Pharsale, & la main de César qui signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière, pour sauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrets & aux règles irrésistibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur leur obéit malheureusement de même. Dieu n'arrête

pas

pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon ; sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien & le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne faisait pas le bien nécessairement par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause, ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier, dès que nous les appercevons dans toute leur clarté ; & c'est en cela que Dieu nous fit à son image ; ce n'est pas en nous pétrissant de fange délayée, comme on dit que fit Prométhée.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderatum cuncta deorum.

Certes ce n'est pas par le visage que nous ressemblons à Dieu, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres & toutes nos passions ; c'est par l'amour & la connaissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, & une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité, quand Dieu me la fait connaître ; je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du néant. Résignons-

nous ensemble, mon cher ami, à ses lois universelles & irrévocables, & disons, en mourant, comme Épictète :

« O Dieu ! je n'ai jamais accusé votre providence.
» J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, &
» je l'ai voulu de même ; j'ai été pauvre, parce que
» vous l'avez voulu, & j'ai été content de ma pau-
» vreté ; j'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez
» voulu, & je n'ai jamais desiré de m'élever.

» Vous voulez que je sorte de ce spectacle magni-
» fique, j'en sors, & je vous rends mille très-humbles
» graces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour
» me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à
» mes yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet
» univers ».

XXVIII.

DIALOGUES D'ÉVHÉMÈRE (1).

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

Eh bien, ſage Évhémère, qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

EVHEMERE.

Des ſottiſes.

CALLICRATE.

Quoi ! vous avez voyagé à la ſuite d'Alexandre, & vous n'êtes point en extaſe d'admiration ?

EVHEMERE.

Vous voulez dire de pitié.

CALLICRATE.

De pitié pour Alexandre !

EVHEMERE.

Pour qui donc ? Je ne l'ai vu que dans l'Inde &

(1) Évhémère était un philoſophe de Syracuſe, qui vivait dans le ſiècle d'Alexandre. Il voyagea autant que les Pythagore & les Zoroaſtre. Il écrivit peu : nous n'avons ſous ſon nom que ce petit ouvrage.

dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine eſpérance de m'inſtruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ſes expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le ſobre diſciple d'Ariſtote changé en un mépriſable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorſqu'au ſortir de table il s'aviſa de mettre le feu au ſuperbe temple d'Eſthékar, pour contenter le caprice d'une miſérable débauchée, nommée Thaïs. Je le ſuivis dans ſes folies de l'Inde ; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de ſon âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de ſon armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils ſont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété ; c'eſt qu'il a un côté qui attire & un côté qui repouſſe.

CALLICRATE.

Alexandre me répouſſe furieuſement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Eſthékar dont vous me parlez ; je ſavais ſeulement que cet extravagant & la folle Thaïs avaient brûlé Perſépolis pour s'amuſer.

EVHEMERE.

Eſthékar eſt préciſément ce que les Grecs appellent Perſépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers

à la grecque ; ils ont donné au fleuve Zom-bodpo le nom d'Indos ; ils ont appelé Hydaſpe un autre fleuve : aucune des villes aſſiégées & priſes par Alexandre n'eſt connue par ſon véritable nom ; celui même d'Inde eſt de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'eſt ainſi qu'en Égypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis ; pour peu qu'ils trouvent un mot ſonore, ils ſont contens. Ils ont ainſi trompé toute la terre, en nommant les dieux & les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainſi trompé le monde ; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre Alexandre qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Égypte, au mont Caucaſe, & de-là juſqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférens & amis.

EVHEMERE.

Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des Perſes, les Perſes étaient auparavant venus tuer des Grecs ; s'il courut vers le Caucaſe, dans les vaſtes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce & l'Aſie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *ſoldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ſes voiſins au nom de ſon dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voiſins ſortir du repaire de leurs ſept montagnes, pour voler les Volſques, les Antiates, les Samnites ? Bientôt ils

viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils savent que Véies, leur voisine, a un peu de blé & d'orge dans ses magasins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il est juste d'aller volet les Véiens. Ce brigandage devient une guerre sacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre & la rapine. Les Véiens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les successeurs d'Alexandre volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, & tel sera toujours le genre humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, & je n'y ai vu que des folies, des malheurs & des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste ?

EVHEMERE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui est le plus sot & le plus méchant?

EVHEMERE.

C'est le plus superstitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'est que le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain,

un ſcythe, un perſe, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'aſſaſſiner, bien violé les filles de pères de famille égorgés, n'ayant plus beſoin de rien, devient tranquille & humain pour ſe délaſſer. Il écoute la pitié que la nature a miſe au fond du cœur de l'homme. Il eſt comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim ; mais le ſuperſtitieux eſt comme le tigre qui tue & qui déchire encore lors même qu'il eſt raſſaſié. L'hiérophante de Pluton lui a dit : « Maſſacre tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes les maiſons, tue tous les animaux » : mon dévot ſe croirait un ſacrilége s'il laiſſait un enfant & un chat en vie dans le territoire de Mercure.

CALLICRATE.

Quoi ! il y a ſur la terre des peuples auſſi abominables, & Alexandre ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paiſibles & humains, & qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philoſophie ?

EVHEMERE.

Non vraiment ; il a paſſé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; &, comme le fanatiſme n'exclut pas la baſſeſſe & la lâcheté, ces miſérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé ; & ont obtenu permiſſion d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'eſpèce humaine eſt donc une eſpèce bien horrible !

EVHEMERE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart ſont des loups & des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais ſavoir pourquoi cette différence énorme dans la même eſpèce.

EVHEMERE.

On dit que c'eſt pour que les renards & les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci eſt trop miſérable & trop affreux; je voudrais ſavoir pourquoi tant de calamités, & tant de bêtiſe.

EVHEMERE.

Et moi auſſi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuſe.

CALLICRATE.

Eh bien, qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, ſi cette terre a toujours été peuplée d'hommes; ſi la terre elle-même a toujours exiſté; ſi nous avons une ame; ſi cette ame eſt éternelle, comme on le dit de la matière; s'il y a un dieu ou pluſieurs dieux ; ce qu'ils ſont, à quoi ils ſont bons. Qu'eſt-ce que la vertu ? Qu'eſt-ce que l'ordre & le déſordre ? Qu'eſt-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ? qui a inventé la ſociété & les arts ? quel eſt le meilleur gouvernement ? & ſur-tout, quel eſt le meilleur ſecret pour échapper aux périls dont chaque

homme eſt environné à chaque inſtant? Nous examinerons le reſte une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle Eudoxe par les plus aimables gens de Syracuſe.

EVHEMERE.

Eh bien, que fut-il conclu?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux ſacrificateurs, l'un de Cérès, l'autre de Junon, qui finirent par ſe dire des injures. Allons, dites-moi ſans façon tout ce que vous penſez. Je vous promets de ne vous point battre, & de ne vous point déférer au ſacrificateur de Cérès.

EVHEMERE.

Eh bien, venez m'interroger demain; je tâcherai de vous répondre: mais je ne vous promets pas de vous ſatisfaire.

DEUXIÈME DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

Je commence par la queſtion ordinaire: Y a-t-il un Théos? Le grand prêtre de Jupiter Ammon a déclaré qu'Alexandre était ſon fils, & il a été bien payé; mais

ce Théos existe-t-il ? & depuis le temps qu'on en parle ne s'est-on pas moqué de nous ?

EVHEMERE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un Jupiter mort en Crète, & un bélier de pierre caché dans les sables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *Theoi*, des dieux qui courent (1). Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que Mars, Mercure, Jupiter, Saturne, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, & qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Égypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'Ammon est dieu, si le bœuf Apis est dieu, & si Cambyse a mangé un dieu en le faisant mettre à la broche ; je vous demande très-sérieusement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse ?

---

(1) Les Planètes.

CALLICRATE.

Chez Hiérax, l'archonte, qui est mon ami intime, & qui ne croit pas plus en Dieu qu'Épicure.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais, cet archonte?

CALLICRATE.

Admirable; c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes......

EVHEMERE.

Faites-moi grace des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

Ah! je vois où vous en voulez venir; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces soleils, & qui court animer tous ces globes, enfin cette fabrique incompréhensible démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel; vous allez m'étaler les belles découvertes des Platon qui ont agrandi la sphère des êtres; vous m'allez faire voir le grand Être qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, que c'est-là le grand Être; qu'on la voit, qu'on la sent dans le soleil, dans les

aſtres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, & qu'il y a une grande faibleſſe, & bien peu de bon ſens, à vouloir attribuer à je ne ſais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, & dont il eſt impoſſible de ſe former la plus légère idée, de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous eſt ſi ſenſible, ſi connue par ſes travaux continuels, qui eſt par-tout ſous nos pieds, ſur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre & mourir, & qui eſt viſiblement le Dieu que vous cherchez : liſez le ſyſtême de la nature, l'hiſtoire de la nature, les principes de la nature, la philoſophie de la nature, le code de la nature, les lois de la nature, &c.

EVHEMERE.

Et ſi je vous diſais qu'il n'y a point de nature, que tout eſt art dans l'univers, & que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc, point de nature, & tout eſt art? quelle idée creuſe!

EVHEMERE.

C'eſt un philoſophe peu connu, & peu compté peut-être parmi les philoſophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'eſt pas moins vérité pour être d'un homme obſcur (1). Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un aſſemblage de choſes qui exiſtent, & dont la plupart n'exiſteront pas demain; certes, des arbres,

(1) C'eſt de lui-même que M. de Voltaire parle ici.

des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles & des ſinges, ne compoſent point un être abſolu, quel qu'il ſoit : des effets qui n'exiſtaient point hier ne peuvent être la cauſe éternelle, néceſſaire & productive. Votre nature, encore une fois, n'eſt qu'un mot inventé pour ſignifier l'univerſalité des choſes.

Pour vous faire voir à préſent que l'art a tout fait, obſervez ſeulement un inſecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune induſtrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiſte infiniment habile, & c'eſt ce que les ſages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artiſan que vous ſuppoſez eſt, ſelon nos épicuriens, la force ſecrète qui agit éternellement dans cet aſſemblage toujours périſſant & toujours reproduit que nous appelons nature.

EVHEMERE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne ſont plus, & dans ceux qui ne ſont pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut-elle avoir aſſez d'intelligence pour former des animaux ſentans ou penſans, & tant de ſoleils qui probablement ne penſent point ? Vous ſentez qu'un tel ſyſtême n'étant fondé ſur aucune vérité antécédente, n'eſt qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force ſecrète dont vous parlez ne peut ſubſiſter que dans un être aſſez puiſſant & aſſez intelligent pour former des animaux intelligens ; dans un être néceſſaire, puiſque ſans ſon exiſtence il n'y aurait rien ; dans un être éternel,

puiſque exiſtant par lui-même, on ne peut aſſigner de moment où il n'ait pas exiſté; dans un être bon, puiſqu'étant la cauſe de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres ſtoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand Être à qui nous nous efforçons de reſſembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les ſculpteurs; ils font à coups de ciſeaux une belle ſtatue, & ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, & puis vous lui donnez le titre de bon; mais regardez ſeulement notre Etna, la ville de Catane, engloutie depuis peu d'années, & ſes ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la deſtruction de l'île atlantique, abymée il n'y a pas plus de dix mille ans; ſongez à l'inondation qui détruiſit la Grèce.

A l'égard du mal moral, ſouvenez-vous ſeulement de tout ce que vous avez vu, & donnez l'épithète de bon à votre Dieu, ſi vous l'oſez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument. Ou Dieu n'a pu empêcher le mal, & en ce cas, eſt-il tout-puiſſant? ou il l'a pu, & il ne l'a pas fait; alors où eſt ſa bonté?

EVHEMERE.

Cet ancien raiſonnement, qui ſemble détrôner Dieu, & mettre à ſa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs dont j'ai été témoin ſur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant

aux pieds de ce mont Etna qui vomit la flamme & la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes & les plus fertiles : &, après dix ans de carnage & de destruction, je vois renaître dans Syracuse la paix, l'abondance, les plaisirs, les chansons & la philosophie; il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal; il est donc démontré que Dieu n'est pas absolument méchant, s'il est l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'est pas assez qu'un dieu ne soit pas toujours & complétement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais; & la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres volcans sont en fureur. Quand Alexandre n'est plus, d'autres destructeurs s'élèvent; il n'y a jamais eu un moment, sur ce globe, sans désastre & sans crime.

EVHEMERE.

C'est à quoi j'en veux venir. L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible & absurde : l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien & l'autre fait le mal, est plus absurde encore, & n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins, parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes? Il y a un être nécessaire, éternel, source de tous les êtres; existera-t-il moins parce que nous souffrons? existera-t-il moins parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons?

CALLICRATE.

Capable ou non, je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

EVHEMERE.

Je tremble; car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système, & un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse : quoiqu'il en soit, voici la très-faible clarté que je crois appercevoir dans cette profonde nuit ; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être nécessaire existant par lui-même, par sa nature, éternel, intelligent, bon & puissant. Tous ces caractères, qui me paraissent essentiels à Dieu, ne me disent pas qu'il ait fait l'impossible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propositions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je présume qu'il était impossible que les vents nécessaires pour balayer les terres, & pour empêcher les mers de croupir, ne produisissent pas des tempêtes. Les feux répandus sous l'écorce de la terre, pour former les minéraux & les végétaux, devaient aussi ébranler ces terres, renverser des villes, écraser leurs habitans, affaisser des montagnes & en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécussent toujours & procréassent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainsi la mort, qu'on regarde comme

comme le plus grand des maux, était aussi nécessaire que la vie. Il fallait que les desirs s'allumassent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être sans le desirer; ces affections ne pouvaient être vives sans être violentes, & par conséquent sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes & le brigandage : enfin, Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe.

CALLICRATE.

Votre Dieu n'est donc pas tout-puissant?

EVHEMERE.

Il est véritablement le seul puissant, puisque c'est lui qui a tout formé, mais il n'est pas extravagamment puissant. De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues bâtie de confitures. Chaque être est circonscrit dans sa nature; & j'ose croire que l'Être suprême est circonscrit dans la sienne. J'ose penser que cet architecte de l'univers, si visible à notre esprit, & en même temps si incompréhensible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du capitole. Quel est son séjour? de quel ciel, de quel soleil envoie-t-il ses éternels décrets à toute la nature? Je n'en sais rien; mais je sais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE.

Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, & qu'il

ait formé ces ſoleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive & malheureuſe terre?

EVHEMERE.

Vous me faites toujours des queſtions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'oſais faire encore une conjecture, je dirais que l'eſſence de l'Être ſuprême, de cet Être éternel, formateur, conſervateur, deſtructeur & reproducteur, étant d'agir, il eſt impoſſible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel Demiourgos ont été néceſſairement éternelles, comme dès qu'un ſoleil exiſte, il eſt néceſſaire que ſes rayons pénètrent l'eſpace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaiſons : cela me fait ſoupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choſes dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; & quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le ſyſtême de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la néceſſité. Vous appelez cette force occulte Dieu, & ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne ſerais pas fâché d'avoir quelque choſe de commun avec les vrais épicuriens qui ſont d'honnêtes gens, très-ſages & très-reſpectables ; mais je ne ſuis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les repréſentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère & l'amour.

A l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir ſecret de la nature, je ſuis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaiſſent que ce pouvoir ſecret eſt celui d'un Être néceſſaire, éternel, puiſſant, intelligent: car l'être qui raiſonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé Dieu.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos penſées, & je ſouhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

TROISIÈME DIALOGUE.

Sur la philoſophie d'Épicure & ſur la théologie grecque.

CALLICRATE.

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart perſiſtent à croire que leur doctrine au fond n'eſt guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, inviſible; mais comme ils ſont gens de bon ſens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir ſoit penſant, puiſqu'il a fait des animaux qui penſent.

EVHEMERE.

C'eſt un grand pas dans la connaiſſance de la vérité: mais pour ceux qui oſent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la penſée, il m'eſt impoſſible de raiſonner avec eux; car je pars d'un principe: *Pour produire un être penſant il faut l'être;* & ils partent d'une ſuppoſition; *La penſée peut être donnée par un être qui ne penſe point:* diſons plus, par

un être qui n'existe point; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui soit la nature, & que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

CALLICRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir secret & immense que vous appelez Dieu nous donne la vie, le sentiment & la pensée? nous avons une ame? les autres animaux en ont-ils une? qu'est-ce que cette ame? arrivé-t-elle dans notre corps quand nous sommes en embryon dans le ventre de notre mère? où va-t-elle quand ce corps est dissout?

EVHEMERE.

Je suis invinciblement persuadé que Dieu nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux soleils & aux grains de sable tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il est un art si profond & si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penser, & dans les lois qui dirigent toutes choses, que je suis prêt à tomber ébloui & accablé, quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens, & qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, & lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande, je suis tout étonné de sentir en moi le pouvoir d'en composer quelques-unes. La propriété qui se développe en moi

de me reſſouvenir de ce que j'ai vu, & de ce que j'ai ſenti, fait que je compoſe dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, & celle de la maiſon où je ſuis élevé avec celle de la maiſon voiſine. Je raſſemble ainſi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations ſont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, & d'y attacher d'abord un peu de ſens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de ſentir, de me reſſouvenir, d'aſſembler des idées, ſont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne ſignifie, & ne peut ſignifier, que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons ame : nous avons la faculté de donner ainſi des noms généraux & abſtraits aux choſes que nous ne pouvons définir. Nous deſirons ; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle deſir. Nous voulons, mais il n'y a pas dans notre cœur une petite perſonne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, ſans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raiſonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils ſentent, & de ce qu'ils voient ; ils ont dit la vie & la mort, la force & la faibleſſe. Il n'y a pourtant point d'être réel qui ſoit, ou la faibleſſe, ou la force, ou la mort, ou la vie : mais ces manières de s'exprimer ſont ſi commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raiſonneuſes.

Si ces expreſſions ont ſervi pour la facilité du diſcours, elles ont produit bien des mépriſes. Les peintres, par exemple, & les ſculpteurs ont voulu repréſenter la force, & ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue & des bras muſculeux; ils ont deſſiné un enfant pour donner une idée de la faibleſſe. On a perſonnifié ainſi les paſſions, les vertus, les vices, les années & les jours. Les hommes ſe ſont accoutumés, par ce déguiſement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reſte de la nature, pour des êtres réels, & des mots pour des choſes.

De ce mot *ame* qui eſt abſtrait, ils ont fait une perſonne habitante dans notre corps; ils ont diviſé cette perſonne en trois, & des philoſophes prétendus ont dit que ce nombre trois eſt parfait, parce qu'il eſt compoſé de l'unité & de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait préſider une aux cinq ſens, & ils l'ont appelée *pſyché;* une autre eſt dans la poitrine, & c'eſt *pneuma*, le ſoufle, l'haleine, l'eſprit: une troiſième eſt dans la tête, & c'eſt la penſée, *nous.* De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on eſt mort, c'eſt *skia*, ombres, manes ou farfadet.

On eſt bientôt parvenu à ne ſe jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame:* il a fait naître mille queſtions qui forcent les ſavans à ſe taire, & qui autoriſent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle? ou

bien furent-elles formées d'ailleurs toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas ? leur substance est-elle d'éther ou de feu? ou bien ni de l'un ni de l'autre ? est-ce la femme ou son mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique ? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés ? sent-elle, pense-t-elle, dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné ? son être augmente-t-il quand son corps augmente ? toutes les ames sont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'Orphée & celle d'un imbécille ?

Quand cette ame est parvenue à sortir de la matrice où elle a séjourné neuf mois, entre une vessie pleine d'urine, & un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait & du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein & paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de querelles absurdes, grand Dieu, entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs ! Enfin, que devient cette ame quand le corps n'est plus ? les grands précepteurs du genre humain, Orphée, Homère, on dit : elle est *skia*, elle est *ombre, farfadet*. Ulysse voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du sang & boire du lait

dans une fosse. Des enchanteurs & des enchanteresses, qui ont un esprit de Python, évoquent des manes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des ames dont les vautours mangent le foie; d'autres se promènent continuellement sous des arbres; & c'est-là la souveraine félicité, c'est le paradis d'Homère.

Les honnêtes gens n'ont pas été satisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai pris le parti de recourir à Dieu, & de lui dire : « C'est à toi, » maître absolu de la nature que je dois tout; tu m'as » accordé le don du sentiment & de la pensée, comme » tu m'as donné la faculté de digérer & de marcher. » Je t'en remercie, & je ne te demande pas ton se- » cret. » Cette prière est, à mon avis, plus raisonnable que les vaines & interminables disputes sur psyché, pneuma, nous & skia.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c'est Dieu qui nous tient lieu d'ame, vous n'êtes donc qu'une machine dont Dieu gouverne les ressorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous, en conscience, ce système meilleur que le nôtre?

EVHEMERE.

J'aimerais mieux avoir confiance en Dieu qu'en moi. Quelques philosophes pensent ainsi; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raison. Ils soutiennent que l'ouvrier doit être le maître de son ouvrage, & que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne soit soumis à l'artisan souverain.

CALLICRATE.

Quoi ! vous oſeriez dire que Dieu eſt ſans ceſſe occupé à faiſe jouer toutes ſes machines ?

EVHEMERE.

Dieu m'en préſerve ! Voilà comme, dans toutes les diſputes, on fait dire à ſon adverſaire ce qu'il n'a point dit ; je prétends, au contraire, que le Souverain éternel a établi, de toute éternité, ſes lois qui ſeront toujours accomplies par tous les êtres. Dieu a commandé une fois, & l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire Dieu auteur du péché ? car enfin, s'il vous anime & ſi vous faites une faute, c'eſt lui qui la commet.

EVHEMERE.

C'eſt un reproche qu'on peut faire à toutes les ſectes, excepté aux athées ; toute ſecte qui admet la plénitude de la puiſſance divine, la charge des délits qu'elle n'empêche pas : elle dit à Dieu : Seigneur ſouverain de tout, vous devez écarter tout mal ; c'eſt votre faute ſi vous laiſſez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. Dieu lui répond : Ma fille, je ne peux faire les choſes contradictoires ; il eſt contradictoire que le mal n'exiſte pas quand le bien exiſte ; il eſt contradictoire qu'il y ait eu du feu, & que ce feu ne puiſſe cauſer d'embraſement, qu'il y ait de l'eau, & que cette eau ne puiſſe noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette ſolution bien ſuffiſante?

EVHEMERE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde ; on vous dira que les adorateurs des dieux ont raiſonné plus conſéquemment que vous en Égypte & en Grèce; quand ils ont inventé un Tartare où les crimes ſont punis, alors la juſtice divine eſt juſtifiée.

EVHEMERE.

Étrange manière de juſtifier leurs dieux! & quels dieux! des adultères, des homicides, des chats & des crocodiles! Il s'agit ici de ſavoir pourquoi le mal exiſte. Vos Grecs, vos Égyptiens, en rendent-ils raiſon? en changent-ils la nature? en adouciſſent-ils les horreurs, en nous préſentant une ſérie de crimes & de tourmens éternels? Ces dieux ne ſont-ils pas des monſtres de barbarie d'avoir fait naître un Tantale pour qu'il mangeât ſon fils en ragoût, & pour qu'il fût enſuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une ſuite infinie de ſiècles? Un autre prince tourne inceſſamment ſa roue entourée de ſerpens; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, & rempliſſent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, & tous ces princes damnés, n'euſſent jamais été au monde: rien n'était plus aiſé que de leur épargner l'exiſtence, les crimes & les ſupplices. Vos Grecs

peignent leurs dieux comme des tyrans & des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, & à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent, comme ceux d'Épicure, ni un monstre barbare comme ceux de l'Égypte & de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reste bien des scrupules ; je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

QUATRIÈME DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les Dieux d'Épicure qui ne font rien.

CALLICRATE.

Je suis convaincu que toute la terre, & ce qui l'environne, le genre humain & le genre animal, & tout ce qui est au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-même, & qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le dieu de

Timée, le dieu d'Ocellus Lucanus & de Pythagore: il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous ſavez, n'a point de propriétés; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien: je conçois que l'univerſalité des choſes eſt émanée de ce Dieu, qui ſeul eſt par lui-même, & dont tout eſt l'ouvrage: il a tout arrangé ſuivant les lois univerſelles qui réſultent de ſa ſageſſe autant que de ſa puiſſance; j'admets une grande partie de votre philoſophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos ſages; mais deux grandes difficultés m'arrêtent: il me ſemble que vous ne faites votre Dieu ni aſſez libre, ni aſſez juſte.

Il n'eſt point libre, puiſqu'il eſt l'être néceſſaire de qui l'immenſité des choſes eſt émanée néceſſairement; il n'eſt point juſte, car la plupart des gens de bien ſont perſécutés pendant leur vie, & vous ne me dites point qu'on leur rende juſtice quand ils ne ſont plus, & que les ſcélérats ſoient punis après leur mort. Les religions grecque & égyptienne ont un grand avantage ſur votre théologie. Elles ont imaginé des peines & des récompenſes. C'eſt, ce me ſemble, la ſeule manière de mener les hommes, pourquoi la négligez-vous?

EVHEMERE.

Je vais vous répondre ſur la liberté, & enſuite je vous répondrai ſur la juſtice. Être libre, c'eſt faire ce qu'on veut: or certainement Dieu a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté dont nous jouiſſons quand nous agiſſons ſuivant notre volonté. Il a pouſſé ſa

bonté jufqu'à donner ce privilége à tous les animaux qui font ce qu'ils veulent, felon la portée de leurs forces.

Dieu étant très-puiffant & très-libre; je ne vous dirai pas qu'il le foit infiniment; car, malgré tout ce que difent les géomètres, je ne fais pas ce que c'eft que l'infini actuel (1). Je vous dirai feulement que Dieu n'eft pas libre de faire l'impoffible, parce que c'eft une contradiction dans les termes; il n'eft pas libre de faire en forte que les deux côtés de l'équerre de Pythagore forment deux quarrés plus petits ou plus grands que le quarré formé du grand côté; parce que ce ferait une contradiction, une chofe impoffible. C'eft à peu-près ce que je vous ai déjà allégué, Dieu eft fi parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de fa juftice, vous vous moqueriez trop de moi, fi je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien Cerbère qui aboie de fes trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides font des imaginations fi ridicules que les enfans en rient. Dieu ne m'a point apparû, il ne m'a point montré Alexandre fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à *l'infini actuel*. Une grandeur infinie eft une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la fuppofe. Une quantité infiniment petite eft une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'eft le zéro confidéré comme la limite, la fin d'une quantité décroiffante. Ces quantités ont des rapports; & l'on a nommé fcience, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

mourir si injustement Callisthènes; & je n'ai point vu Callisthènes à table avec Dieu dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de la main d'Hébé. Dieu m'a donné assez de raison pour me convaincre qu'il existe; mais il ne m'a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlégéton & dans l'Empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtimens dont il punit les criminels, & sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux: cela me fâche & me confond; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant, & la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée; ils n'ont point de reproche à faire à un Être suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours: ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance, pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

EVHEMERE.

Vos épicuriens sont ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus solide base à la vertu, consolent-ils plus nos misères, en ne reconnaissant que des dieux

inutiles, occupés de boire & de manger ? Hélas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence ?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits, quelque chose qui pense quand la cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers, & quand ces vers & cette cervelle sont en poussière ; si une faculté, une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus : c'est un problême qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre ; personne même ne peut en comprendre le sens ; car, si dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir ? ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler ? ces questions seront absurdes & exciteront la risée. Pourquoi ? c'est que le contradictoire, l'impossible en saute aux yeux. Nous avons assez vu que Dieu ne peut faire l'impossible, le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable appelé homme, Dieu avait mis une étincelle invisible, impalpable, un élément, quelque chose de plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade ; si cette monade était indestructible, si c'était elle qui pensât & qui sentît en nous, alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire, cette monade peut exister, peut avoir des idées & du sentiment quand le corps dont elle est l'ame sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée; & qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque qui fait voir, quoiqu'imparfaitement, comment une partie invisible & essentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompensée, nager dans les délices ou souffrir dans les peines; encore ne sais-je si, avec mes raisonnemens & mes suppositions, je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que Dieu ferait souffrir aux hommes après leur mort; car enfin on pourrait me dire: N'est-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire? En ce cas, pourquoi les punir? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette ame dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez?

EVHEMERE.

Oui, je l'avoue très-humblement & très-douloureusement; je ne puis connaître leur substance, je ne puis

puis ſavoir comment ſe forme ma penſée, je ne puis imaginer comment Dieu eſt fait; je ſuis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi auſſi: conſolons-nous l'un & l'autre, nous avons tous les hommes pour compagnons.

CINQUIÈME DIALOGUE.

Pauvres gens qui creuſent dans un abyme. Inſtinct, principe de toute action dans le genre animal.

CALLICRATE.

Puisque vous ne ſavez rien, je vous conjure de me dire ce que vous ſoupçonnez: vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réſerve annonce de la défiance; un philoſophe ſans candeur n'eſt qu'un politique.

EVHEMERE.

Je ne ſuis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez; quelquefois en devinant au haſard on rencontre.

EVHEMERE.

Eh bien, je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés ſur toutes les choſes que vous me demandez; je devine ſur-tout qu'il nous eſt abſolument inutile d'en être inſtruits.

CALLICRATE.

Comment inutile! n'eſt-il pas au contraire abſolument néceſſaire de ſavoir ſi nous avons une ame, &

de quoi elle eſt faite? Ne ſerait-ce pas le plus grand des plaiſirs de voir clairement que la puiſſance de l'ame eſt différente de ſon eſſence, qu'elle eſt tout, & qu'elle a complétement la vertu ſenſitive, étant *forme & entéléchie*, comme l'a ſi bien dit Ariſtote (1); & ſur-tout que la *ſyndérèſe* n'eſt pas une *puiſſance habituelle*.

EVHEMERE.

Cela eſt fort beau, mais une ſcience ſi ſublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous ſoit pas néceſſaire, puiſque Dieu ne nous l'a pas donnée: nous lui devons, ſans doute, tout ce qui peut ſervir à nous conduire dans cette vie, raiſon, inſtinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre eſpèce. Le premier de ces dons eſt ce qui nous diſtingue de tous les autres animaux; mais Dieu ne nous a jamais appris quel en eſt le principe: il n'a donc pas voulu que nous le ſuſſions. Nous ne pouvons pas ſeulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons; quel eſt le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres & notre volonté. Il y a l'infini entre l'un & l'autre. Vouloir arracher à Dieu ſon ſecret, croire ſavoir ce qu'il nous a caché, c'eſt, ce me ſemble, une eſpèce de blaſphême ridicule.

CALLICRATE.

Quoi! je ne ſaurai jamais ce que c'eſt qu'une ame?

---

(1) Saint Thomas explique merveilleuſement tout cela depuis la queſtion 75 juſqu'à la 82me de la première partie de ſa ſomme; mais Evhémère ne pouvait pas le deviner.

& il ne me ſera pas démontré que j'en ai une?

EVHEMERE.

Non, mon ami.

CALLICRATE.

Dites-moi donc ce que c'eſt que notre inſtinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure; vous m'avez dit que Dieu nous avait fait non ſeulement préſent de la raiſon, mais encore de l'inſtinct: il me ſemble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, & que même on ne ſait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns diſent que c'eſt une ame d'une eſpèce différente de la nôtre; les autres croient que c'eſt la même ame avec d'autres organes; quelques rêveurs ont avancé que ce n'eſt qu'une machine; & vous, que rêvez vous?

EVHEMERE.

Je rêve que Dieu nous a tout donné, à nous & aux animaux, & que les animaux ſont bien plus heureux que nos philoſophes; ils ne ſe tourmentent pas pour ſavoir ce que Dieu veut qu'ils ignorent; leur inſtinct eſt plus ſûr que le nôtre; ils ne font point de ſyſtême ſur ce que deviendront leurs facultés après leur mort: jamais abeille n'a eu la folie d'enſeigner dans une ruche que ſon bourdonnement paſſerait un jour la barque à Caron, & que ſon ombre irait faire de la cire & du miel dans les champs Élyſées; c'eſt notre raiſon dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre inſtinct eſt bien plus ſage, ſans rien ſavoir; c'eſt par lui que l'enfant ſuce le teton de ſa nourrice

ſans connaître qu'il forme un vide dans ſa bouche, & que ce vide force le lait de la mamelle à deſcendre dans ſon eſtomac : toutes ſes actions ſont de l'inſtinct. Dès qu'il a un peu de force, il met ſes mains au-devant de ſa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit foſſé, il ſe donne une force nouvelle en courant, ſans avoir appris quel ſera le réſultat de ſa maſſe multipliée par ſa viteſſe. S'il trouve une large pièce de bois ſur un ruiſſeau, pour peu qu'il ſoit hardi, il ſe mettra ſur cette planche pour parvenir à l'autre bord, & ne ſe doutera pas que le volume de bois joint à celui de ſon corps pèſe moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut ſoulever une pierre, il emploie un bâton pour lui ſervir de levier, & ne ſait pas aſſurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraiſſent en lui l'effet d'une raiſon que l'éducation a inſtruite, ſont les effets de cet inſtinct : il ne ſait pas ce que c'eſt que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il deſire. S'il voit battre un autre enfant, & s'il voit ſon ſang couler, il crie, il pleure, il appelle au ſecours ſans aucun retour ſur lui-même.

CALLICRATE.

Définiſſez-moi donc cet inſtinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHÉMÈRE.

C'eſt tout ſentiment & tout acte qui prévient la réflexion (1).

---

(1) L'inſtinct ne ſerait-il pas plutôt l'effet d'une ſuite de

CALLICRATE.

Mais vous me parlez là d'une qualité occulte, & vous ſavez qu'on ſe moque aujourd'hui de ces qualités ſi chères à tant de philoſophes de la Grèce.

EVHEMERE.

Tant pis; il fallait reſpecter les qualités occultes; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire juſqu'à la route que tant d'aſtres ſuivent dans l'eſpace; depuis la formation d'une mite dans un fromage juſqu'à la Galaxie (1); ſoit que vous conſidériez une pierre qui tombe, ſoit que vous ſuiviez le cours d'une comète traverſant les cieux, tout eſt qualité occulte.

Ce mot eſt le reſpectable aveu de notre ignorance: le grand architecte du monde nous a donné de meſurer, de calculer, de peſer quelques-uns de ſes ouvrages; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers reſſorts. Les Chaldéens ont déjà ſoupçonné

---

raiſonnemens faits avec trop de promptitude & trop peu d'attention, pour que nous ayions un ſentiment diſtinct & un ſouvenir durable des jugemens dont ces raiſonnemens ont été formés? Cette promptitude eſt l'effet de l'habitude. Les artiſans exécutent les mouvemens néceſſaires dans chaque métier auſſi machinalement que nous marchons; il eſt cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à teter, ou un oiſeau apprend à manger, eſt une objection contre cette opinion, mais cette objection n'eſt pas inſoluble.

(1) La voie lactée.

que ce n'eſt pas le ſoleil qui tourne autour des planètes, & qu'au contraire ce ſont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puiſſe découvrir jamais quelle eſt la force ſecrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps ; mais trouvera-t-on la raiſon primitive de la force qui les fait tomber ? Les hommes s'occupent depuis aſſez long-temps à faire des enfans ; mais ils ne ſavent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre Hippocrate n'a débité ſur cet important myſtère que des raiſonnemens d'accoucheuſe : on diſputera ſur le phyſique & ſur le moral pendant l'éternité ; mais l'inſtinct gouvernera toujours toute la terre ; car les paſſions ſont la production de l'inſtinct, & les paſſions règneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela eſt, votre Dieu n'eſt que le Dieu du mal ; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces paſſions funeſtes : c'eſt faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes paſſions, & il nous a donné la raiſon pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'eſt-ce que cette chétive raiſon ? m'allez-vous encore dire que c'eſt une autre eſpèce d'inſtinct ?

EVHÈMERE.

A peu près ; c'eſt un don inexplicable de comparer,

le passé au présent, & de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute société, de toute institution, de toute police : ce don précieux est la suite d'un autre présent de Dieu, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire ; autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur, qu'ils devraient nous prendre pour des dieux, s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends ; Dieu s'occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piège ; & ces renards, par instinct, évitent le piège qui a causé la mort de leur père. Dieu est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains, que nos deux Denis ont très-mal gouverné, & il inspire à notre raison le gouvernement républicain ; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons, de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit, il déroge continuellement à toutes ses lois, & se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique*, le *décret prédéterminant*, *l'action* de Dieu sur les créatures.

EVHEMERE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait ; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles,

par lesquelles les hommes & les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du *Systême de la nature*, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IVme du tome IIe : « Votre Dieu est sans cesse occupé à pro- » duire & à détruire ; par conséquent il ne peut être » appelé immuable quant à sa façon d'exister ».

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux & ridicule ; mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légèrement sur un sujet si grave : produire & détruire alternativement dans tous les siècles par des lois toujours constantes, ce n'est pas changer au hasard, c'est au contraire être toujours semblable à soi-même. Dieu donne la vie & la mort ; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie & la mort nécessaires ; il est immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il faisait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'est pas immuable ; mais quand tous naissent pour mourir, son immutabilité n'est que trop constatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que Diagoras se trompe en ce point : mais n'a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains grecs de représenter Dieu comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour sa gloire, pour se faire applaudir ; de le peindre comme un

maître dur & vindicatif qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles ; d'en faire un père injuste & aveugle qui favorise par caprice quelques-uns de ses enfans, & destine tous les autres à un malheur sans fin ; qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenser d'une vertu à laquelle ils étaient nécessités, & une foule de cadets scélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient se dispenser de commettre ; enfin de faire de Dieu un fantôme absurde ; & un tyran barbare ?

EVHEMERE.

Ce n'est point là le dieu des sages : c'est le dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie, qui sont la honte & l'horreur du genre humain.

CALLICRATE.

Eh bien, définissez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

EVHEMERE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par ce seul argument invincible : le monde est un ouvrage admirable ; donc il y a un artisan plus admirable : la raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'est ne rien savoir, & même c'est ne rien dire, que de nous crier sans cesse : Il y a là quelque chose d'excellent, mais je ne sais ce que c'est.

EVHEMERE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui en abordant

dans une île, y trouvèrent des figures de géométrie tracées ſur le ſable du rivage. Courage, dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres ſtoïciens, en voyant ce monde, nous diſons, voilà des pas de Dieu.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

EVHEMERE.

Ne les avez-vous pas vus par-tout? & cette raiſon, & cet inſtinct dont nous jouiſſons, ne ſont-ils pas évidemment des préſens de ce grand Être inconnu? Car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange ſur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

Eh bien, réfléchiſſant ſur tout ce que vous m'avez dit, & malgré toutes les difficultés que le mal répandu ſur la terre fait naître dans mon eſprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un Dieu préſide à notre globe. Mais penſez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le ſien, que Jupiter, Saturne & Mars règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Égypte, de Perſe & des Indes, règnent chacun dans leur diſtrict?

EVHEMERE.

Je vous ai déjà inſinué que je n'en crois rien; & voici ma raiſon. Soit que le ſoleil tourne autour de nos planètes & de notre terre, comme le croit le vulgaire, qui ne s'en rapporte qu'à ſes yeux; ſoit que la terre & les planètes tournent elles-mêmes autour du

ſoleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont ſoupçonné, & comme il eſt infiniment plus vraiſemblable; il eſt toujours certain que les mêmes torrens de lumière, dardés continuellement du ſoleil juſqu'à Saturne, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il eſt certain que ces traits de lumière ſe réfléchiſſent de la ſurface de Saturne à nous, & de nous à lui, avec une vîteſſe toujours égale: or une fabrique ſi immenſe, un mouvement ſi rapide & ſi uniforme, une communication de lumière ſi conſtante entre des globes ſi prodigieuſement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence. S'il y a pluſieurs dieux également puiſſans, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même: s'ils ne ſont point d'accord, il n'y aura que le chaos; s'ils ont tous le même deſſein, c'eſt comme s'il n'y avait qu'un ſeul Dieu; il ne faut pas multiplier les êtres, & ſur-tout les dieux, ſans néceſſité.

CALLICRATE.

Mais ſi le grand Demiourgos, l'Être ſuprême, avait fait naître des dieux ſubalternes pour gouverner ſous lui; s'il avait confié notre ſoleil à ſon cocher Apollon, une planète à la belle Vénus, une autre à Mars, nos mers à Neptune, notre atmoſphère à Junon; cette eſpèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle ſi ridicule?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il ſe peut, ſans doute, que le grand Être ait peuplé les cieux &

les élémens de créatures ſupérieures à nous; c'eſt un ſi vaſte champ, c'eſt un ſi beau ſpectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embraſſé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous ſeront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raiſon qu'un ſeul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ſes œuvres dont je ſuis témoin. Je ſais qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt: bornons-nous donc à examiner ſes œuvres.

SIXIÈME DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu & ſur la formation du monde?

CALLICRATE.

EH bien, dites-moi d'abord comment Dieu s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel eſt votre ſyſtême ſur cette grande opération?

EVHEMERE.

Mon ſyſtême ſur les œuvres de Dieu, c'eſt l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais ſi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne ſavez pas le ſecret de Dieu, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penſez de ceux qui prétendent le ſavoir, comme s'ils avaient été dans ſon laboratoire. Ariſtote, Platon vous ont-ils appris quelque choſe?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous ſavez que nous avons dans Syracuſe la famille des Archimède qui cultivent la phyſique pratique de père en fils : c'eſt-là la ſcience véritable fondée ſur l'expérience & ſur la géométrie : cette famille ira loin ſi elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin Platon qui a voulu auſſi employer le peu qu'il ſavait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à ſes imaginations.

Selon lui, Dieu ſe propoſa d'arranger les quatre élémens ſuivant les dimenſions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icoſaèdre, & ſur-tout, dit il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par ſa pointe le ſéjour du feu ; l'air eut pour ſa part l'octaèdre, l'icoſaèdre fut pour l'eau ; le cube appartient de droit à la terre par ſa ſolidité ; mais le dodécaèdre eſt le triomphe de Platon. Car cette figure étant compoſée de douze faces, elle forme le zodiaque compoſé de douze animaux : ces douzes faces peuvent ſe diviſer en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cent ſoixante degrés du cercle que le ſoleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choſes mot à mot chez Timée le locrien. Timée les avait priſes chez Pythagore, & Pythagore les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il eſt difficile de pouſſer plus loin le charlataniſme ; cependant Platon ſe ſurpaſſe encore en ajoutant de ſon

chef, que Dieu, ayant consulté son verbe, c'est-à-dire, son intelligence, sa parole, qu'il appelle le fils de Dieu, il fit le monde composé de la terre, du soleil & des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une ame : tout cela forma la fameuse trinité de Platon. Et pourquoi cet univers était-il Dieu ? c'est qu'il était rond, & que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière sur-tout dont il prouve l'immortalité de l'ame humaine, dans son Phédon, est d'une clarté merveilleuse.

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de » la vie ? — oui : — & qu'elles naissent l'une de » l'autre ? — oui. — Qu'est-ce qui naît du vivant ? » — le mort : — & qui naît du mort ? — le vivant. » — C'est donc des morts que tous les vivans naissent ? » & par conséquent les ames des hommes sont dans » les enfers après leur trépas ? — La conséquence est » sûre ».

C'est ainsi que Platon fait raisonner Socrate dans ce dialogue du Phédon. L'histoire rapporte que Socrate, ayant lu cet écrit, s'écria : Que de sottises notre ami Platon me fait dire !

Si on avait montré à Dieu tout ce que ce grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de sottises ce grec me fait faire !

CALLICRATE.

En vérité, Dieu aurait assez de raison de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé le

Banquet : je riais beaucoup de voir que Dieu avait créé l'homme & la femme attachés ensemble par le nombril, & que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle, & chacun un visage. Cela s'appelait un *androgyne :* cet animal était si fier d'avoir quatre bras & quatre jambes qu'il voulut faire la guerre au ciel, comme les Titans. Dieu pour le punir le coupa en deux ; & c'est depuis ce temps que chacun court après sa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse & plaisante ; mais cette plaisanterie est-elle digne d'un philosophe ? La fable de Pandore est bien plus belle, & rend mieux raison des erreurs & des calamités du genre humain.

Confiez-moi à présent ce que vous pensez du système d'Aristote ; car je vois bien que celui de Platon ne vous plaît pas.

EVHEMERE.

J'ai vu Aristote ; il m'a paru doué d'un esprit plus étendu, plus solide que celui de Platon son maître, plus orné de vraies connaissances. Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. On avait besoin de sa méthode nouvelle. J'avoue que pour les esprits bien faits elle est bien inutile & bien fatigante ; mais elle est très-utile pour éclaircir les équivoques des sophistes dont la Grèce fourmille. Il a défriché le champ immense de l'histoire naturelle. Son histoire des animaux est un bel ouvrage ; &, ce qui m'étonne encore plus, c'est à lui que nous devons les meilleures règles de la

poétique & de la rhétorique ; il en parle mieux que Platon qui se piquait tant de bel-esprit.

Aristote admet, comme Platon, un premier moteur, un Être suprême, éternel, indivisible, immobile. Je ne sais si, en disant que le ciel est parfait, il a raison d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choses parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui sont dans le ciel contiennent des dieux ; & en cela il condescend à la superstition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit sans le croire.

Il affirme que le monde est unique. Il en donne pour raison que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait nécessairement chercher la terre de l'autre, & que ces deux terres sortiraient chacune de leur lieu : cette assertion fait voir qu'il n'a pas su plus que nous si la terre tourne autour du soleil, son centre, & quelle est la force par laquelle elle est retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philosophes qui ont découvert ces vérités ; & je vous dirai en passant que les Grecs, qui se vantent d'enseigner les autres nations, ne sont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez ; mais continuez.

EVHEMERE.

Aristote croit que ce monde, tel que nous le voyons, est éternel ; & il reprend Platon de l'avoir déclaré engendré & incorruptible. Vous pensez avec moi qu'ils

qu'ils diſputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, ſont de même nature que le corps qui les porte, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus épaiſſes & plus compactes. Elles ſont la cauſe de la chaleur & de la lumière ſur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois & liquéfie le plomb. Ce n'eſt pas là, comme vous voyez, une phyſique bien ſaine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps ſous vos barbares.

EVHEMERE.

Je ſuis fâché qu'ayant aſſuré que le monde eſt éternel, il diſe enſuite que les élémens ne le ſont pas; car certainement ſi mon jardin eſt éternel, la terre de mon jardin l'eſt auſſi. Ariſtote prétend que les élémens ne peuvent durer toujours, parce qu'ils ſe transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air ſe change en eau, & l'eau en terre; mais ces élémens, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en eſt compoſé ne ſubſiſte toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, & que le feu devienne air: il m'eſt encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération & de la corruption. « Toute corruption, dit-il, ſuccède » à la génération: cette corruption eſt le terme auquel, » & la génération eſt le terme duquel ».

S'il veut dire par-là que tout ce qui a reçu la naiſſance ſe détruit à la mort, ce n'eſt qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée myſtérieuſement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le ſot peuple entend, qu'il faut que toutes les ſemences pourriſſent & meurent pour germer. Cela ne ſerait pas digne d'un ſage obſervateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé ſur ſes racines, & n'ayant nul ſigne de pourriture. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption, aurait le jugement bien corrompu. Cela n'eſt permis qu'aux payſans groſſiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

EVHEMÈRE.

Renoncez donc à votre Épicure, qui a fondé ſa philoſophie ſur cette abſurde mépriſe. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Égypte, & que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en ſuis un peu honteux pour lui; mais revenez, je vous prie, à votre Ariſtote: il a, ce me ſemble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

EVHEMERE.

Hélas! il en a tant mêlé, qu'en parlant des animaux

nés par hasard, il dit expressément : « Quand la cha-
» leur naturelle est chassée, ce qui se sépare de la cor-
» ruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui
» sont prêtes à recevoir la vie par l'action du soleil ;
» & c'est ainsi que sont engendrés les vers, les guêpes,
» les puces & les autres insectes ». Je lui sais bon gré
du moins de n'avoir pas placé l'homme dans le rang
de ces guêpes, de ces puces nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique & sa poétique ; mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, & quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix cathégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte Démosthènes & Homère. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes & lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de choses.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'Aristote n'explique point sur l'ame.

EVHEMERE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer,

& je vous réponds que vous ne m'entendrez pas; car je ne m'entendrai pas moi-même.

« L'ame eſt quelque choſe de très-léger; elle ne ſe » meut point elle-même, elle eſt mue par les objets. » Elle n'eſt point, comme tant d'autres l'ont ſup- » poſé, une harmonie; car elle éprouve continuelle- » ment la diſcordance des ſentimens contraires. Elle » n'eſt pas répandue par-tout; car le monde eſt plein » de choſes inanimées; elle eſt une entéléchie renfer- » mant le principe & l'acte, ayant la vie en puiſſance. » C'eſt ce qui ſert à nous faire vivre, ſentir & rai- » ſonner ».

CALLICRATE.

J'avoue que, ſi dans mon chemin je rencontrais une âme toute ſeule, au ſortir de cette converſation, je ne pourrais guère la reconnaître. Hélas! que m'apprendait une ame grecque avec ſes ſubtilités inintelligibles! J'aimerais bien mieux m'inſtruire avec ces philoſophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous aſſez complaiſant pour m'apprendre ce que c'eſt que la ſageſſe des Huns, des Goths & des Celtes?

EVHEMERE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

SEPTIÈME DIALOGUE.

Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.

EVHEMERE.

PUISQUE vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuse, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun grec n'est encore en état d'entendre, & dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de hun ou de sarmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées; il s'appelait Perconic (1) : cet homme a deviné & prouvé le vrai systême du monde, dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai systême est que, tous tant que nous sommes, quand nous disons que le soleil se lève & se couche, que notre petite terre est le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation, nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence en effet que tant d'astres, éloignés de nous de tant de millions de milliars de stades & de tant de milliars de fois plus gros que la terre, ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit; dansassent autour de nous dans l'immensité de l'espace un

(1) Anagramme de Copernic : il en est de même des autres noms.

branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuſer! Cette ridicule chimère eſt fondée ſur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philoſophe grec n'a jamais pu remédier, la faibleſſe de nos petits yeux & l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles & notre ſoleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaiſe, & nous croyons que tout cela eſt fait pour nous, parce que nous ſommes vains.

Notre ſarmate Percopic a ſoutenu ſon ſyſtême avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais ſavans lui ont fait une objection qui aurait embarraſſé un homme moins perſuadé & moins ferme que lui; il aſſurait que la terre & les planètes faiſaient leur révolution périodique en des temps différens autour du ſoleil. Nous marchons, diſait-il, Vénus, Mercure & nous autour du ſoleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui diſaient ces ſavans, Vénus & Mercure devraient vous montrer des phaſes ſemblables à celles de la lune : auſſi en ont-ils, répondait le ſarmate; & vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il eſt mort ſans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient beſoin.

Un plus grand homme, nommé Leéliga, né chez les Etruriens nos voiſins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre; ce barbare plus poli, plus philoſophe, & plus induſtrieux que tous les Grecs, ſur le ſimple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé & arrangé des criſtaux avec leſquels on

voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le sarmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune ; & si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre étrurien a fait plus, il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu & fait voir que ce soleil, « qui » se levait, disait-on, comme un époux, & comme » un géant pour courir sa voie », ne sort jamais de sa place, & tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq & demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création, qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon sarmate : peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à Socrate.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites-là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plutôt ?

EVHEMERE.

C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Étrurie qui a de si grands philosophes a-t-elle aussi des poètes ?

EVHEMERE.

Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à

Homère, si Homère ne les avait pas devancés de quelques siècles; car c'est beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté Leéliga, ce respectable sage d'Étrurie?

EVHEMERE.

Par la raison qu'ils avaient lu, dans je ne sais quel livre d'Hérodote, que le soleil avait deux fois changé son cours en Égypte: or, s'il avait changé son cours, c'était donc lui qui courait & non pas la terre. Mais la véritable raison est qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux, & de quoi?

EVHEMERE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, & c'était Leéliga qui les instruisait sans être druide; cela ne se pardonne point. La fureur druidale, sur-tout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand Leéliga ont été démontrées aux yeux dans une république voisine.

CALLICRATE.

Comment! est ce dans la république romaine? il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

EVHEMERE.

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illirie &

l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, sur-tout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, & l'Illirienne ne veut point être envahie. Rome sur-tout a une singulière manie, elle veut que tout le monde pense comme elle; l'Illirienne, pour penser, ne consulte que sa raison. Leéliga a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'État tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprête de Dieu auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. Leéliga représentait la terre; le chef de la république, Sagredo, faisait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune; on les faisait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Étrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes?

EVHEMERE.

Oui, ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas; & ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire, pourvu qu'on

ne pose pas cette vérité en fait : si vous assuriez que le soleil reste à la place où Dieu l'a mis, vous seriez long-temps au pain & à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer, à haute voix, que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là sont d'étranges gens.

EVHÈMERE.

C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philosophes étruriens, goths & celtes, de faire des systêmes.

EVHEMERE.

Pas plus que la mort de Socrate n'a rebuté Épicure. Depuis la mort de mon étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie & dans une île de l'Océan : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

CALLICRATE.

Comment cela ?

EVHEMERE.

Les druides, dans un des petits pays les plus sauvages de l'Europe, avaient proscrit la danse, & avaient sévèrement puni un magistrat & sa femme (1) pour

(1) Jean Chauvin, dit *Calvin*, fit, en effet, condamner un principal magistrat, pour avoir dansé après soupé avec sa femme.

avoir danſé un menuet. Depuis ce temps tout le monde a appris à danſer ; cet art agréable s'eſt perfectionné par-tout. C'eſt ainſi que l'eſprit humain a pris un eſſor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a peſé l'air ; on l'a chaſſé des lieux où il était enfermé ; on a inventé des machines utiles à la ſociété, ce qui eſt le vrai but de la philoſophie : de grands philoſophes ont éclairé & ſervi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui ſont ceux dont la réputation a été la plus grande.

EVHEMERE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de ſervices.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un & l'autre.

EVHÉMERE.

Celui qui a fait le plus de fracas, après mon homme d'Étrurie, a été un gaulois, nommé Cardeſtes ; il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte ; car il a conſtruit un édifice ſans fondement, & cet édifice était l'univers. Il ne demandait à Dieu, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à ſix faces, & il les a pouſſés de façon que, malgré l'impoſſibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des ſoleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de phyſique, ni de géométrie, ni de bon ſens dans cet étrange

roman ; mais les Gaulois alors n'en savaient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'Ésope en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit : comme entre l'huître & l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un celte de la famille d'Ésope est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur Cardestes n'était pas la moitié de Platon ; car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, & Platon demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes, à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

EVHEMERE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'Épicure, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, & à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le systême de Cardestes. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se

trompe si souvent, les croit trop puissans, trop riches & trop orgueilleux; aussi ont-ils persécuté ce pauvre Cardestes comme ils ont persécuté Leéliga : il y a des Socrate & des Anitus en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a long-temps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grace versatile*, & sur cent autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles d'Aristote*, & que les *androgynes de Platon.*

CALLICRATE.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce ?

EVHEMERE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, & sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques ; c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le systême a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous ? des conversations avec le verbe ! est-ce avec le verbe de Platon ? cela serait curieux.

EVHEMERE.

C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable ; mais

comme on n'y entend rien, & que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l'ame, que nous a-t-il appris ?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame qu'Épicure a si bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh ! celle-ci est toute autre chose ; c'est une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

EVHEMERE.

Ni l'auteur non plus ? mais ce qu'il a dit, c'est que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; & que l'ame sent & pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers & son ame à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danse en cadence dans l'Inde. Cette ame est toujours d'accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais ; parce qu'elle est un miroir concentrique de l'univers. Vous comprenez bien ?

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choses sont-elles prouvées ?

EVHEMERE.

Non pas que je sache ; mais les gazettes de l'esprit qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle science, en parlent une fois l'an pour trente oboles, & cela suffit à la gloire de l'inventeur, & à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe, & de ceux dont l'ame est un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce soir, si vous voulez, je vous dirai des choses beaucoup plus solides & plus brillantes.

CALLICRATE.

Je suis impatient de les apprendre ; vous me transportez dans un nouveau monde.

HUITIÈME DIALOGUE.

Grandes découvertes des philosophes barbares ; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfans.

EVHEMERE.

DEPUIS que, dans différens pays, quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils soient, tombent de l'air sur la terre, & pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas

arrêtés par la ſuperficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis & de Sienne, dans leſquels on a vu retomber les corps les plus peſans & les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'eſt pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'eſt ſurpris de voir la nuit ſuccéder au jour, quoique ces phénomènes méritaſſent ſa curioſité. Les philoſophes ont tourné autour des cauſes de la peſanteur ſans pouvoir la trouver. Enfin, dans l'île Caſſitéride, pays ignoré de nous, île ſauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'eſt trouvé un ſage qui, profitant des découvertes des autres ſages, & y joignant les ſiennes bien ſupérieures, a montré à l'Europe ſurpriſe la ſolution & la démonſtration d'un problême qui occupait vainement l'eſprit de tous les ſavans depuis la naiſſance de la philoſophie : il a fait voir que la loi de la peſanteur n'était qu'un corollaire du premier théorême de Dieu même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaiſſance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, & de combien de ces diamètres la lune, ſon ſatellite, eſt éloignée du centre de la terre à ſon zénit. Enſuite il a fallu calculer la chute des corps, & prouver que ce n'eſt pas le fluide de l'air qui les fait tomber comme on le croyait. Le philoſophe de l'île Caſſitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la peſanteur, agit proportionnellement aux maſſes, à la quantité de matiere, & non pas proportionnellement aux ſuperficies, comme

comme agissent les fluides; qu'ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière, & comme dix sur un corps dont la matière n'est qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il soit, étant près de la terre, parcourt en tombant, cinquante-quatre mille pieds en une minute, & s'il tombait du haut de soixante rayons terrestres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or il a été prouvé par le calcul, que la lune est précisément le corps qui, étant à soixante rayons terrestres, parcourt dans son méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il a été démontré que non seulement cet astre gravite, est attiré, pèse en raison directe de sa matière; mais encore qu'il pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, & d'autant moins qu'il s'en éloigne, & cela selon le quarré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme; de sorte que chaque planète est attirée, gravite, pèse sur le soleil, & le soleil sur elle, suivant ce que chacun de ces astres contient de matière, & suivant le quarré de son éloignement.

Ce n'est pas tout: ces barbares ont encore découvert que, si un corps se meut vers un centre, il décrit autour de ce centre, des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt; & que, s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il est attiré, il

pèſe vers ce centre. De cette loi & de quelques autres encore, l'homme de la Caſſitéride a démontré l'immobilité du ſoleil & le cours des planètes, & même des comètes qui circulent dans des ellipſes autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de Platon avec des triangles & des dodécaèdres, ni comme celle de Pythagore avec les ſept tons de la muſique, mais avec la plus ſublime géométrie. Vous paraiſſez ſurpris, vous devez l'être. Vous le ſerez peut-être encore davantage quand vous ſaurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'eſt que la lumière, & qu'il a ſu anatomiſer les rayons du ſoleil avec plus de dextérité qu'Hippocrate n'a jamais dévoilé les reſſorts du corps humain. Enfin c'eſt avec raiſon qu'un grand aſtronome de ſon pays, qui était auſſi un grand poëte, a dit de lui :

C'eſt de tous les mortels le plus ſemblable aux dieux (1).

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien ; car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre Épicure, qui était un très-bon homme, & qui poſſédait toutes les vertus ſociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un ſyſtême. Je me doute bien que votre inſulaire, qui eſt un ſi grand homme, a eu beaucoup de diſciples & de rivaux chez les nations voiſines de la ſienne.

EVHEMERE.

Vous avez raiſon, il a cauſé plus de diſputes qu'il n'a enſeigné de vérités.

(1) *Nec propiùs fas eſt mortali attingere divos.* HALLER.

CALLICRATE.

Quelqu'un des diſputeurs, ſans doute, aura trouvé ce que c'eſt que l'ame; c'eſt-là ce qui m'inquiète : c'eſt ce grand myſtère dont nos philoſophes grecs ont tant parlé & dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me ſervira, s'il vous plaît, de ſavoir qu'une planète pèſe ſur une autre, & qu'on peut diſſéquer la lumière, ſi je ne me connais pas moi-même?

EVHEMERE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature & le grand Être qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre ame eſt ſi difficile à manier, du moins vos grands raiſonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps; cela m'intéreſſe pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont peſé des aſtres ſavent parfaitement comment l'homme eſt produit ſur la terre; comment cette terre a été formée; quelles révolutions elle a eſſuyées, & quand elle ſera détruite. Je veux apprendre tout le myſtère de la génération des animaux. D'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, & qui vit juſque dans la glace? Je m'indigne d'ignorer comment j'exiſte, & comment exiſtent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourriſſent, & les élémens qui compoſent ce grand tout.

EVHEMERE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous reſſemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans

mes courfes. Il a fait des mémoires dans lefquels il dit : « Plus je me fuis examiné, plus j'ai vu que je n'étais » propre qu'à être roi (1) ». Pour vous, vous voulez tout favoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curiofité ; on ne faurait jamais rien fi on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'inftruire chez vos favans barbares. Je fuis retenu dans Syracufe par ma femme : dites-moi comment elle eft parvenue à me donner un enfant, ne fachant pas plus que moi ce qui fe paffe dans fes entrailles : vos favans qui ont fi bien vu le reffort par lequel Dieu fait aller tous les mondes, auront vu, fans doute, comment notre monde fe perpétue.

EVHEMERE.

Très-fouvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui eft hors de nous que ce qui eft dans nous-mêmes : nous en parlerons dans notre premier entretien.

NEUVIÈME DIALOGUE.

Sur la génération.

CALLICRATE.

J'AI toujours été étonné qu'Hippocrate, Platon & Ariftote, qui ont eu des enfans, ne fuffent pas d'accord fur la façon dont la nature opère ce miracle

(1) Le marquis de Laffai, dans fes mémoires, tome IV, page 322.

perpétuel ; ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide ; mais Platon, mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré & la femelle dans laquelle on engendre ; ce qui compose une proportion harmonique & ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. Aristote se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme ; & cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, & en tirer une figure ?

EVHEMERE.

Le sculpteur travaille au grand jour, & la nature dans l'obscurité : tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature, s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, & qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs admise par Hippocrate est celle qui a prévalu. Votre Épicure fait de ce mélange une espèce de divinité, & cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé Arivhé, était d'autant plus croyable qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang que notre Hippocrate n'avait jamais

vue, & qu'Ariſtote ne ſoupçonnait pas : il a diſſéqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais après avoir auſſi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiſeaux & les autres eſpèces eſt que les oiſeaux couvent, & que les autres eſpèces ne couvent point ; une femme n'eſt qu'une poule blanche en Europe, & une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après Arvhé : *Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainſi voilà donc le myſtère découvert.

EVHEMERE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave qui, avec le ſecours d'un verre artiſtement taillé, a vu dans la liqueur ſéminale des mâles un peuple entier de petits enfans déjà tout formés, & courant avec une agilité merveilleuſe. Pluſieurs curieux & curieuſes ont fait la même expérience, & on a été perſuadé que le myſtère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la ſemence de leur père. Malheureuſement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils enſuite neuf mois entiers preſque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques obſervateurs ont cru voir dans ces petits animalcules ſpermatiques, non des êtres vivans, mais

des filamens de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement, & par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir, & n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, & qui probablement n'existait pas.

Un homme, & toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin ; c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles (1). Il a trompé, par cette expérience prétendue, les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde ; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à systême s'est mis à sa place (2). Comme de vrais philosophes avaient reconnu & démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un

(1) Néedham.

(2) Maupertuis.

enfant dans le ventre de ſa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; & le nez, également attiré par l'un & par l'autre, vient ſe placer juſte entre eux deux ; il en eſt de même des deux cuiſſes, & de la partie qui eſt entre les hanches. Il eſt difficile d'expliquer pourquoi, dans ce ſyſtême, la tête ſe met ſur le cou, au lieu de prendre ſa place plus bas entre les épaules ; c'eſt dans ces égaremens qu'on ſe précipite quand on veut en impoſer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'eſt moqué de ce ſyſtême, ainſi que des anguilles nées de blé ergoté : car on eſt moqueur en Gaule auſſi - bien qu'en Grèce.

La chute de tant de ſyſtêmes n'a point découragé un nouveau philoſophe (1) digne en effet de ce nom, ayant paſſé ſa vie entre les mathématiques & les expériences, les deux ſeuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'inſuffiſance de tous ces ſyſtêmes, quoique pluſieurs euſſent paru plauſibles, il a cru que les corpuſcules obſervés par tant de phyſiciens & par lui-même dans le fluide des ſemences, n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainſi dire aux portes de la vie.

« La nature, dit - il, me paraît tendre beaucoup » plus à la vie qu'à la mort ; il ſemble qu'elle cherche » à organiſer les corps autant qu'il eſt poſſible. La

(1) M. de Buffon : voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus*. Ces moules intérieurs ſont difficiles à comprendre, & ils n'ont réuſſi ni chez les anatomiſtes ni chez les géomètres.

» multiplication des germes qu'on peut augmenter à
» l'infini en eſt une preuve ; & l'on pourrait dire
» avec quelque fondement, que ſi la matière n'eſt
» pas toute organiſée, c'eſt que les êtres organiſés ſe
» détruiſent les uns les autres ; car nous pouvons
» augmenter autant que nous le voulons les êtres
» vivans & végétans : nous ne pouvons pas augmenter
» la quantité des matières brutes ».

CALLICRATE.

Il a raiſon ; ce paſſage que vous me citez me paraît auſſi vrai que nous : nous ſemons des hommes, & ils ſe détruiſent à la guerre comme les guerriers que Cadmus fit naître des dents d'un dragon. La terre eſt un vaſte cimetière qui ſe couvre ſans ceſſe de mortels entaſſés ſur leurs prédéceſſeurs. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit la victime & la pâture d'un autre animal. Les végétaux ſont continuellement dévorés & reproduits ; mais nous ne reproduiſons point les métaux, les minéraux, les rochers : j'aime votre gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette obſervation pour faire des enfans ?

EVHEMERE.

Il a ſuppoſé que la nature peut produire de petits moules, comme les ſculpteurs en fonte pétriſſent des modèles de terre autour deſquels ils laiſſent couler le métal embraſé qui ſe deſſine ſur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organiſés par la nature, s'appliquent non-ſeulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux

vous repréſenter cette mécanique qu'en me figurant Prométhée faiſant le moule de Pandore pour le dehors & pour le dedans ; de ſorte qu'elle eut une belle gorge, en même temps qu'elle eut un cœur & des poumons.

L'inventeur de ce ſyſtême ſe fonde ſur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ſes moules organiques intérieurs compoſent toute la matière vivante & végétante.

« Se nourrir, dit-il, ſe développer, ſe reproduire, » ſont les effets d'une ſeule & même cauſe ; le corps » organiſé ſe nourrit par les parties qui lui ſont ana» logues ; il ſe développe par la ſuſception intime des » parties organiques qui lui conviennent : & il ſe re» produit parce qu'il contient quelques parties orga» niques qui lui reſſemblent..... Lorſque la matière » organique nutritive eſt ſurabondante, elle eſt en» voyée dans les réſervoirs ſous la forme d'une » liqueur qui contient tout ce qui eſt néceſſaire à » la reproduction d'un petit être ſemblable au pre» mier ».

Il dit ailleurs : « Je penſe que les molécules orga» niques renvoyées de toutes les parties du corps dans » les teſticules & dans les véſicules ſéminales du mâle, » & dans les teſticules ou telle autre partie qu'on » voudra de la femelle, y forment la liqueur ſémi» nale, laquelle, dans l'un & l'autre ſexe, eſt une » eſpèce d'extrait de toutes les parties du corps.... » & lorſque, dans le mélange qui s'en eſt fait, il ſe

» trouve plus de molécules organiques du mâle que
» de la femelle, il en résulte un mâle ; & s'il y a plus
» de molécules organiques de la femelle que du mâle,
» il se forme une petite femelle ».

CALLICRATE.

Si cela est comme on le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme & un tiers de femme ; & rien ne sera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, & qui cependant en ont plusieurs enfans.

Ce systême d'ailleurs qui m'avait tant séduit, & dans lequel je voyais beaucoup de sagacité & d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique ? & s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules ? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement & la pensée, de sorte qu'une molécule organique peut devenir un Alexandre ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce systême a été reçu ?

EVHEMERE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu & l'ont décrié ; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais

vous ont donné des éloges à l'hiſtoire naturelle de l'homme depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend phyſiquement à vivre & à mourir ; c'eſt l'hiſtoire de toute l'eſpèce humaine fondée ſur des faits connus ; au lieu que les moules organiques ne ſont qu'une hypothèſe : ainſi il faut, je crois, nous réſoudre à ignorer notre origine : nous ſommes comme les Égyptiens qui tirent tant de ſecours du Nil, & qui ne connaiſſent pas encore ſa ſource ; peut-être la découvriront-ils un jour.

DIXIÈME DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

Si je déſeſpère de ſavoir au juſte comment je ſuis né, comment je vis, comment je penſe & comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je ſuis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Égyptiens pourront découvrir un jour la ſource de leur Nil. Cela ranime ma faible eſpérance d'être inſtruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'Épicure ; vos ſages barbares qui ont inventé tant de belles choſes n'ont-ils rien ſu de la façon dont la terre était faite ? On peut, en examinant un nid d'oiſeau découvrir ſa conſtruction, ſans qu'on connaiſſe préciſément ce qui donne à ces oiſeaux leur vie, leur inſtinct & leurs plumes ; n'y a-t-il perſonne qui

ait bien obſervé ce nid dans lequel nous ſommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

EVHEMERE.

Cardeſtes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un ſoleil encroûté.

CALLICRATE.

Un ſoleil encroûté! vous voulez rire.

EVHEMERE.

C'eſt ce Cardeſtes, ſans doute, qui riait quand il diſait que nous avons été autrefois un ſoleil composé de matière ſubtile & de matière globuleuſe, mais que nos matières s'étant épaiſſies, nous avons perdu notre brillant & notre force; nous ſommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre & les maîtres, dans le tourbillon du ſoleil d'aujourd'hui. Nous ſommes tout couverts de matière rameuſe & cannelée; enfin d'aſtres que nous étions, nous ſommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous conſoler dans notre diſgrâce.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées; j'étais près de me rendre le diſciple de vos Gaulois. Mais je trouve que Épicure, Ariſtote, Platon étaient bien plus raiſonnables que votre Cardeſtes. Ce n'eſt pas là un ſyſtême de philoſophie, c'eſt le rêve d'un homme en délire.

EVHEMERE.

C'eſt ce qu'on appelait il y a quelques années la

philoſophie corpuſculaire, la ſeule vraie philoſophie. Ces chimères ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné ſur l'optique quelque choſe d'aſſez bon pour ſon temps, ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui ſur la formation de notre globe ?

EVHEMÈRE.

Voici la découverte d'un philoſophe germain dont je vous ai dit quelques mots ; c'eſt l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'ame prononce un diſcours, tandis que le corps qui n'en ſait rien fait les geſtes : ou bien ce corps ſonne l'heure, quand l'ame la montre ſur le cadran ſans entendre ſonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l'exiſtence de notre globe avait commencé par un embraſement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; & tout ce qui était terre ayant été vitrifié, reſta une maſſe de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel ſyſtême : la choſe eſt arrivée pourtant.

CALLIÇRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon Épicure de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, & non des extravagances.

EVHEMERE.

Eh bien donc, je vais encore vous parler du philoſophe qui a ſi bien écrit l'hiſtoire naturelle de l'homme. Il a fait auſſi l'hiſtoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèſe.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface du soleil......

CALLICRATE.

Comment! une comète qu'Aristote & mon Épicure ont déclarée exhalaison de la terre?

EVHEMERE.

Aristote & votre Épicure se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir & à mesurer leurs cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce se sont fait des instrumens de vérité; ils ont su par ces instrumens que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole: ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses; mais on n'a pu les prédire avec la même précision: il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuser mon ignorance. Vous disiez qu'une comète tomba sur le soleil: qu'en arriva-t-il? ne fut-elle pas brûlée?

EVHEMERE.

Le philosophe des Gaules suppose qu'elle ne fit qu'effleurer la superficie de ce puissant astre, & qu'elle en emporta un morceau dont la terre se forma (1).

(1) Ces parties détachées du soleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le sont celles des

Il y en eut même encore assez pour fournir à d'autres planètes. On peut juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, & ne put se refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ses pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philosophe allemand; & c'est depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du sable.

CALLICRATE.

Il me semble que je lis les anciens poëtes grecs qui me disent pourquoi Apollon va se coucher tous les soirs dans la mer, & pourquoi Junon s'assied quelquefois sur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre est de verre, & qu'elle est venue du soleil si chaude qu'elle n'est pas encore refroidie vers l'Éthiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

EVHEMERE.

Aussi l'auteur ne vous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

---

planètes, & il est même presque impossible qu'elles ne tombassent point sur le soleil après une révolution. Ainsi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes; ce systême, qui d'ailleurs est dénué de toute probabilité, est contraire aux lois du systême du monde.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

En vérité, hypothèſes pour hypothèſes, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloiſes ? Pour moi, je vous avoüe que Minerve, la déeſſe de la ſageſſe, ſortie du cerveau de Jupiter; Vénus née d'une ſemence divine, tombée ſur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air & la terre; Prométhée qui vient enſuite apporter le feu céleſte à Pandore; l'Amour, ſon bandeau, ſes flèches & ſes ailes, Cérès enſeignant aux hommes l'agriculture; Bacchus qui ſoulage leurs peines par ſon breuvage délicieux; tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblêmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, & la comète qui vient produire notre terre.

EVHEMERE.

Je ſuis auſſi touché que vous de ces allégories enchantereſſes : elles feront la gloire éternelle des Grecs & le charme des nations : elles ſeront gravées dans tous les eſprits, & ſeront chantées par toutes les bouches, malgré les changemens de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverſeront continuellement la face de la terre; mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles ſont, ne nous inſtruiſent pas du fond des choſes : elles nous raviſſent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour & ſon bandeau, Vénus & les trois Grâces ne nous apprendront jamais à prédire une éclipſe, & à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique & l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux & nos pas des

ſentiers pénibles de la ſcience ; c'eſt une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philoſophes barbares, qui ne ſont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

EVHEMERE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule à mon dernier voyage.

ONZIÈME DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

EVHEMERE.

A huit cent quarante - quatre ſtades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur ſous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toiſes cubiques d'une matière un peu marneuſe qui reſſemble à du talc pulvériſé. Les cultivateurs s'en ſervent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée, ſouvent imbibée de pluie & d'eau de ſource, pluſieurs dépouilles d'animaux, ſoit reptiles, ſoit cruſtacées, ſoit teſtacées.

Un virtuoſe, potier de ſon métier, qui s'intitulait inventeur des figulines ruſtiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc, mêlé d'une terre marneuſe, n'était qu'un amas de poiſſons & de coquilles qui étaient là du temps du déluge de Deucalion : quelques philoſophes ont adopté ce ſyſtême ; ils ſe ſont ſeulement écartés de la doctrine du potier, en

ſoutenant que ces coquilles devaient avoir été dépoſées dans ce ſouterrain pluſieurs milliers de ſiècles avant notre déluge grec (1).

On leur a répondu : Si un déluge univerſel a porté dans cet endroit cent trente millions de toiſes cubiques de poiſſons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan ? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marſouins, n'ont-elles pas vomi ſur ces rivages ſeulement une douzaine de marſouins ?

Il faut avouer que ces philoſophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils ſont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-ſeulement juſqu'à huit cent quarante ſtades au-delà de ſon rivage, mais qu'elle s'eſt avancée bien plus loin. Les diſputes n'ont point de bornes. Enfin le philoſophe gaulois Telliamed a ſoutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou ſix cent mille ſiècles, & qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choſes bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aiſément que les montagnes ont fait naître les mers, que je ne penſerais que les mers ont les montagnes pour filles.

---

(1) Voyez les notes de la *Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre globe*, & ſur les articles des *Œuvres phyſiques* & du *Dictionnaire philoſophique*, relatives à ces queſtions.

EVHEMERE.

Si, ſelon Telliamed, les courans de l'Océan & les marées ont à la longue produit le Caucaſe & l'Immaüs en Aſie, les Alpes & l'Apennin en Europe, ils ont auſſi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes & leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'eſt plus juſte ; mais ce Telliamed me paraît un peu bleſſé du cerveau.

EVHEMERE.

Cet homme long temps employé en Égypte par ſon roi, pour la ſureté du commerce, a paſſé pour un ſavant très-inſtruit. Il n'oſe pas dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont pluſieurs voyageurs nous ont donné la deſcription, ſont devenus à la fin des hommes terreſtres tels que nous ſommes, lorſque la mer, ſe retirant des côtes pour aller élever ſes montagnes, a laiſſé ces hommes dans la néceſſité d'habiter ſur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens ſont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, & que toutes nos baſſes-cours ne ſont peuplées que de poiſſons-volans, qui à la longue ſont devenus canards & poules.

CALLICRATE.

Et ſur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances?

EVHEMERE.

Sur Homère qui a parlé des tritons & des ſirènes.

Ces firènes fur-tout, qui avaient une voix charmante, ont enfeigné la mufique aux hommes quand elles ont habité la terre au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde fait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé Oannés qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'eft lui qui eft le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta Arion eft devenu le patron des poftillons. Voilà, fans doute, affez d'autorités pour établir une nouvelle philofophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu eft l'hiftorien de l'homme, du monde entier & du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins fous fa protection les montagnes formées par les courans & par le flux des mers. Il a fortifié cette idée de Telliamed. On l'a comparé à un grand feigneur qui élève dans fes domaines un orphelin abandonné. Quelques phyficiens fe font joints à lui ; & ce fyftême eft devenu affez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien favoir ce qu'ils difent pour prouver que le mont Caucafe a été créé par le Pont-Euxin.

EVHEMERE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaiffeau fur les grandes Alpes, & un vaiffeau tout entier dans un précipice des environs. Il eft vrai que l'hiftoire de ce vaiffeau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs menfonges : mais les gens à fyftême

n'ont pas manqué de dire que ce vaiſſeau avec tous ſes agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cent mille ſiècles avant qu'on eût inventé la navigation, & que ce vaiſſeau fut bâti dans le temps que la mer ſe retirait de la cîme des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucaſe.

CALLICRATE.

Et c'eſt vous, Évhémère, qui me dites ces puérilités ?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares ſe ſont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philoſophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc! oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'aſtronome Béroſe, que j'ai tant vu à la cour d'Alexandre ?

CALLICRATE.

Quoi donc! qu'a-t-il écrit de ſi extraordinaire ?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ſes Antiquités du genre humain, que Saturne apparut à Xiſſutre & lui dit: « Le 15 du » mois d'œſi le genre humain ſera détruit par le déluge. » Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville » du ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde » pas (car, quand il n'y aura plus perſonne ſur la terre,

» les écrits feront très-néceffaires) ; bâtiffez un vaif-
» feau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; faites-y
» entrer des oifeaux & des quadrupèdes, mettez-y des
» provifions, & quand on vous demandera où vous
» voulez aller avec votre vaiffeau, répondez : Vers
» les dieux pour les prier de favorifer le genre hu-
» main ».

Xiffutre ne manqua pas de bâtir fon vaiffeau, qui était large de deux ftades & long de cinq ; c'eft-à-dire que fa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, & fa longueur de fix cent vingt-cinq. Ce vaiffeau, qui devait aller fur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorfque le déluge eut ceffé, Xiffutre lâcha quelques-uns de fes oifeaux qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaiffeau. Quelques jours après il lâcha encore fes oifeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. Xiffutre en fit autant, il fortit de fon vaiffeau qui était perché fur une montagne d'Arménie, & on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amufer ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raifonnemens. Les Chaldéens ne font pas les premiers qui aient menti pour fe faire écouter. Les Grecs ne font pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités, comme les Grecs, & n'a pas été auffi agréable qu'eux dans fes fables : on a menti en Germanie & dans l'île Caffitéride.

Le premier deftructeur de la philofophie grecque en Gaule, le fameux Cardeftes, avouait qu'il avait

menti, & qu'il n'avait voulu que plaiſanter en composant l'univers avec des dés, & en créant la matière ſubtile, la globuleuſe, la rameuſe, la ſtriée, la cannelée; d'autres ont pouſſé la raillerie juſqu'à dire qu'inceſſamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière ſubtile, dont ſelon eux le feu eſt le produit.

CALLICRATE.

Ce n'eſt pas apparemment un homme de la famille du roi Xiſſutre qui nous prépare en riant cette cataſtrophe : il faut que ce ſoit quelqu'un de ces philoſophes qui ont fait ſortir notre monde d'une comète embraſée; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie; mais une telle plaiſanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la deſtruction.

EVHEMERE.

Vous avez raiſon. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'eſt qu'un réchauffé de la fable de Phaéton. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre humain avait été noyé une fois par une inondation, & qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres et l'autre de briques, pour en avertir leurs deſcendans, & afin que, en cas de malheur, la colonne de briques réſiſtât au feu, & que celle de pierres réſiſtât à l'eau.

Nos philoſophes barbares d'aujourd'hui, qui ſont plus que philoſophes puiſqu'ils ſont prophètes, nous

annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle & ses deux beaux monumens de pierres & de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs & beaucoup d'esprit : on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable (1). Ces savans gaulois ont fait comme les dieux qu'Homère nous a peints rians d'un rire *inextinguible* pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'Épicure : ils ne sont occupés que de leur bonne chère & de leurs plaisirs ; mais pour les dieux d'Homère qui sont toujours en querelle dans le ciel & sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire ; vos philosophes gaulois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides ? cela doit les rendre très-sérieux.

EVHEMERE.

Aussi plusieurs l'ont-ils été, & j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très-grands services.

---

(1) M. de la Lande, de l'académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, & que la fin du monde était proche ; mais cela ne produisit que des calculs & des plaisanteries ; & personne ne s'avisa de donner son bien à l'Église, comme dans le bon temps.

CALLICRATE.

C'eſt de quoi je voudrais être inſtruit. Je n'aime que la philoſophie d'uſage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maiſon agréable & commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

EVHEMERE.

Non-ſeulement les barbares ont montré leur ſagacité en quarrant les courbes, & même en ſe trompant quelquefois dans leurs calculs ; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus ſe paſſer ; & je vais vous en rendre compte.

DOUZIÈME DIALOGUE.

Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plus tôt ce que ces barbares ont imaginé de ſi utile au monde.

EVHEMERE.

Quand ils n'auraient inventé que des moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaiſſance ; ce ne ſont ni des Caſſitérides, ni des Goths, ni des Celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine : ce ſont des arabes établis en Égypte ; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment eſt faite cette belle machine ? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

EVHEMERE.

C'eſt une maiſon montée ſur un pivot, & qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui ſervent à briſer entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs & nous autres Siciliens, les Romains même n'ont pas encore l'uſage de ces maiſons ailées : nous ne ſavons que fatiguer les mains des nos eſclaves à moudre groſſièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'eſpère que le bel art des maiſons ailées parviendra un jour juſqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'eſt à notre Sicile que les dieux ont fait la grace de donner le blé, & que c'eſt de chez nous qu'il s'eſt répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien ; ils ſont perſuadés que les dieux ſont trop occupés de leur bonne chère pour ſonger à la nôtre ; & en effet, ſi Cérès nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire préſent auſſi d'un moulin à vent.

EVHEMERE.

Pour moi, je ſerai toujours perſuadé, non pas que Cérès ait apporté du froment à Syracuſe, mais que le grand Demiourgos a donné aux hommes & aux animaux les alimens & l'induſtrie néceſſaires pour ſoutenir leur courte vie, ſelon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine & du Danube, n'ont pas les fruits délicieux qui croiſſent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux

ce riz si savoureux & si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde : notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte, de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger, & une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont Alexandre n'a vu que les frontières, ont en partage le coco dont vous avez entendu parler ; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain & à notre miel ; une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins ; une huile pour les lampes, & une coque très-dure dont on façonne des vases & mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l'enveloppe, est filée en toile, & taillée en voile de navire ; on bâtit avec son bois des vaisseaux & des maisons, & ses feuilles larges & épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture & meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ses présens sans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages ; car les pommes d'or des Hespérides, les beaux fruits de Perse, de Cérazunte & d'Épire ne sont pas encore cultivés dans notre île : notre ressource & notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire & quelle ressource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé Cérès, & que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du ſein de la terre, & forger par les mains de nos cyclopes, le fer qui doit la déchirer. Les trois-quarts des peuples de notre petite Europe ſont obligés d'acheter de l'Aſie & de l'Afrique des grains pour enſemencer leurs maigres champs; & ces champs, après pluſieurs labours qui excèdent les hommes & les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou ſix, quelquefois trois. Quand cette chétive moiſſon eſt faite, on eſt obligé de battre les gerbes à grands coups de leviers, & d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arroſent de leur ſueur en l'écraſant ſous la meule à force de bras. Ce n'eſt encore rien ſi dans cet état on ne l'expoſe au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériſer, & où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'eſt donc là ce pain dont Cérès a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter ſi chèrement! il ne reſſemble pas plus au grain dont il eſt formé qu'une robe d'écarlate ne reſſemble au mouton dont elle eſt tirée. Ce qui ſur-tout eſt déplorable, c'eſt que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'eſt pas pour lui que l'habitant des rives du Danube & du Boriſthène a ſemé, c'eſt pour le barbare qui s'eſt emparé de ſon pays ſans ſavoir comment le blé germe en terre; c'eſt pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte en attendant qu'il déflore, ou qu'il ſacrifie ſur

l'autel la fille du bon homme dont il dévore la ſubſiſtance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont ſoulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ſes peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, & qu'ils ne béniſſent la philoſophie. Continuez, je vous prie, de m'inſtruire des nouvelles inventions de vos barbares.

EVHEMERE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point: ils ont aidé les vieillards à lire; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées; & ces bienfaits diverſifiés admirablement ne ſont que la ſuite d'un théorême connu en Grèce, que l'angle d'incidence eſt égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philoſophes: ils donnent le pain à l'homme, & ils diſent que la lumière ſe faſſe. Qu'ont-ils créé encore? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La ſcience par ce moyen peut devenir univerſelle; les livres coûteront moins que les comeſtibles au marché. Chacun aura un Ariſtote à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand

art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille & dix mille fois, de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de Zeuxis & d'Apelles. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

EVHEMERE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux & les livres, a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait; nous serons inondés de livres insipides; la littérature deviendra un vil métier; & l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur, en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

EVHEMERE.

Il y a, en effet, dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de Platon, les autres les impudences de Diogène : on voit dans la même boutique, un Hermès

Trismégiste & un Aristophane. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs & barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les sciences & dans les arts. Avec cet ouvrage, on peut, dit-on, se passer de tous les autres; car depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des aiguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante? est-ce quelque poison inventé par les Anitus & les Mélitus, pour délivrer la terre des philosophes?

EVHEMERE.

Non : c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs & la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embrase, & elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre Alexandre avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écraser est employé dans les solennités & dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes & des lyres, comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs, & au retentissement du tonnerre, comme lorsque Jupiter vint coucher avec Sémélé dans tout l'appareil de sa gloire.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvánte; c'eſt un monde nouveau où l'on eſt à tout moment près d'être foudroyé: mais ceux qui échappent jouiſſent d'un grand ſpectacle.

EVHEMERE.

Si je raſſemblais, en effet, tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne ſont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas ſi je vous diſais que ces prétendus barbares ont ſu faire avec du ſimple ſable des eſpèces de diamans polis de plus de cinq pieds de haut & de large, qui réfléchiſſent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent, conſacré par la belle Phryné dans le temple de Vénus, & qui laiſſent un libre paſſage à la lumière dans les maiſons, en les garantiſſant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les ſens & qui contribuent à la douceur de la vie? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales ſont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes & de Syracuſe, & qu'elles ſont remplies, dans l'eſpace de plus de trente ſtades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui ſurpaſſent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze & dans Babylone?

Ce qui vous ſurprendra encore davantage, c'eſt que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux

n'ont été faites que dans des temps d'ignorance & de grossièreté. Il semble que Dieu ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphans naître dans des pays peuplés de petits singes : mais peu à peu la raison se forme. Elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé, elle fait des systêmes; elle se perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour & le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

EVHEMERE.

C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon & un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politesse & la douceur des Athéniens, les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des particuliers ont eu le génie & le bon goût en partage; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun : ils commencent à surpasser les Grecs en peinture & en musique, s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers élémens; mais en métaphysique, ils sont quelquefois plus chimériques que les Platon, les Pythagore, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un gaulois ou un cassitéride.

EVHEMERE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverſe? on ne s'entend jamais en diſputant de vive voix; un des contendans s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument eſt réfuté par un argument plus faux; c'eſt pourquoi les diſputes dans les écoles, ont long-temps perverti la raiſon humaine. Sans cet heureux inſtinct qui a inventé & perfectionné les arts, ſans les expériences faites loin des déclamateurs ſcolaſtiques, la ſociété ſerait encore ſauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux ſavans, & à ceux qui prétendent l'être, ſoit grecs, ſoit barbares, c'eſt d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creuſé des abymes, & le terrain eſt retombé ſur eux.

L'un (1), qui pourtant était un vrai génie, examine ce que ſerait un homme ſans tête, & à qui les dieux auraient donné tout le reſte. L'autre emploie toute la ſagacité d'un eſprit ſupérieur à rechercher quel perſonnage ferait un homme qui n'aurait de ſens que celui du nez (2). Un autre philoſophe de cette première claſſe a fixé le jour & l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux (3). Que voulez-vous? ce ſont des Hercules qui jouent aux oſſelets; ils n'en ſont pas moins des Hercules. Trois illuſtres mathématiciens de l'île Caſſitéride ont démontré, chacun à

(1) Paſcal.

(2) L'abbé de Condillac.

(3) M. de Buffon.

leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de Deucalion & de Pyrrha; leurs résultats sont absolument différens : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronnés; cependant ils ne les ont point corrigés, & ils ont laissé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à Dieu.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le secret d'exalter son ame au point de prédire précisément l'avenir; & cela sur ce bel argument que, si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore (1) ?

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus; je leur rends justice comme aux Grecs : il y a par-tout des erreurs & des abus; le ciel en est plein, si l'on en croit Homère. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares, la vanité & l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans Aristote & dans Platon. A présent un grand nombre d'écrivains se consacre à réformer les empires & les républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulailler, qui même n'en a point, prend la plume & donne des lois à un royaume.

---

(1) Maupertuis.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien Xénophon sur l'éducation de Cyrus.

CALLICRATE.

Oui, & je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de Xénophon que de Cyrus même.

EVHEMERE.

Eh bien, un petit barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes, bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils; qu'il l'a refusé, & qu'il ne sera jamais précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il l'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève? il en fait un garçon menuisier; il l'accompagne au b..... (1). Il lui persuade qu'un prince, un souverain doit épouser la fille du bourreau, si les convenances s'y trouvent (2). Enfin il lui dit qu'il est bien plus sage d'assassiner son ennemi que de le combattre noblement (3).

CALLICRATE.

Est-ce ainsi qu'on élève la jeune noblesse dans la

(1) Émile, tome III, page 261, édition de Neaulme, à Amsterdam.

(2) Tom. IV, pag. 178.

(3) Tom. II, pag. 297.

Gaule ? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon & de mauvais.

EVHEMERE.

Comme je me suis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce Xénophon des Gaules un épisode qu'on appelle *le Druide savoyard*, contre les idées scolastiques des druides, lequel épisode est plein de choses excellentes.

CALLICRATE.

Qu'est-ce qu'un Savoyard ?

EVHEMERE.

C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre Xénophon ?

EVHEMERE.

Non : ils ont imité les Athéniens qui, ayant fait mourir Socrate, se sont mis à rire de Diogène.

CALLICRATE.

Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation ?

EVHEMERE.

Très-drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte & cruelle.

CALLICRATE.

C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs

pélasges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des spectacles en musique, des danses semblables à la Pyrrhique & à la Cordace ?

EVHEMERE.

S'il y en a! tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux-arts. Les Gaulois ont eu leurs Sophocles, leurs Euripides, leurs Ménandres, leurs Timothées. Ils sont sur-tout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse : il y a plus de danseurs que de géomètres ; mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de Zoroastre, à ce que disent les sages Parsis qui ne mentent jamais. Le ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne songeait qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre, qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, & dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise; car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ses pensées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour instruire, est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable, mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec

plus d'empressement que les vins délicieux & le miel divin de Syracuse.

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on passe son temps à danser & à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

FIN DU VOLUME DES DIALOGUES ET ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Fin de la Table.



